This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

The
University of California
Library

H. Morse Stephens.

University of California

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPÉDITION

DE CHINE

Digitized by Google

PARIS
IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cie
rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

EXPÉDITION DE CHINE

PAR

PAUL VARIN

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862
Tous droits réservés

Digitized by Google

HENRY MORSE STEPHENS

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

EXPÉDITION DE CHINE

I

Avant-propos.

Il est trop tôt pour juger l'expédition de Chine et même pour hasarder une opinion sur sa portée future. Mais, si l'avenir n'en fait pas un grand événement politique et commercial, il n'est pas douteux que l'entrée d'une armée française dans Pé-king, restera comme la plus singulière aventure de notre époque.

Sans donc nous préoccuper de ce que produira cette expédition et du nom qu'elle méritera plus tard, nous avons résolu, dans le récit qui va suivre, de nous en tenir au simple exposé des travaux militaires, à la suite desquels une poignée de soldats français et anglais sont entrés dans la

514304

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Année 1857.

capitale de l'étonnant monarque qui prétend commander aux dix mille royaumes existant sous le ciel, mais qui, en réalité, préside aux destinées de quatre à cinq cents millions d'hommes.

Tout le monde sait que depuis longtemps les grandes puissances de l'Occident ont cherché à pénétrer dans l'Empire chinois, et que la Chine s'est toujours ingéniée, du mieux qu'elle a pu, à se murer.

Que l'on approuve l'initiative de ces puissances s'acharnant, dans un but civilisateur ou tout autre, à forcer des barrières élevées, suivant elles, par l'ignorance et la barbarie, — ou que l'on condamne l'entêtement des Chinois à fuir toutes relations intimes avec elles, — il faut voir dans le besoin d'expansion qui tourmente les puissances maritimes de l'Europe, la raison déterminante de tous leurs différends avec le Céleste-Empire.

Ceci dit, afin de n'avoir rien à démêler avec les notes diplomatiques, dans lesquelles la vérité est autant défigurée en Chine qu'en Europe, selon les intérêts du moment, — nous arriverons immédiatement à l'année 1857, où le malentendu était si vif entre les Chinois et les Anglais réunis aux Français, que ces derniers s'étaient vus dans la nécessité de s'emparer de la ville de *Canton*.

Prise de la ville de Canton.

Digitized by Google

Année 1857.

La cause directe de l'expédition de 1860 remontant aux événements de cette époque, il est indispensable de rappeler ici l'incident qui a provoqué cette expédition.

Digitized by Google

II

Négociations avec les Chinois.

Après la prise de la ville de Canton, qui eut lieu, le 29 décembre, par les troupes anglaises et françaises, aux ordres des amiraux Seymour et Rigault de Genouilly, des propositions de paix furent échangées entre les puissances belligérantes.

Le mandarin Ych, gouverneur des deux Kouang, Kouang-toung et Kouang-si, qui avait arrêté les premières conventions avec nos ambassadeurs, — lord Elgin pour l'Angleterre, et le baron Gros pour la France, — fut dégradé, et le mandarin Peh-kwé fut désigné à sa place pour continuer les négociations.

Les circonvolutions ordinaires de la diplomatie chinoise se prolongeant indéfiniment, les ambassadeurs de France et d'Angleterre signifièrent à son représentant qu'ils étaient à bout de patience

Digitized by Google

et qu'une plus longue hésitation à conclure entraînerait la reprise des hostilités. 1858.—Juin.

Effrayé de sa responsabilité dans une conjoncture aussi pressante, le mandarin Peh-Kwé demanda et obtint un nouveau délai pour en référer à son gouvernement. Le 9 juin arrivèrent les deux grands dignitaires Koueï et Haoua.

Rupture des négociations.

Après quelques pourparlers avec eux, nos ambassadeurs s'aperçurent que la présence des envoyés chinois n'était qu'une ruse pour gagner encore du temps, et comme il importait d'en finir, ils rompirent brusquement les conférences et les hostilités recommencèrent. On se porta sur les forts de Pé-ho, et on les enleva.

On prend les forts de Pé-ho.

Cet acte de vigueur mit fin aux tergiversations du gouvernement chinois. Le 27 juin les bases d'un traité de paix furent signées dans la ville de Tien-sin, et l'on convint que les ambassadeurs des deux puissances alliées seraient reçus à Péking pour y échanger les ratifications du traité.

Traité de Tien-sin.

Une année presque entière s'écoula avant qu'on fût en mesure de remplir cette formalité. 1859.—Juin.

Les plénipotentiaires anglais et français se mettent en route pour Pé-king.

Enfin, tout étant prêt dans le courant de juin 1859, le ministre de France, M. de Bourboulon, à bord du *Duchayla*, et M. Bruce, ministre d'Angleterre, à bord de la *Magicienne*, suivis, le premier, par le *Norzangaray*, le second, par le *Co-*

Digitized by Google

Année 1859.

romandel, se mirent en route pour Pé-king sous la protection d'une escadre de sept bâtiments à vapeur, dix canonnières et deux transports, commandés par l'amiral Hope.

Le 20 juin, l'on atteignit les forts de Pé-ho, enlevés si brillamment l'année précédente.

Ces forts, en la possession desquels les Chinois étaient rentrés après le traité signé à Tien-sin, commandent l'embouchure du fleuve dont ils portent le nom, et que nos ambassadeurs devaient remonter pour se rendre à Pé-king.

Il était donc naturel qu'ils en trouvassent l'entrée ouverte, — leur mission étant connue et résultant d'une convention. Mais, soit que le gouvernement chinois eût changé d'avis, et qu'alors le commandant de ces forts n'eût obéi qu'à ses instructions, soit, au contraire, que le commandant, jugeant les forces dont nos ambassadeurs étaient suivis, comme dépassant les proportions d'une simple escorte d'honneur, eût pris sur lui d'en agir ainsi, l'on trouva le fleuve fermé et un refus de passage quand on se présenta.

Le passage du Pé-ho leur est refusé.

La situation devint embarrassante. Tenter la voie des négociations pour en sortir, c'était, avec les habitudes de temporisation des Chinois, se placer devant une expectative indéfinie ; se retirer comme on était venu, c'était une concession hu-

Digitized by Google

miliante à laquelle on ne pouvait songer, à laquelle on ne songea même pas ; restait donc l'emploi de la force. L'amiral Hope estimant ses moyens suffisants pour s'ouvrir l'entrée du fleuve, on adopta ce dernier parti. En conséquence, le 22 juin, on fit préalablement sommer les Chinois de nous livrer passage, et comme on n'en reçut aucune réponse, on se prépara à l'attaque.

Année 1859.

On adopte le parti de forcer l'entrée du fleuve.

Les journées du 23 et du 24 furent employées aux préparatifs.

Les Chinois, depuis leur réinstallation dans les forts du Pé-ho, avaient considérablement augmenté et perfectionné leurs défenses.

Trois estacades barraient la rivière en aval des forts. La première se composait de grands pieux en fer présentant des pointes acérées aux assaillants ; la deuxième était formée de solides madriers reliés par des chaînes de fer et reposant sur des pilotis enfoncés dans le lit de la rivière ; la troisième, enfin, offrait l'aspect d'un immense radeau noué par des attaches de fort calibre et reposait comme la seconde estacade sur des pilotis. — Outre ces conditions de solidité, les chaînes qui reliaient les deuxième et troisième estacades, étaient assujetties de chaque côté du fleuve à des ancres énormes profondément descendues dans la vase.

Formidables défenses des forts du Pé-ho.

Digitized by Google

Année 1859.
Attaque des forts du Pé-ho. Juin.

La vue de ces formidables défenses ne modifia en rien la décision de l'amiral anglais, et, le 23, le *Norzangaray* s'établissait en deçà de la barre.

Dans les journées du 24 et du 25, de nombreuses embarcations anglaises franchirent la première estacade et travaillèrent, sans être dérangées par les Chinois, à renverser la deuxième. Une bonne partie de celle-ci était détruite, lorsque le gouverneur du Pé-tchi-li, donnant enfin signe de vie, envoya une lettre à l'amiral anglais, en réponse à sa sommation du 20.

Rien n'indiquant dans cette lettre un changement dans les intentions de l'ennemi, l'amiral Hope poursuivit les opérations commencées, et, monté sur le *Plover*, suivi de l'*Opossum*, il alla hardiment amarrer ses deux navires aux pieux de la première estacade, afin de les arracher par l'impulsion de la vapeur.

Les forts du Pé-ho, qui jusqu'à ce moment étaient restés silencieux, ouvrirent alors un feu des mieux réglés et tellement meurtrier sur ces deux navires, que l'amiral anglais fut obligé de les abandonner, et de gagner de sa personne le *Cormoran*, dans la baleinière du capitaine de frégate Tricault, commandant le navire français le *Duchayla*.

Le feu devint alors terrible de part et d'autre,

Digitized by Google

mais malheureusement inégal dans ses résultats. Resserrés dans l'espace compris entre la première et la deuxième estacade, point sur lequel l'ennemi avait réglé son tir, les navires de nos alliés étaient écrasés sans pouvoir rendre à l'ennemi, abrité derrière ses murailles, le mal qu'ils en recevaient.

Année 1859.

Vers la fin du jour, leur position devint intenable et leur attaque sans espoir. On songea alors à tenter les chances d'un débarquement. Cette opération était des plus difficiles à cause de la nature marécageuse du terrain qu'on avait à parcourir pour arriver aux forts. Mais le succès de la journée était si compromis, qu'on n'hésita pas à tout affronter pour le ressaisir. Tout étant disposé à cet effet, le capitaine de frégate Tricault, chargé de diriger l'opération, se jeta en avant avec la plus grande intrépidité et, suivi par ses troupes, atteignit sous une grêle de projectiles les fossés des forts. Épuisés, haletants, plongés dans la vase jusqu'à la ceinture, officiers et soldats durent renoncer à les franchir. Toutefois, soutenues par leurs chefs, ces braves troupes que la détérioration des munitions, privait de l'usage de leurs armes, firent des efforts inouïs pour se maintenir dans la position qu'elles avaient gagnée. Mais la lutte n'était pas longtemps soutenable dans de pareilles conditions: il fallut se retirer.

Débarquement des troupes alliées.

Les troupes ne peuvent franchir les fossés des forts et se retirent.

Digitized by Google

Année 1859.

Pertes de la journée.

Les pertes de la journée furent énormes. 450 Anglais tant marins que soldats, et parmi eux l'amiral Hope, 15 Français et le commandant Tricault, étaient hors de combat.

La flotte, outre trois canonnières coulées par le feu de l'ennemi, avait reçu des avaries considérables.

La flotte anglaise retourne à Shangaï.

La tentative ayant échoué et ne pouvant plus être renouvelée vu l'affaiblissement de nos moyens, on se retira sur Shangaï.

Ce grave échec, dû au trop grand mépris dans lequel on avait, jusqu'à ce jour, tenu les Chinois, que l'on considérait comme un peuple dépourvu de toute valeur militaire, causa une grande sensation en Angleterre. Moindre en France, à cause du petit effectif de forces françaises qui prirent part à cette malheureuse affaire, l'impression qu'elle y produisit ne resta pas cependant sans effet.

Effet produit en France et en Angleterre par l'échec du Pé-ho.

Le pavillon anglais, il est vrai, avait presque seul été atteint ; mais il suffisait qu'un seul de nos vapeurs, envoyé dans un but tout pacifique, eût été mêlé à la lutte, pour que l'injure devînt commune et que la France réclamât le droit d'aller venger l'affront fait à ses couleurs.

Le gouvernement français décide l'expédition de Chine.

Ce fut sous l'influence de cette généreuse pensée que l'expédition de Chine fut décidée.

Digitized by Google

III

Difficultés que présente l'organisation d'une expédition lointaine.

L'organisation d'une flotte et d'une armée destinées à une expédition lointaine est une œuvre plus difficile qu'on ne le croit généralement. Le choix des chefs, la valeur des hommes, les instructions claires et précises qui règlent les éventualités et évitent les conflits, les précautions hygiéniques à prescrire, la qualité et la quantité de matériel de toute nature à transporter, tout cela constitue un ensemble d'appréciations morales et de détails spéciaux, qui, pour être bien combiné, exige un grand tact et surtout une grande expérience.

Mais si l'accomplissement d'une pareille œuvre n'est pas facile quand on jouit de toute liberté d'action, les difficultés qu'elle présente augmentent singulièrement lorsqu'on est obligé d'en subor-

Digitized by Google

Année 1859.

donner l'exécution et l'étendue aux exigences d'un allié ombrageux.

Les projets du gouvernement français éveillent les susceptibilités du gouvernement anglais.

Quoique satisfaite de notre détermination à partager avec elle les hasards d'une nouvelle expédition en Chine, l'Angleterre, cependant, ne vit pas sans appréhension les proportions que le gouvernement français travaillait à donner à son apport dans l'association. Jalouse de conserver intacte l'influence supérieure qu'a toujours exercée son pavillon dans ces lointains climats, si l'égalité de nos forces avec les siennes devait la froisser, à plus forte raison devait-elle récuser un concours qui menaçait de dépasser les forces dont elle pouvait disposer elle-même.

Le gouvernement français, dans l'intérêt du maintien de ses relations amicales avec elle, fut donc obligé de réduire l'importance qu'il s'était proposé de donner à l'effectif des troupes destinées à l'expédition de Chine, et de conformer ses intentions aux désirs manifestés par son allié.

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque : c'est que, depuis 1814 jusqu'à ces derniers temps, nous ne connaissons pas un seul acte des gouvernements qui se sont succédé en France, — l'expédition d'Alger exceptée, — qui n'ait été une concession envers l'Angleterre, et pas un seul acte de la part de celle-ci qui ressemble

Digitized by Google

même à une condescendance envers eux pour conserver l'entente cordiale, comme on dit. Si cette différence dans les procédés respectifs des deux nations n'est pas une preuve évidente que les Anglais tiennent moins à vivre en bonne intelligence avec nous que nous avec eux, il faut croire qu'elle ne peut être que l'effet d'une vieille et mauvaise habitude, et désirer alors qu'elle disparaisse, sinon dans l'intérêt de l'entente des deux peuples, au moins dans l'intérêt de notre dignité. Mais revenons à notre sujet.

Année 1859.

Le gouvernement français réduit ses projets.

Nous avons dit que la pensée première du gouvernement français avait été de donner d'assez grands développements à l'expédition de Chine. Il ne s'agissait rien moins que de créer quatre nouveaux régiments de zouaves avec tous les volontaires qui se présenteraient; et, pour être agréable au gouvernement belge, qui en avait fait la demande, de leur adjoindre un fort bataillon composé de mille soldats de cette nation; en un mot, de porter l'effectif des troupes de débarquement au chiffre de 15 à 18,000 mille hommes. Mais les exigences de l'alliance anglaise firent évanouir ces projets trop grandioses. Pour tout concilier, le gouvernement français les réduisit à des proportions plus modestes, et l'extrême susceptibilité de nos voisins, désormais respectée,

Digitized by Google

Année 1859.

on put espérer que l'entente cordiale garderait sa sérénité.

Les deux gouvernements tombent d'accord sur la force de l'effectif des troupes destinées à la Chine, et s'occupent des préparatifs de l'expédition.

Cette question importante du chiffre des forces de chacun résolue, on s'occupa de part et d'autre de presser les préparatifs militaires. Les nôtres furent bientôt faits.

La campagne d'Italie, si glorieusement conduite par l'Empereur et si promptement terminée, condamnait au repos une foule d'esprits inquiets et ardents pour qui la guerre est un besoin et la vie de garnison un supplice. On résolut de faire appel à ces natures énergiques et guerrières et d'en composer le corps expéditionnaire.

Circulaire du ministre de la guerre faisant appel aux volontaires.

Quand la circulaire du ministre de la guerre qui faisait appel aux volontaires de toutes armes fut connue, le quart au moins de l'armée française se présenta.

Immense élan dans l'armée française.

Chez les soldats l'élan fut immense, un peu moins vif parmi les officiers, et assez restreint chez les officiers supérieurs. On n'eut donc que l'embarras du choix pour remplir les deux brigades d'infanterie dont ce corps devait être formé. Ces

L'armée de Chine composée de deux brigades d'infanterie.

brigades furent composées de soldats ayant plus de deux années de service à accomplir, parce qu'on supposait au moins deux années à la durée de la campagne. Leur organisation terminée restait à désigner le général en chef. Le choix à faire

Digitized by Google

parmi les généraux qui avaient sollicité la responsabilité et l'honneur du commandement en chef, n'était pas facile à cause de la nature toute particulière de ce commandement, des qualités diverses qu'il importait de trouver réunies chez celui qui en serait chargé, du nombre des concurrents, et de la valeur réelle quoique différente de chacun d'eux.

Année 1859.

Choix d'un général en chef.

La capacité militaire proprement dite abonde dans l'armée française ; aussi dans cette occurrence, la difficulté ne consistait nullement à trouver un général susceptible de bien diriger des troupes et de se bien battre, mais à discerner parmi les concurrents, celui qui joignait, au mérite militaire qui leur était commun à tous, le mérite moins ordinaire d'un caractère tout à la fois ferme, adroit et conciliant, indispensable dans une mission où il s'agissait de vivre côte à côte et en bonne harmonie avec des alliés fiers et susceptibles.

Le choix de l'Empereur s'arrêta sur le général de division Cousin de Montauban, vieux soldat d'Afrique, que recommandaient une rare finesse d'esprit et une grande facilité de manières.

Nomination du général Cousin de Montauban au commandement de l'expédition.

Le 13 novembre 1859, ce général fut investi du commandement en chef des forces de terre et de mer de l'expédition.

Digitized by Google

Année 1859.

La nomination d'un officier de cavalerie au commandement d'un corps expéditionnaire presque exclusivement composé d'infanterie, causa d'abord un certain étonnement.

On ignorait dans le public les qualités particulières qu'exigeait un semblable commandement pour être bien rempli. Toutefois le nom des généraux qui figuraient à la tête des troupes, entre autres celui de l'intrépide général Collineau, officier d'infanterie accompli, rassura bien vite sur l'excellente direction qui leur serait donnée.

Avantages faits aux soldats de l'armée de Chine.

Avant de présenter le tableau détaillé de la composition du corps expéditionnaire, nous devons faire connaître les avantages que le gouvernement, dans sa sollicitude pour leur bien-être, avait accordés aux troupes qui allaient être transportées si loin et pour un si long temps.

Ces avantages étaient : pour les officiers supérieurs, — un supplément de solde de 12 fr. par journée passée à terre ; pour les officiers subalternes, un supplément de 9 fr. ; pour les adjudants, de 4 fr. 50 cent., et enfin, pour les soldats, la solde de Paris augmentée de 10 cent.

Outre ces avantages matériels, que le général en chef avait la faculté de doubler pour les officiers isolés ou en mission, un congé d'une année, pouvant être renouvelé, était promis, au retour,

Digitized by Google

aux hommes qui le demanderaient. De plus, une large part dans les récompenses, était réservée à ceux qui rentreraient en France.

Année 1859.

Pour entretenir l'émulation, et afin qu'aucun dévouement n'eût à souffrir d'une récompense méritée, attendue trop longtemps, le général en chef avait, dans ses attributions, le droit de nommer à tous les emplois *vacants ;* seulement les nominations aux grades de colonel, de lieutenant-colonel et de sous-lieutenant ne devaient être définitives qu'après l'approbation de l'Empereur.

Attributions du général en chef de l'expédition de Chine.

Nous avons dit que le corps expéditionnaire comportait deux brigades d'infanterie. Voici la composition de ce corps :

Composition du corps expéditionnaire.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Schmits, lieutenant-colonel, chef d'état-major général.

Campenon, chef d'escadron,

De Cools, capitaine.

Chanoine, id.

SERVICE TOPOGRAPHIQUE.

Du Pin, lieutenant-colonel d'état-major, chef du service.

Foerster, capitaine d'état-major.

Digitized by Google

ARTILLERIE, ÉTAT-MAJOR.

De Bentzmann, colonel, chef du service.

Foullon de Grandchamps, lieutenant-colonel.

Gary, chef d'escadron d'état-major.

Taillefer de la Portaillère, commandant deux batteries.

Crouzat, id.

Dom, id., directeur du parc.

Renoult, capitaine.

Desmarquais, id.

De Brives, id.

Tardif de Moindrey, id.

Charron, id.

Cattoir, id.

Schœlcher, id.

Gaillard de Blainville, id.

Martimor, id.

Guzman, id.

ARTILLERIE, TROUPES.

10e batterie du 7e rég., capitaine Bernadet.

7e id. du 8e id. id. Dispot.

1re id. du 9e id. id. Marie.

3e id. du 10e id. id. Coatpont de Bescourt.

11e compagnie du 6e régiment de pontonniers, capitaine Schnéegans.

Digitized by Google

Section de fuséens, capitaine Rose.

Section d'armuriers.

GÉNIE, ÉTAT-MAJOR.

Desroulèdes-Dupré, lieutenant-colonel, chef du service.

Dupouet, chef de bataillon.

Allizé de Matignicourt, capitaine.

Béziat, id.

GÉNIE, TROUPES.

7e comp. du 1er bataill. du 1er rég., capitaine Thomas.

4e id. du 1er id. du 3e id. id. Bovet.

1 Section d'ouvriers.

GENDARMERIE.

1 Détachement, capitaine Jeanisset.

CAVALERIE.

50 Chasseurs d'Afrique et spahis du 2e régiment, capitaine Mocquart.

TRAIN.

120 hommes, capitaine Bierent.

Digitized by Google

SERVICES ADMINISTRATIFS.

DUBUT, sous-intendant de 1re classe, chef de service.
BLONDEAU, id. de 2e id.
RODET, adjoint de 2e classe.
BONAMY, id. 2e id.
PERIER, id. 2e id.
Détachements d'ouvriers.
id. d'infirmiers.
44 officiers de santé et vétérinaires.
41 id. d'administration.

SERVICE RELIGIEUX.

TRÉGARO, aumônier supérieur.
DE SÉRÉ, aumônier.

TROUPES D'INFANTERIE.

1re *Brigade.*

JAMIN, général de brigade, commandant en second de l'expédition, et, le cas échéant, désigné pour le commandement en chef.
LAVEUVE, capitaine d'état-major, aide de camp.
DE NÉVERLEY, sous-lieutenant de cuirassiers, officier d'ordonnance.

Digitized by Google

2e Bataillon de chasseurs à pied à huit compagnies, De la Poterie, chef de bataillon.

101e Régiment de ligne, deux bataillons à six compagnies chacun, Pouget, colonel.

2e *Brigade.*

Collineau, général de brigade.

Le Sergeant d'Hendecourt, capitaine d'état-major, aide de camp.

Bourcart, lieutenant d'infanterie, officier d'ordonnance.

102e Régiment, deux bataillons, à six compagnies chacun, O'Malley, colonel.

2 Bataillons d'infanterie de marine, de Vassoignes, colonel.

Totalité de l'effectif.

Infanterie.	5,510	hommes.
Artillerie.	1,200	—
Génie.	300	—
Cavalerie.	50	—
Soldats d'administration.	220	—
Infirmiers.	80	—
Train.	120	—
	7,480	hommes, officiers non compris.

Pièces d'artillerie 30, dont 12 du calibre douze, 12 du calibre quatre et 6 de montagne.

Digitized by Google

Année 1859.
Novembre.

IV

Cette petite armée, — moins le bataillon de chasseurs à pied et le régiment de marine, partant des ports de l'Océan, — devait s'embarquer à Toulon.

Le général de Montauban se rend à Toulon pour surveiller l'embarquement de l'armée.

Vers la fin de novembre, le général en chef alla la rejoindre dans ce port pour surveiller son embarquement. Les soins et l'intelligence qu'il déploya dans cette circonstance eurent sur les suites de la campagne la plus heureuse influence. L'armée avait six mille lieues à parcourir pour se rendre en Chine, et ne devait trouver sur sa route qu'un seul point de relâche, — le cap de Bonne-Espérance.

Le général de Montauban signala d'abord le danger d'une telle disposition pour une traversée aussi longue et aussi pénible ; puis, après avoir

Digitized by Google

examiné avec soin les divers transports et reconnu l'insuffisance de leur aménagement, il s'adressa au préfet maritime, avec instance de remédier à ce grave inconvénient. Mais la marine, — semblable aux corps spéciaux dont la tendance est de rapporter tout à soi et de ne régler toute chose que d'après soi, — la marine ne voulut pas comprendre le danger qu'il y aurait à tenir trop entassés à bord, pendant des mois entiers, des hommes sans habitude de la mer et qui en souffrent nécessairement beaucoup plus que les marins.

Année 1859. Novembre.

Le général, sentant que ses observations resteraient sans effet si elles n'étaient pas appuyées, écrivit au ministre de la guerre une lettre où, après une exposition raisonnée de ses réclamations, il terminait par ces mots caractéristiques : « Si on n'installe pas largement mes hommes, si on ne leur accorde pas, en outre, des « relâches fréquentes pour combattre la monotonie d'une aussi longue navigation, au lieu d'une « armée en arrivant à Shangaï, je n'aurai plus « qu'un hôpital. »

Sa lettre au ministre de la guerre.

En traçant ces mots, M. de Montauban révélait une grande connaissance du caractère de nos braves soldats, dont le tempérament nerveux est très-accessible à l'ennui, mais dont on entre-

Digitized by Google

Année 1859. Novembre.

tient si facilement la santé et la belle humeur par quelques distractions.

Les ministres de la guerre, de la marine et des affaires étrangères se réunirent pour examiner ses demandes.

Il est de tradition qu'un ministre de la guerre et un ministre de la marine s'entendent rarement; mais, dans cette affaire, la difficulté ne vint pas de leur instinctif antagonisme. Le ministre des affaires étrangères objecta que des relâches dans des colonies qui n'appartenaient pas à la France, pouvaient amener des conflits fâcheux entre les habitants de ces colonies et nos soldats un peu bruyants, et, par suite, des complications politiques. Ces raisons étant une fin de non-recevoir, les ministres ne décidèrent rien, et on dut chercher une solution auprès de l'Empereur. A cet effet, l'Empereur envoya le colonel d'état-major Castelnau, avec pleins pouvoirs pour tout arranger.

Envoi du colonel d'état-major Castelnau à Toulon pour régler les réclamations du général de Montauban.

Le colonel, homme de tact, comprit toute la justesse des réclamations du général de Montauban, et il fut décidé : que *la Reine des Clippers*, bâtiment nolisé par l'intendance pour transporter le matériel, recevrait 300 hommes à son bord afin de soulager l'installation générale; et, en outre, qu'on relâcherait à Ténériffe ou à Gorée,

Digitized by Google

au Cap, à Singapoure, à Hong-kong, de sorte que le plus long trajet sans relâche (celui du Cap à Singapoure) ne dépasserait pas deux mois avec les chances les plus défavorables.

Année 1860. Janvier.

Ces heureuses dispositions devaient assurer le bien-être et la santé de l'armée.

Rien n'arrêtant plus désormais le départ, le 5 décembre 1859 les navires suivants s'éloignèrent de Toulon :

Départ de l'armée.

L'Entreprenante, ayant à son bord le général Jamin, officiers et 1,050 soldats.

Sa distribution sur la flotte de transport.

La Dryade, le général Collineau, officiers et 930 soldats.

Le Jura, pontonniers, 1re batterie du 9e, 3e batterie du 10e, génie.

La Nièvre, officiers d'administration, soldats, le matériel des hôpitaux, des subsistances, du campement et une batterie d'artillerie.

La Loire, officiers et gendarmes, le matériel de 2 batteries d'artillerie, — une de quatre, l'autre de douze, — munitions, matériel des hôpitaux et subsistances.

Le Calvados, officiers et soldats du 101e de ligne, officiers isolés, officiers et artilleurs.

La Garonne, officiers et soldats du 102e de ligne.

Le Rhin, train des équipages, officiers de santé,

Digitized by Google

Année 1860. Janvier.

le matériel de 2 batteries, — une de quatre, l'autre de douze.

L'Isère, officiers et soldats isolés, caisses de harnachement d'artillerie, d'ambulance et de campement.

Dans les premiers jours de janvier partirent :

Le 5, *la Reine des Clippers*, portant officiers et soldats de la 7e batterie du 8e d'artillerie ; officiers et fuséens de la 4e batterie du 12e d'artillerie ; soldats du génie.

Le 11, *le Duperré*, portant officiers et soldats du train; officiers, spahis et chasseurs d'Afrique; officiers et soldats isolés.

Le 10, le bataillon des chasseurs à pied était parti de Brest sur *le Rhône*. Vers la même époque, le régiment de marine distribué sur *la Forte*, *la Vengeance*, *la Persévérante* et *l'Andromaque*, partit de différents ports de l'Océan.

Plus tard devaient suivre les trois navires à vapeur *le Weser*, *l'Européen* et *le Japon*, que l'Empereur avait fait acheter en Angleterre. Ces navires devaient transporter des chaloupes canonnières de petite dimension nécessaires pour remonter les cours d'eau en Chine. Ces canon-

Digitized by Google

nières, qui se démontent et se remontent aisément, sont d'un transport facile.

Année 1860. Janvier.

Enfin, le général de Montauban, ne laissant personne derrière lui, s'embarqua, le 12 janvier, sur un bateau à vapeur de la Compagnie anglaise péninsulaire.

Le général en chef s'embarque sur un navire de la Compagnie péninsulaire et passe par l'isthme de Suez

En passant par l'isthme de Suez pour se rendre en Chine, l'on gagne deux mois sur ceux qui prennent par le cap de Bonne-Espérance. Le général prit la route de Suez, tandis que son armée suivait celle du Cap, de sorte qu'il devait la précéder en Chine de tout ce temps. Cette avance sur elle devait être employée à organiser tous les services, afin qu'à leur arrivée les troupes trouvassent toutes choses préparées et pussent immédiatement entrer en campagne.

Digitized by Google

V

On ne voit ordinairement, dans les récits de guerre, que les armées toutes formées ; on n'imagine pas ce qu'il faut dépenser d'efforts pour les mettre en état d'entrer en action. Si l'on ajoute à ces difficultés, déjà grandes dans les temps ordinaires, celles qui naissent des changements de climats dans les expéditions lointaines, où les embarras s'accroissent à mesure qu'on s'éloigne du point de départ, on pourra se faire une idée de l'activité et des soins qu'a demandés l'organisation d'une campagne entreprise à six mille lieues de la France.

L'exposé qui va suivre en donnera la mesure.

Approvisionnements de la flotte.

La flotte portait en farine, biscuit et vin, de quoi faire vivre l'armée pendant deux années, temps présumé des opérations. Le vin était

Digitized by Google

d'excellente qualité, et, par conséquent, de bonne garde; quant à la farine, il était à craindre qu'une partie notable ne s'échauffât et ne devînt, par suite, une nourriture médiocre et même nuisible à la santé du soldat. Mais on avait, pour parer à cette éventualité, les farines américaines, qui arrivent en assez grande quantité dans les ports de la Chine ouverts au commerce. Le pays, en outre, devait fournir de la viande de mouton et de bœuf; on savait qu'elle y est assez abondante. Ainsi, l'existence de l'armée était assurée par les approvisionnements de la flotte et les ressources naturelles du pays.

Année 1860. Mars.

Le général de Montauban arriva à Shangaï le 12 mars. Cette ville était admirablement située pour servir de première base d'opérations et surtout d'organisation; aussi la choisit-il pour ces deux objets.

Arrivée du général de Montauban en Chine.

Shangaï, dont une partie est habitée depuis longtemps par des Européens et des Américains, offre en abondance des ressources de toute nature, L'importance et la valeur des maisons de commerce anglaises et américaines y est, dit-on, colossale. Quant aux maisons françaises, leur infériorité est telle qu'elle donne une bien triste opinion de notre commerce dans ces contrées. Cependant, malgré leur peu de consistance, on

Digitized by Google

Année 1860. Mars.

leur réserva, par un sentiment naturel de patriotisme, toutes les opérations dont elles pourraient se charger.

A son arrivée, le général en chef s'occupa de l'importante question des chevaux et des mulets. A d'aussi grandes distances il avait été impossible d'en transporter d'Europe avec soi. Il fallait donc s'en procurer une quantité suffisante pour traîner l'artillerie et les voitures d'ambulance, porter les cacolets et les bagages, monter les officiers et les quelques cavaliers qu'on avait amenés.

Impossibilité d'employer les chevaux chinois.

On n'ignorait pas, en partant, que la race des chevaux chinois est petite et sans qualités, mais on était bien loin de la vérité à ce sujet. Après quelques essais, on dut renoncer à se pourvoir de chevaux en Chine, comme on l'avait espéré d'abord. Le général en chef prit les mesures les plus promptes et n'épargna rien pour remédier à ce grave inconvénient.

Le général en chef envoie à Manille et au Japon des officiers pour y acheter des chevaux.

Il envoya à Manille, qui fournit une race de chevaux petits, mais assez énergiques, un officier d'artillerie et le sous-intendant Blondeau, avec mission d'y faire quelques achats.

Les capitaines de Cools, Cousin de Montauban (fils du général) et Mocquart, partirent pour le Japon, où l'on trouve des chevaux assez forts, plus propres au bât qu'à la selle. Cet empire, dont

Digitized by Google

l'intérieur est fermé aux étrangers, s'ouvre à leur commerce en deux endroits, les ports de Nagasaki et de Hoko-hama. Aussi fut-on obligé, pour en tirer les chevaux dont nous avions besoin, de passer des marchés avec des maisons habituées à trafiquer avec ce pays, et dont l'intervention, dans cette affaire, était presque indispensable pour réussir. — Les maisons Remy Schmitz, Salbelle et Vaucher, de Shangaï, s'engagèrent à nous livrer 1,200 chevaux au prix de 6 à 700 francs par tête, prix énorme! — les chevaux, au Japon, ne coûtant que 200 à 250 francs; — mais le temps et le besoin pressaient. Les capitaines de Cools et de Montauban étaient partis à l'effet de surveiller les livraisons et de ne laisser embarquer que les chevaux propres au service militaire.

Année 1860. Mars.

Le gouvernement du Japon apporta toutes sortes d'entraves à l'exécution de notre opération. Tout porte à croire que, dans cette circonstance, il écouta moins son ordinaire aversion pour les étrangers, qu'il ne subit quelque influence étrangère et malintentionnée. Quand le consul-général de France, chargé d'affaires, M. Duchesne de Bellecourt, lui demanda l'autorisation d'acheter des chevaux dans le pays, il répondit que les Anglais avaient fait une demande semblable, et que les

Mauvais vouloir du gouvernement japonais à notre égard.

Digitized by Google

Année 1860. Mars et Avril.

ayant autorisés à acheter et à exporter 3,000 chevaux, — le départ d'un plus grand nombre pouvant appauvrir le pays,—il se voyait dans l'impossibilité d'accorder une nouvelle autorisation.

M. de Bellecourt, comprenant que ce refus n'avait pas d'autre cause que le mauvais vouloir, insista avec tant de fermeté, exploita avec tant d'habileté la présence d'un vapeur de guerre français dans les eaux de Hoko-hama, qu'il finit par arracher au gouvernement japonais la permission d'exporter les 1,200 chevaux que nos intermédiaires tenaient à notre disposition.

Et tandis que les Anglais (auteurs indubitables de ces difficultés), qui avaient depuis longtemps obtenu l'autorisation qu'on nous avait d'abord refusée, en étaient encore à leurs premiers achats de chevaux, tous les nôtres étaient en route pour Shangaï! — Cette affaire si lestement et si bien conduite, fait autant d'honneur à notre consul qu'elle trahit de regrettable égoïsme chez nos alliés.

On loue pour le service de l'armée des portefaix chinois.

Pendant ce temps, le général en chef avait installé les services administratifs à Canton et à Macao. Si la Chine nous parut d'abord dépourvue de chevaux convenables pour le service militaire, en revanche, nous trouvâmes une précieuse ressource dans les *coolies* ou porte-faix, très-robustes, qui pullulent dans ces deux villes. On en engagea

Digitized by Google

1,000 à raison de 6 piastres (la piastre vaut de 5 fr. 50 c, à 6 fr.), par homme et par mois, pour suivre l'armée, porter ses vivres, une partie de ses effets, et faire tous les travaux nécessaires. Ces 1,000 *coolies* furent mis sous les ordres de l'intendance, qui les forma en cinq compagnies ayant chacune à leur tête un officier; les cinq compagnies étaient commandées par M. Rouvière, lieutenant de vaisseau. L'avenir prouva l'excellence de cette acquisition; seulement, l'on eut à regretter plus tard d'en avoir engagé un trop petit nombre. Mais le grand défaut de l'administration française, est de viser trop souvent à l'économie dans des choses utiles et même indispensables. Nous aurons souvent à signaler les effets de sa parcimonie dans le cours de cette campagne (1).

Année 1860. Mars et Avril.

Certain, désormais, d'avoir ses transports organisés et ses administrations installées à l'arrivée de l'armée, le général en chef passa aux questions militaires.

Il ordonna une reconnaissance des côtes du Pé-tchi-li, sur la rive droite du Pé-ho. L'amiral

Reconnaissance de l'amiral Protet des côtes du Pé-ho, et plans de campagne du général de Montauban.

(1) A Manille, où l'administration avait fait des commandes de voitures en rapport avec les chevaux qu'on devait ramener, elle mit une telle parcimonie dans la confection de ces voitures, qu'elles n'avaient aucune solidité et que l'armée n'en tira presque aucun service.

Digitized by Google

Année 1860.
Mars et Avril.

Protet dirigea cette reconnaissance. Son rapport exposait que l'abord des côtes était assez difficile; mais, qu'en somme, on pouvait y faire un débarquement. Sur cette donnée, le général en chef forma le projet de débarquer quelque part à droite du Pé-ho, d'attaquer les forts placés sur cette rive, tandis que les Anglais débarqueraient sur la rive gauche et attaqueraient les forts qui s'y trouvent.

Ce projet, auquel on ne donna pas suite, ainsi qu'on le verra plus tard, avait l'inconvénient de disséminer les forces des alliés, peu nombreuses relativement à celles des Chinois, qu'on disait immenses.

Digitized by Google

VI

Instructions du général de Montauban.

Voici quelles étaient les instructions du général de Montauban : dépasser l'embouchure du Pé-ho, débarquer et emporter les forts qui ferment l'entrée de ce fleuve, prendre une position menaçant Pé-king, marcher sur la ville de Tien-sin, et, en cas extrême, sur Pé-king ; s'emparer de la haute direction des affaires, poursuivre la guerre aussi loin qu'il le croirait nécessaire ; rester juge de l'opportunité de suspendre les hostilités ou de les reprendre, indiquer à notre ambassadeur le moment où il faudrait négocier ; enfin, s'entendre en tous points avec son collègue de l'armée anglaise.

Digitized by Google

Année 1860.
Avril.

VII

Ultimatum des ministres résidents anglais et français.

Peu de jours après l'arrivée du général en chef en Chine, — le 8 mars — les ministres résidents de France et d'Angleterre, MM. de Bourboulon et Bruce, avaient adressé un ultimatum à la cour de Pé-king, demandant une réparation solennelle de l'affaire du Pé-ho, de l'année précédente, affaire que nous persistions à qualifier de trahison, tandis que les Chinois prétendaient n'avoir fait que repousser la force par la force. Un mois s'était écoulé depuis l'envoi de l'ultimatum, quand on reçut la réponse de la cour de Pé-king; — elle portait un refus formel.

Déclaration de la guerre.

Le 8 avril, la guerre fut officiellement déclarée. Le général en chef de l'armée anglaise, sir Hope Grant, étant arrivé, le général de Montauban se concerta immédiatement avec lui pour pro-

Digitized by Google

céder à l'occupation de l'archipel de Chusan.

Année 1860. Avril.

En conséquence, 2,000 hommes de troupes anglaises, auxquelles on adjoignit 200 soldats de marine français, tirés de la garnison de Canton, furent dirigés sur Chusan.

Occupation de l'archipel de Chusan par les troupes anglaises et françaises.

Les troupes y prirent terre sans coup férir. On fit un partage égal des établissements publics qui pourraient être de quelque utilité aux deux armées, et on y laissa pour commandant supérieur le lieutenant-colonel Despalières avec un interprète, M. de Méritens.

Digitized by Google

VII

M. de Mautauban, on le voit, avait bien employé le mois qu'il venait de passer en Chine. Sa conduite et son activité avaient été des plus méritoires, et pourtant, dans les premiers jours d'avril, ce brave général, parti de France commandant en chef des forces de terre et de mer, reçut avis que, désormais, les forces de mer étaient placées sous les ordres supérieurs de l'amiral Charner. — Ainsi son rôle de chef de l'expédition était réduit à celui de simple général d'armée.

L'amiral Charner est nommé commandant en chef des forces de mer.

Cette mesure était une faute. On en avait déjà fait une première en ne réunissant pas dans une seule main les pouvoirs militaires et diplomatiques; on en commit une beaucoup plus grave en divisant les commandements militaires. En effet, dans une expédition où l'ar-

Inconvénient des commandements divisés.

Digitized by Google

mée de terre est le principal élément d'action et se trouve naturellement en possession de l'initiative, tandis que la flotte n'en est que l'instrument passif, briser l'unité de direction, c'est exposer les opérations à ce décousu dans l'exécution qui est l'infaillible conséquence des commandements partagés. Ici, où les complications ordinaires du commandement s'augmentaient encore de la nécessité de s'entendre avec un allié si différent de nous par sa manière de faire la guerre, et sans lequel on ne pouvait hasarder un mouvement qui n'eût été l'objet d'une délibération préalable, — morceler l'autorité, — nous le répétons, c'était une faute très-grave.

Année 1860. Avril.

Ainsi on allait avoir en Chine le curieux spectacle d'une force militaire commandée par quatre chefs égaux en droits (deux généraux en chef et deux amiraux en chef), flanqués en outre de deux diplomates à qui une certaine initiative était réservée.

Si cette étrange organisation n'est pas absolument une cause d'insuccès, elle est toujours un exemple à éviter; car on n'a pas toujours affaire à des gens qui partagent autant que les Chinois l'horreur qu'éprouvait Confucius pour la guerre.

L'amiral Charner arriva le 19 à Shangaï où il prit son commandement. Les ambassadeurs, en

Nomination des nouveaux ambassadeurs.

Digitized by Google

Année 1860.
Avril.

outre, venaient d'être désignés. C'étaient le baron Gros pour la France et lord Elgin pour l'Angleterre, les mêmes qui avaient signé le traité de 1858.

A la fin d'avril, tout était prêt pour recevoir nos troupes. Les chevaux achetés au Japon n'étaient pas encore arrivés, il est vrai, mais ils étaient en route.

Digitized by Google

IX

Cependant notre armée, que nous avons un instant perdue de vue et que nous allons retrouver, voguait sur l'Océan. — Tous les transports, moins *le Duperré* et *la Reine des Clippers*, étaient mixtes, c'est-à-dire pourvus d'une machine à vapeur auxiliaire qui leur permettait de franchir les calmes et de se relever de la côte, en cas de danger. — Aussi la marche fut assez régulière.

Traversée de l'armée.

La première relâche à Ténériffe fut très-courte et sans intérêt. Toutefois, la reconnaissance nous fait un devoir de dire que les Espagnols, en guerre à cette époque avec les Marocains, accueillirent nos soldats avec une grande cordialité. La ville de Ténériffe, située au bord de la mer,

Son arrivée à Ténériffe.

Digitized by Google

Année 1860. Avril.

offre un aspect agréable. La population y est belle et a des affinités de race évidentes avec les habitants du nord de l'Afrique.

Relâche au cap de Bonne-Espérance.

Dans le courant de février, l'armée atteignit le cap de Bonne-Espérance, et sauf les troupes embarquées sur *la Reine des Clippers* et *le Duperré*, qui étaient parties un peu plus tard et ne devaient y arriver qu'en mars, tout le monde s'y trouva réuni. Notre arrivée dans cette lointaine colonie y causa presque un bouleversement.

La tenue de nos officiers et de nos soldats, qui portent les cheveux ras et des pantalons larges, contrairement aux Anglais, qui portent les cheveux longs et des pantalons collants, jeta un tel ébranlement dans les opinions admises par ses habitants sur la toilette, que ce serait une grande présomption d'affirmer que les jeunes miss du Cap ne croient pas à l'usage de la crinoline dans les armées françaises. Toutefois, nos soldats, malgré leur mise qu'on trouvait presque inconvenante (*shoking!*), n'en furent pas moins fêtés et accueillis avec la plus chaleureuse et la plus généreuse hospitalité. Si les Anglais et les Anglaises du Cap, les Anglaises surtout, virent quelque chose à reprendre dans notre tenue militaire sous le rapport de la décence, en revanche, la musique de nos régiments et l'intrépidité de nos dan-

Digitized by Google

seurs enlevèrent du premier coup leurs suffrages et leur admiration.

Année 1860. Mai.

Le séjour au Cap fut de quinze jours pour les premiers arrivés, et de quatre seulement pour *le Duperré*.

Cette relâche fut des plus heureuses; elle remonta le moral du soldat, lui fournit quelques sujets de conversation pour se distraire des ennuis de la route et supporter avec moins de peine le rôle de colis auquel il est réduit à bord.

La flotte quitta le Cap dans les journées du 25 au 28 avril, et, après avoir touché, comme cela était convenu, à Singapoure et à Hong-kong, où elle resta quelques jours, elle arriva dans l'ordre suivant à Woosoung, port chinois situé à peu de distance de Shangaï : *l'Entreprenante*, le 1er mai; *la Dryade*, *le Rhône*, *le Calvados*, le 19; *la Forte*, le 21; *la Vengeance*, le 23; *le Jura*, le 25; *le Rhin*, *la Saône* (1), le 28.

Arrivée de l'armée dans le port de Woosoung en Chine.

Les pertes en hommes, pendant une traversée qui fut de cinq mois et demi, en moyenne, pour chaque navire, s'élevaient à 33 hommes, ainsi répartis : *l'Entreprenante*, 10; *le Rhin*, 8; *la Vengeance*, 5; *le Calvados*, 3; *la Dryade*, 3, *le Jura*, 1; *la Forte*, 3.

Ses pertes pendant la traversée.

(1) *La Forte*, qui dut remonter de Woosoung à Shangaï, toucha dans la rivière, mais sans éprouver des avaries majeures.

Digitized by Google

Année 1860.
Mai.

X

Maintenant que nous sommes arrivés au moment où tout va devenir commun entre nous et les Anglais, il est nécessaire de faire connaître la composition et la force de leur armée.

Composition et force de l'armée anglaise.

Elle présentait 7,783 soldats anglais sous les armes, et 4,830 soldats indiens, en tout une force de 12,613 hommes, formée en deux divisions d'infanterie avec leur artillerie, et une brigade de cavalerie, — sous les ordres : la 1re division, de sir John Mitchell ; — la 2e, de sir Robert Napier ; — la brigade de cavalerie, du brigadier Pattle ; — l'artillerie, du brigadier Crafton. Sir Hope Grant, officier connu par la guerre des Indes, la commandait en chef. Elle avait une belle artillerie, magnifiquement attelée, et était suivie par 4,000 *coolies* chinois et de nombreux transports.

Digitized by Google

Le 20 mai il avait été convenu, à Hong-kong, entre le général en chef de l'armée anglaise et le chef d'état-major-général de l'armée française, qu'à leur arrivée les Français s'établiraient à Tché-fou, dans le golfe de Pé-tchi-li, pour mettre la dernière main à leur organisation, et les Anglais — pour en faire autant, — à Ta-lieou-houan, de l'autre côté du golfe, dans la partie méridionale du Liao-tong, et à vingt lieues de Tché-fou.

Année 1860. Mai.

Le général en chef de l'armée anglaise et le chef d'état-major de l'armée française décident l'endroit où les deux armées iraient s'installer à leur arrivée.

En revenant à Shangaï, *la Saône*, sur laquelle était le chef d'état-major général fut obligée de se détourner de sa route pour aller recueillir, à Amoy, les débris de *l'Isère*, qui avait fait naufrage dans le port même, sur une roche qu'on dit avoir été mal balisée. Ce navire portait les objets d'ambulance et de campement, plus les harnachements de l'artillerie.

Naufrage de *l'Isère*.

Sans être irrémédiable, grâce à l'industrie de nos soldats, la perte des harnachements d'artillerie eût été un grand embarras, vu la mauvaise qualité des cuirs qu'on trouve en Chine, si *la Saône* n'avait eu le bonheur d'en sauver la plus grande partie, fortement avariée, il est vrai, mais pas assez pour n'être d'aucun usage.

La Saône parvient à sauver une partie de la cargaison de *l'Isère*.

Nos soldats étaient toujours à bord, attendant avec impatience, à Woosoung, le moment de débarquer. La décision prise à Hong-kong, entre le

L'armée française se dirige sur Tché-fou.

Digitized by Google

Année 1860.
Juin.

général anglais et notre chef d'état-major, vint mettre fin à leur supplice. *La Gironde*, *la Dryade*, *l'Entreprenante*, *la Garonne*, *le Rhône* et *le Calvados*, portant les généraux Jamin, Collineau et la plus grande partie des troupes, partirent de Woosoung et arrivèrent, le 8 juin, à Tché-fou, où l'on débarqua sans obstacles.

Digitized by Google

X

Débarquement de l'armée française.

Il y eut comme un débordement de bien-être chez nos soldats, quand ils eurent touché terre. Ils se répandirent dans les villages avoisinant la plage avec une telle impétuosité, qu'il fut impossible de les maintenir. Mais cette sorte de frénésie, si explicable après une aussi longue claustration à bord des navires, fut de courte durée. Après quelques scènes peu graves de désordre et de pillage, tout rentra bientôt dans l'ordre. On comprenait que ce n'était qu'en inspirant de la confiance aux populations, qu'on pourrait jouir des ressources du pays, se procurer des vivres frais, de la viande, de la volaille, des fruits et des légumes dont on avait grand besoin pour se refaire.

Débordements des soldats bientôt réprimés.

Les Chinois, voyant avec quelle promptitude et

Digitized by Google

Année 1860. Juin.

Son installation à Tché-fou.

quelle facilité nos officiers rétablissaient la discipline parmi nos soldats, revinrent peu à peu dans leurs villages qu'ils avaient abandonnés, et bientôt, attirés par l'appât du gain, se hasardèrent près de nous avec quelques vivres. On les leur paya si généreusement, qu'en peu de jours il n'y avait plus de traces des premiers désordres, ni dans les esprits rassurés, ni dans l'aspect du pays, et qu'un marché où abondaient les vivres de toute nature se trouvait établi comme par enchantement à côté de notre camp. Les consignes les plus sévères furent données et strictement exécutées, pour y maintenir la sécurité des transactions.

Arrivée des premiers convois des chevaux du Japon.

Pendant ce temps, les convois de troupes se succédaient sans interruption. *Le Rhin* arriva le 15 juin, *la Nièvre* le 19, *la Loire* le 24, *le Jura* le 14.

La Loire portait 400 chevaux, et *le Jura* 114. — C'étaient les premiers qui nous arrivaient du Japon. — Bientôt *la Garonne* et *le Calvados* amenèrent dans un second voyage, exécuté vers la fin de juin, de nouveaux chevaux de ce pays. Au fur et à mesure que ces chevaux se succédaient, ils étaient livrés à l'artillerie. Ils arrivaient en assez mauvais état, et, chose plus fâcheuse, beaucoup d'entre eux avaient péri pendant la traversée du Japon à Shangaï.

Mauvais état des chevaux achetés au Japon.

Digitized by Google

Dans un pays où la remonte des chevaux était impossible, lorsque les moyens de s'en procurer présentaient les plus grandes difficultés et même étaient devenus fort incertains, à cause du mauvais vouloir du gouvernement japonais, la perte de ces précieux animaux était d'une réelle importance pour l'armée, dont elle réduisait les instruments de transport, très-limités déjà. Aussi dut-on regretter les considérations d'économie qui firent choisir des navires à voiles pour les transporter, au lieu de navires à vapeur. La marche de ces derniers aurait abrégé la route, et, par conséquent, les fatigues qui privèrent l'armée d'une partie d'entre eux; mais les frais de transport étaient plus élevés!

Année 1860. Juin.

En ceci, l'on retrouve l'ordinaire parcimonie de l'administration française, qui oublie si souvent qu'à la guerre, et surtout dans les situations exceptionnelles, — comme celle où l'on était en Chine, — rien n'est plus coûteux, en définitive, que les petites économies, parce qu'elles mènent rarement au but que l'on se propose, et que rien n'est plus cher que de le manquer.

Activité déployée par le colonel Bentzmann et les officiers et soldats d'artillerie.

Quoi qu'il en soit, et malgré tous les retards, le mauvais état de ces animaux et la détérioration des harnais, — avariés dans le naufrage de *l'Isère* et qu'il fallait restaurer et refaire en grande partie

Digitized by Google

Année 1860. Juin.

pour les adapter à la petite taille des chevaux du Japon, — le colonel de Bentzmann, commandant de l'artillerie, déploya une telle activité, sut imprimer à tous les officiers et soldats sous ses ordres une telle ardeur, qu'en peu de temps notre artillerie se trouva attelée et prête à marcher (1).

Organisation du service des ambulances.

L'organisation des ambulances demanda moins de peine que celle de l'artillerie. Une ressource sur laquelle on n'avait pas compté permit de la mettre sur le meilleur pied, et, par suite, de renforcer les attelages de l'artillerie. L'on découvrit au bout de quelque temps que si la Chine produisait des chevaux trop mauvais pour nous être de quelque utilité, en revanche, les mulets y étaient très-beaux. Ils sont, en général, de moyenne taille, et aussi bien conformés que ceux d'Afrique. Quand on avança, plus tard, vers le Nord, on s'en procura même et en assez grande quantité, d'aussi forts que ceux du Poitou. Généralement, les Chinois ne les attellent pas; mais en peu de temps on dressa les uns au service de l'artillerie et les autres à porter le bât.

Le Weser apporte trois petites canonnières.

L'arrivée du *Weser*, ayant à bord trois petites

(1) Les chevaux du Japon firent d'abord quelques difficultés pou traîner nos pièces,—au Japon on ne les emploie que comme animaux de bât; — mais leur caractère étant assez doux, ils s'habituèrent très-promptement à leur nouveau service.

Digitized by Google

canonnières, compléta le matériel de l'armée. Ces petites canonnières sont pourvues d'une machine à vapeur, et armées à l'avant d'un canon rayé de 30. Elles sont d'un très-faible tirant d'eau et peuvent être employées à remonter les fleuves et à transporter les troupes d'une rive à l'autre; elles peuvent, en outre, suivre partout l'armée parce qu'il est facile de les démonter et de les remonter.

Année 1860. Juin.

Parmi tant de navires exposés aux dangers d'une aussi longue navigation, il eût été bien extraordinaire qu'il n'arrivât aucun accident. L'on n'eut pas ce bonheur. Outre la perte de *l'Isère*, dont nous avons parlé, le 3 juin, *la Reine des Clippers* prit feu en mer, auprès de Macao, et alla s'échouer à la pointe d'une île du groupe Ladrone. Les passagers furent sauvés, mais la cargaison entière devint la proie des flammes. Nous perdîmes ainsi un hôpital de cinq cents lits, la pharmacie vétérinaire, les effets d'habillement et de remplacement de presque toute l'armée. Les soldats d'artillerie et de génie qui étaient à bord arrivèrent presque nus à terre; mais leur dénuement fut bientôt réparé, grâce aux soins de l'adjoint militaire Périer et au talent d'imitation des tailleurs chinois. Ils rejoignirent l'armée sur *le Shangaï*, qui venait d'arriver à Hong-kong, et sur

Incendie du navire *la Reine des Clippers*. Ce qu'il en résulte.

Digitized by Google

Année 1860. Juin.

le Duperré (premier vaisseau français qui soit allé dans les mers de l'Inde depuis 1815).

La Forte, *la Vengeance*, *la Persévérante*, *l'Andromaque*, étaient arrivées à Tché-fou. Le baron Gros et lord Elgin arrivèrent également à Shangaï vers les derniers jours de juin.

Pendant que s'accomplissaient tous ces mouvements, et que nos officiers d'artillerie et d'administration travaillaient avec ardeur à organiser leurs services, nos soldats, de leur côté, retrouvaient dans le bien-être leur belle humeur ordinaire, un instant altérée par les ennuis et les souffrances d'une traversée de six mois. — Rien n'était plus animé et plus pittoresque que le marché établi par les Chinois près de nos campements. Le gendarme français y remplissait son rôle de Providence avec la même ponctualité qu'en France. Les Chinois avaient bientôt compris toute la valeur du jaune baudrier, et senti d'instinct qu'en lui résidait le seul ordre social possible. Aussi sa présence sur le marché y attirait en telle abondance poissons, volailles, fruits et comestibles de toute nature, qu'avec son prêt, le simple troupier vivait en Lucullus sur les rivages de Tché-fou. — Ces bons Chinois, que nous avions tant effarouchés lors de notre débarquement, paraissaient si enchantés de leurs rap-

Physionomie du camp français à Tché-fou.

Digitized by Google

ports avec nous, nous apportaient avec tant d'empressement les richesses agricoles de leur pays, et s'en retournaient si joyeux avec leurs paniers remplis de sapèques (1), que jamais on ne se serait imaginé voir en eux des gens si réputés pour leur insurmontable horreur des étrangers.

Année 1860. Juin.

L'armée anglaise s'établit à Ta-lieou-houan. Sa répartition en Chine.

L'armée anglaise faisait, de son côté, ce que nous faisions du nôtre, avec plus de facilités que nous, cependant, grâce à l'habitude de procéder largement de son administration, jamais embarrassée quand il s'agit de bien payer les choses pour se les procurer.

Elle était arrivée à Ta-lieou-houan, le 26 juin. Elle était distribuée et composée ainsi :

1re *Division.*

A Ta-lieou-houan, sir John Mitchell, major-général, commandant.

(1) La sapèque est une petite monnaie en cuivre percée au centre d'un petit trou carré ; ce qui permet de l'enfiler comme un chapelet et de la porter ainsi avec soi. On donnait d'abord 800 sapèques, puis 1,000, enfin 1,200 pour une piastre. Ce qui fait que 100 sapèques valent environ 50 centimes. Cette monnaie est très-utile pour le petit commerce. Elle permet au marchand de diviser les objets et à l'acheteur de se procurer les fractions de ceux dont il a besoin.

Digitized by Google

Année 1860.
Juin.

1re *Brigade.*

STAVELEY, colonel, commandant

1er Régiment, royal-anglais.

31e Régiment, id.

2e *Brigade.*

SULTON, colonel, commandant

2e Régiment, anglais.

60e Régiment, rifles-anglais.

15e Régiment, pundjab-indien.

Une compagnie et demie du génie; deux batteries, dont une d'armstrongs.

2e *Division.*

SIR ROBERT NAPIER, major-général, commandant.

3e *Brigade.*

JEPHESON, colonel, commandant

3e Régiment, anglais, dit Buffs.

44e Régiment, id.

8e Régiment, pundjab-indien.

Digitized by Google

4e *Brigade.*

Reeves, colonel, commandant

67e Régiment, anglais.

99e Régiment, anglais.

19e Régiment, pundjab-indien.

Une compagnie du génie, deux batteries d'artillerie, dont une d'armstrongs.

CAVALERIE.

Pattle, colonel, commandant.

Deux escadrons de dragons anglais.

Fane's horse, cavalerie sikle, irréguliers indiens.

Proleyn's horse, id. id.

En tout, 800 chevaux environ. Une batterie d'artillerie. Plus une batterie de siége non embrigadée, et le personnel administratif.

A Hong-kong. — Le 21e régiment indien et un bataillon de dépôt des régiments anglais.

A Canton. — 3e et 5e régiments indiens, 87e anglais.

A Shangaï. — 250 hommes du 99e régiment anglais, et un contingent d'infanterie de marine pour les éventua-

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

lités. L'on y attendait, en outre, d'un jour à l'autre, deux régiments indiens actuellement à Singapoure.

Tout marchait simultanément dans les deux armées vers une solution, et le moment était proche où l'on serait prêt, de part et d'autre, à commencer les opérations.

Le 10 juillet, le *Duperré* amena les officiers du service topographique.

Digitized by Google

XII

La reconnaissance exécutée précédemment, par l'amiral Protet, avait inspiré, ainsi qu'on s'en souvient, un plan de campagne au général de Montauban. Ce plan, qu'il avait fait adopter sans peine à son collègue de l'armée anglaise, lors de son arrivée à Shangaï, était ainsi conçu : les Français débarqueraient à Chi-kao, situé sur la rive droite du Pé-ho et à quarante kilomètres environ de l'embouchure de ce fleuve ; les Anglais prendraient terre auprès de Pé-tang-ho, fleuve qui se jette dans le golfe de Pé-tchi-li à quatorze ou quinze kilomètres de la rive gauche du Pé-ho.

Nous avons signalé plus haut les graves inconvénients de ce plan, auquel le général en chef tenait beaucoup comme émanant de lui, et qui plaisait surtout aux Anglais, parce que, devant

Digitized by Google

Année 1860. Juillet.

opérer sur la meilleure rive du fleuve, avec des forces supérieures, — ils espéraient réussir dans leur initiative et nous voir échouer dans la nôtre.

Le général de Montauban décide une nouvelle reconnaissance des côtes du Pé-ho.

Mais heureusement pour l'avenir de la campagne, ce plan, qui partait d'une donnée fausse : la possibilité de débarquer des troupes aux endroits convenus, ne reçut aucun commencement d'exécution, grâce à l'heureuse inspiration qui porta le général de Montauban à compléter ses premiers renseignements par une seconde reconnaissance des côtes du Pé-tchi-li, s'étendant à droite de l'embouchure du Pé-ho.

Composition de la commission chargée de faire cette reconnaissance.

Le 11, une commission partit à cet effet. Elle était composée des officiers chargés du service topographique, arrivés la veille à Tché-fou, dirigés par le lieutenant-colonel d'état-major du Pin; du chef d'état-major général de l'armée, Schmitz; du capitaine de vaisseau Bourgois, chargé d'étudier spécialement ce qui avait rapport à la marine, et du capitaine de frégate Du Quillo, aide de camp de l'amiral Charner. L'amiral Charner avait mis à sa disposition le *Saïgon*, bateau à vapeur à roues de la première vitesse, et l'*Allamprah*, petit vapeur d'un très-faible tirant d'eau, pouvant ainsi serrer les côtes de très-près.

Une reconnaissance faite avec plus ou moins

Digitized by Google

d'exactitude, influe si puissamment sur le sort d'une campagne, son importance est si grande dans les affaires de guerre, et celle qu'on allait exécuter en ce moment devait rectifier tant d'erreurs, faire modifier si complétement le plan qu'on avait d'abord conçu, expliquer, en outre, si clairement le plan nouveau qu'on allait adopter d'après elle, que nous n'hésiterons pas à en étendre le récit.

Digitized by Google

XIII

Compte rendu de la reconnaissance.

Le 12 juillet, la Commission atteignit les îles Matao (situées entre Tché-fou et le golfe de Pé-tchi-li) par une brume épaisse, qui l'empêcha de s'engager au milieu du groupe qu'elles forment. Le 15, l'état de la mer, qui avait été trop mauvais pendant les journées du 13 et du 14 pour y hasarder un canot, s'étant amélioré, la Commission passa à bord de l'*Allamprah*, dont le faible tirant d'eau (2 mèt. 30) lui permettait d'approcher des côtes. Elle marcha dans leur direction jusqu'à une heure et demie du matin, heure à laquelle l'*Allamprah* dut s'arrêter pour ne pas toucher fond. Elle eut alors recours aux canots, et poursuivit sa reconnaissance accompagnée par quarante marins armés de carabines et de revolvers.

Bientôt les canots s'engravèrent sur un fond qui

Digitized by Google

était à 0 mèt. 50, composé d'un sable résistant, ce qui fit espérer en cet endroit une grève propre à un débarquement. Afin de s'en assurer, les membres de la Commission se mirent à l'eau et poussèrent en avant; mais après avoir cheminé quelque temps sur le sol, que la mer à son reflux en ce moment venait d'abandonner, ils rencontrèrent une couche de vase liquide, qui allait s'épaississant de plus en plus, au fur et à mesure qu'ils avançaient.

Année 1860. Juillet.

Une lune superbe éclairait leur marche aventureuse au milieu de ces abîmes de boue, sur lesquels dormaient, comme des étangs fantastiques, d'immenses flaques d'eau qu'avait laissées la mer en se retirant.

Après avoir fouillé ce terrain dans tous les sens pendant une heure environ, sans y trouver d'amélioration, on rejoignit les embarcations pour se porter plus au Sud.

Il y avait une demi-heure qu'on avait repris la mer, quand on entendit des voix humaines dans le lointain, et en même temps on aperçut une voile glissant sur les eaux. L'occasion de faire quelques prisonniers qui pussent fournir des renseignements sur la disposition des lieux, paraissait trop belle pour qu'on la laissât échapper. Les canots nagèrent vigoureusement dans la direction de ces voix, et l'eau venant à manquer, les mem-

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

bres de la Commission se précipitèrent de nouveau dans la vase, suivis par quelques matelots, et on continua d'avancer avec ardeur.

Il était trois heures du matin. Les Chinois se sentant poursuivis se sauvaient rapidement. Mais dans cette sorte de lutte de vitesse où les Chinois connaissaient le terrain, nos braves officiers, qui pataugeaient à qui mieux mieux, devaient être nécessairement battus. Cependant, ils arrivèrent bientôt sur un terrain laissé à sec par la mer descendante, borné au loin par une levée de terre. Ils se dirigèrent vers cette levée, en passant à travers d'immenses filets destinés à recueillir le poisson. Mais, à moins de moitié chemin, — une fois les filets dépassés, — la croûte supérieure du terrain sur lequel on avait marché disparut tout à coup et fit place à une boue liquide dans laquelle on enfonçait jusqu'à mi-jambe.

Ils allaient renoncer à s'avancer davantage, lorsque, par bonheur, ils aperçurent un petit sentier large de vingt centimètres environ, servant vraisemblablement aux Chinois pour se rendre à leurs pêcheries. Ce petit sentier, dont le sol était solide, se dirigeait vers la levée de terre qu'on apercevait à quinze cents mètres, — à travers une mer de boue dans laquelle la sonde enfonçait facilement jusqu'à 0^{m} 80 de profondeur.

Digitized by Google

Le capitaine de vaisseau Bourgois et le commandant Du Quillo s'engagèrent sur ce sentier, suivis de vingt-cinq matelots, à la gauche desquels marchait le lieutenant-colonel du Pin. On n'était plus qu'à deux cents mètres de la levée, lorsque tout à coup quelqu'un s'écria qu'on était en face d'une batterie. Le lieutenant-colonel du Pin observa que cette prétendue batterie était tout simplement un village, et que ce qu'on prenait pour des embrasures n'était autre chose que les ouvertures des rues de ce village. Mais le mot était lancé et avait communiqué une sorte de panique à la petite colonne. Ce ne fut qu'en déployant la plus grande fermeté qu'un officier placé à l'arrière-garde parvint à arrêter le mouvement de retraite qu'elle avait occasionné et qui menaçait d'emporter tout le monde.

Année 1860. Juillet.

Le jour commençait à poindre, mais l'idée d'une batterie était si fortement empreinte dans les têtes, — que, malgré d'excellentes lunettes et la petite distance à laquelle on était de ce malencontreux village, — on persistait encore à le prendre pour une batterie. Des matelots ayant aperçu en avant, à droite, et à six cents mètres environ de l'endroit où ils étaient, un homme dans les mains duquel on voyait un objet long et brillant qu'il paraissait diriger de leur côté, — quelqu'un s'é-

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

cria que c'était un cavalier tartare. Déjà on s'apprêtait à faire feu sur lui, lorsque heureusement on reconnut que ce prétendu Tartare était le capitaine Foerster, examinant le village chinois avec sa lunette.

La commission en avait assez vu pour constater l'état impraticable du terrain dans ces parages. Elle reprit le chemin de ses embarcations. Pendant sa course nocturne en avant, elle avait dépassé une pêcherie où se trouvait une trentaine de Chinois occupés à recueillir du poisson. Le capitaine Foerster, suivi des matelots les plus lestes, courut sur eux. A cette vue, ils se jetèrent à l'eau pour chercher un refuge dans une jonque, et allaient nous échapper, lorsque nos canots, se dirigeant de ce côté, leur coupèrent la retraite. Le capitaine arrivant sur ces entrefaites avec ses matelots, fit prisonniers ces pauvres Chinois, dont la frayeur était telle qu'ils se mirent à genoux dans l'eau, assez profonde à cet endroit. On prit les six d'entre eux qui parurent les plus intelligents, on relâcha les autres, puis on rama vers *l'Allamprah*. A dix heures du matin, la commission avait regagné *le Saïgon*.

Sur l'affirmation d'un des prisonniers chinois que le village de Tchi-men-san était sans défense, qu'on pouvait y aborder facilement, la Com-

Digitized by Google

mission reprit le cours de ses investigations, et, montée sur *l'Allamprah*, se dirigea vers ce village, situé à dix ou douze kilomètres du Pé-ho.

Année 1860. Juillet.

On arma deux canots, dans lesquels on plaça six carabines et quelques revolvers, seules armes qui fussent à bord de *l'Allamprah*, et on se porta hardiment en avant. A neuf cents mètres du rivage, les canots échouèrent. Le fond, en cet endroit, était aussi vaseux que celui qu'on avait trouvé la nuit précédente. Néanmoins, on allait de nouveau se jeter à l'eau, quand on vit une quarantaine de cavaliers bien armés se ranger en bataille en avant du village. Un coup de feu tiré de notre côté abattit un de ces cavaliers, et tout l'escadron prit la fuite, laissant sur place l'homme qui était tombé.

On constata que cette partie de la plage était aussi inabordable que celles déjà reconnues, et l'on regagna *l'Allamprah*.

On remonta alors jusqu'à quelques milles des forts du Pé-ho, qu'on aperçut très-distinctement. On reconnut que des cavaliers élevés, armés de canons et reliés entre eux par des remparts couverts d'artillerie, dominaient au loin le fleuve et la campagne. La Commission avait atteint l'extrême limite convenue pour ses investigations. Il avait été arrêté, au dé-

Digitized by Google

Année 1860. Juillet.

part, qu'elle ne forcerait pas plus vers le Nord, afin de ne pas éveiller l'attention des Chinois sur le projet qu'on avait formé d'attaquer du côté du Pé-tang-ho, point d'attaque réservé à l'armée anglaise.

Elle constata, cependant, que le village de Tchi-men-san était relié au village de Ta-kou par une chaussée longeant le bord de la mer et sur laquelle on voyait circuler de nombreux Chinois à pied et à cheval. Ce dernier village est situé sur la rive droite du Pé-ho et à proximité des forts.

Elle redescendit ensuite vers le Sud, serrant le rivage le plus près possible, et passant successivement devant les villages de Tchi-men-san, Ting-tchi-han (celui qu'on avait pris pour une batterie), Pei-sa-toua et Toung-tao. Elle reconnut, la sonde à la main, que sur une longueur de plus de quarante kilomètres, la côte était absolument inabordable, à cause de la vase profonde qui s'étend au loin devant elle. La reconnaissance était terminée.

Retour de la Commission à Tché-fou.

Le 16 juillet au soir, la Commission arriva à Tché-fou. Son rapport, dont voici le résumé, fit connaître que, dans ces parages, on trouve en allant de la mer vers la terre :

1° Une première bande de sable dur finissant

Digitized by Google

au point qui, dans le flux et le reflux, reste toujours sous l'eau;

Année 1860. Juillet.

2° Une deuxième bande de vase, dont la croûte supérieure offre assez de consistance pour supporter le poids d'un homme; mais qu'au-dessous de cette croûte, épaisse à peine de quelques centimètres, est un terrain dans lequel la sonde enfonce à 0,80;

Son rapport constate l'impossibilité d'un débarquement sur les côtes du Pé-ho.

3° Une troisième bande de boue liquide, qui finit au rivage et qu'on ne peut franchir qu'au prix des plus grands efforts et en y enfonçant profondément.

Sa conclusion fut qu'il était impossible de débarquer une armée sur la rive droite; mais que si une grande opération était impraticable sur cette rive, — parce qu'on ne pourrait pas se ravitailler, — on pouvait, cependant, y tenter un coup de main en s'y prenant de la façon suivante: Pendant la marche de l'escadre sur les forts du Pé-ho, — débarquer devant le village de Tchimen-san, vers huit heures du soir, un officier résolu et intelligent, avec 1,000 hommes sans sacs, portant dans leurs petites tentes roulées des munitions et des vivres pour quelques jours. Cet officier, après s'être assuré la possession du village, se mettrait en marche vers les forts du

Digitized by Google

Année 1860. Juillet.

Pé-ho, en suivant la chaussée qui longe le rivage.

Son mouvement, combiné avec précision sur celui de la flotte, aurait pour but, — pendant que celle-ci tenterait de forcer le passage du fleuve, et, par conséquent, attirerait sur ce point les plus grands efforts de l'ennemi, — d'attaquer à la pointe du jour les forts du côté de la terre, où vraisemblablement l'on trouverait la défense moins redoutable que du côté de la mer. Ce projet qui, à première vue, pouvait sembler téméraire, offrait de grandes chances de réussite, parce que, d'abord, il ne pouvait venir à la pensée de l'ennemi qu'on osât le tenter; ensuite, parce qu'une attaque soudaine sur ses derrières devait infailliblement porter le trouble dans son esprit.

Les généraux en chef renoncent à leur premier plan de campagne et en adoptent un autre.

Le résultat de cette reconnaissance fut capital. Il amena les généraux en chef à renoncer à leur projet d'opérer isolément, chacun sur une des rives du fleuve. En conséquence, il fut décidé que les deux armées agiraient simultanément du côté du Pé-tang-ho.

Digitized by Google

XIV

Visites du général Ignatieff, ambassadeur de Russie en Chine, au camp français.

Pendant le séjour de l'armée à Tché-fou, le général Ignatieff, chef de la mission russe à Péking, vint fréquemment rendre visite au général de Montauban.

M. Ignatieff, âgé de trente-quatre ans environ à cette époque, a l'allure franche et militaire. Ses manières, — mélange de grâce et de bonhomie, — ont la distinction accomplie, particulière à ses compatriotes. Ses traits, qui ne frappent pas au premier abord, ont, pour qui les observe attentivement, une grande expression de finesse et d'intelligence.

Après l'affaire si malheureuse du Pé-ho, en 1859, les Anglais, humiliés d'avoir été complétement repoussés par les Chinois, cherchèrent une foule de raisons pour expliquer leur échec. Les

Digitized by Google

Année 1860. Juillet.

journaux de Londres publièrent que des officiers russes avaient secrètement dirigé les défenses des forts du Pé-ho, qu'ils avaient donné des conseils et des instructions aux Chinois ; en un mot, que leur intervention avait été la cause du désastre de la flotte anglaise.

Cette insinuation, répandue partout, avait acquis la valeur d'une vérité. Aussi, au moment de renouveler une tentative sur les forts du Pé-ho, et sous l'impression du rôle qu'on attribuait aux Russes dans l'affaire de 1859, les fréquentes apparitions de l'ambassadeur de Russie à notre camp étaient-elles vues avec une sorte d'appréhension, qu'augmentaient encore ses voyages répétés et inexplicables du côté du Pé-ho. Nos officiers généraux et nos chefs de service, sans l'accueillir mal, se tenaient vis-à-vis de lui sur la réserve la plus prudente. Quant à lui, trop fin pour ne pas comprendre, il paraissait cependant ne pas se douter des préventions injustes dont il était l'objet, et, avec la plus parfaite aisance, il fournissait de temps à autres les plus utiles renseignements, et laissait voir les cartes qu'il avait fait dresser pendant son séjour en Chine, lesquelles renfermaient les plus minutieux détails sur le pays, depuis Pé-tang-ho jusqu'à Tien-sin et Pé-king. Mais aucune de ses avances ne parvint à gagner

Digitized by Google

notre entière confiance. Les calomnies des journaux anglais avaient produit leur effet. Il ne fallut rien moins que les incontestables services qu'il nous rendit plus tard, pour nous prouver combien alors ses avances à cette époque étaient loyales et désintéressées.

Année 1860.
Juillet.

Digitized by Google

XV

Conseil tenu par les généraux en chef auquel assistent les ambassadeurs. Résolution qu'on y prend.

Le 19 juillet, les deux généraux en chef, les amiraux anglais et français, tinrent à Tché-fou un grand conseil, auquel assistaient les deux ambassadeurs. Il y fut décidé que le 28 du même mois les flottes alliées se réuniraient dans le golfe de Pé-tchi-li, qu'on consacrerait la journée du 29 ou du 30 à faire une reconnaissance, puis qu'on attaquerait les forts de Pé-tang, d'où l'on se porterait ensuite, selon la tournure des événements, soit sur le Pé-ho, soit sur la ville de Tien-sin.

On se sépara sur cette décision, et chacun, dans ce qui le concernait, courut faire ses préparatifs de départ.

Le 25, notre armée était embarquée. Elle avait mis trois jours pour accomplir cette opération. Les états-majors, les troupes, les chevaux et le matériel, étaient répartis sur la flotte, ainsi qu'il suit :

Digitized by Google

Sur *le Forbin;* — le général de MONTAUBAN et son état-major.

Le Saïgon; — l'état-major général.

L'Entreprenante, le Rhône, la Vengeance; — la première brigade, le général JAMIN et son état-major.

La Dryade, la Némésis, la Garonne, la Persévérante; — la deuxième brigade, le général COLLINEAU et son état-major.

Le Rhin, la Saône, la Gironde, le Jura, la Loire, le Calvados, la Marne, la Nièvre; — l'artillerie et le génie.

Le Weser, la Meurthe, le Shangaï; — le train, l'administration, le service de santé.

Les coolies chinois étaient distribués sur les divers bâtiments de la flotte.

RÉSUMÉ DE L'EFFECTIF EMBARQUÉ.

Officiers-généraux. . .	3	Infanterie.	5,300
Officiers supérieurs. . .	17	Cavalerie.	64
Officiers subalternes. .	278	Artillerie.	1,050
Intendance, administration.	47	Génie.	260
		Train.	100
Médecins.	13	Infirmiers.	70
Aumôniers.	2	Administration.	160
Payeurs.	3	Coolies.	950

MATÉRIEL.

Chevaux, 1,200, — artillerie, 12 pièces de

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

douze rayées; 12 pièces de quatre rayées; 4 pièces de montagne.

On laissa à Tché-fou 220 hommes du 101e de ligne, sous les ordres du commandant de la Plane, 4 infirmiers, *le Duperré* converti en vaisseau-hôpital, et la frégate *l'Andromaque* (1).

(1) Pendant son séjour à Tché-fou l'armée perdit une soixantaine d'hommes environ, et parmi eux le chef d'escadron Gary, chef d'état-major de l'artillerie. Cet officier, plein de jeunesse et d'avenir, fut enlevé en quelques jours par une maladie aiguë. Il fut remplacé dans son emploi par M. Schnéegans, récemment promu au grade de chef d'escadron.

Digitized by Google

XVI

Départ de la flotte, son ordre de marche.

Le 26 juillet, au matin, la flotte française leva l'ancre par une belle mer, et se mit en marche sur trois colonnes, l'amiral Charner à la tête de celle du centre, l'amiral Page de celle de droite, l'amiral Protet de celle de gauche.

Les bâtiments à voile et de nombreuses jonques chinoises recueillies par notre marine pendant son séjour à Tché-fou, étaient remorqués par des vapeurs. Ces derniers, dont l'allure était sensiblement allourdie par les masses qu'ils traînaient, ne pouvaient garder l'alignement avec ceux qui marchaient en toute liberté; aussi, malgré les signaux qui partaient du vaisseau amiral et se succédaient avec une merveilleuse rapidité, avait-on peine à conserver la superbe ordonnance du départ.

Digitized by Google

Année 1860. Juillet.

La flotte française rencontre la flotte anglaise.

Dans la journée, on aperçut sur la droite les nombreuses voiles de la flotte anglaise. Elle était composée de près de deux cents vaisseaux tant de guerre que de commerce, et marchait à volonté, c'est-à-dire par rang de vitesse, et par suite beaucoup mieux que la nôtre. Une énorme disproportion, relativement aux forces embarquées, existait dans le nombre des transports dont chaque flotte était suivie. Cette disproportion révèle la différence des procédés maritimes en usage chez les deux nations.

En France, lorsqu'il s'agit d'une expédition lointaine, on nolise des navires de commerce pour transporter les troupes, quand il n'y a plus de place sur les bâtiments de guerre.

En Angleterre, c'est le contraire qui a lieu ; de sorte que les bâtiments de guerre ne sont jamais détournés de leur spécialité, — si ce n'est dans les cas exceptionnels — pour jouer, comme il arrive trop fréquemment chez nous, le rôle de train maritime de l'armée de terre. Il résulte de cette manière, si opposée à la nôtre, de comprendre l'emploi de la marine de guerre, qu'elle entretient et développe remarquablement l'esprit militaire des officiers de cette nation , parce qu'ils ne sont jamais distraits de leur métier de soldat. De plus, elle évite le danger d'une grande agglomération

Digitized by Google

de troupes sur le même bord, ce qui rend les sinistres beaucoup moins graves que chez nous, où l'on entasse sur les vaisseaux de guerre déjà encombrés par les équipages, des masses considérables d'hommes et de matériel.

Année 1860. Juillet.

Le 28, les deux flottes qui avaient navigué de conserve, mouillèrent côte à côte dans la baie de Cha-lui-tien, à dix milles des forts du Pé-tang.

Formation des colonnes de débarquement dans les deux armées.

Les journées du 29 et du 30 furent employées dans les deux armées à organiser les colonnes de débarquement.

La nôtre fut formée de 2,000 hommes pris dans tous les corps de façon que chacun s'y trouvait représenté, et fut divisée en deux brigades d'égale force. La première (750 hommes du 2e bataillon de chasseurs à pied, et 250 hommes du 101e de ligne), avait à sa disposition : le *Rhône*, l'*Entreprenante*, douze chaloupes et trois jonques; la seconde (570 hommes du 102e de ligne, et 430 hommes d'infanterie de marine), la *Dryade*, la *Persévérante*, huit chaloupes et quatre jonques. En outre, de nombreuses embarcations étaient disposées pour transporter 60 soldats du génie, une section d'ambulance, l'escorte du général en chef (6 chasseurs et 6 spahis) une batterie de campagne, une batterie de quatre, toutes les deux attelées et sur avant-train, trois caissons de munitions

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

également attelés, trente-six mulets bâtés et leurs conducteurs, enfin, les chevaux de l'état-major, des chefs de service et des aides de camp.

En composant la colonne de débarquement avec des fractions de tous les corps, on sacrifia les règles les plus simples de l'art militaire au désir de contenter tout le monde. Cette disposition était mauvaise, parce qu'ayant pour conséquence d'attirer à terre tous les généraux et chefs de corps, elle laissait les fractions restantes, formant plus de la moitié de l'armée, sous le commandement d'un officier trop inférieur en grade pour leur imprimer une direction assez ferme, dans le cas possible où elles eussent été obligées de venir au secours de la colonne active.

Quand, à la guerre, on veut faire plaisir à tout le monde, on s'expose souvent à nuire à l'intérêt général. Un bon commandement ne fait pas acception de personnes, il s'inspire d'idées plus élevées. En laissant chacun à sa place et à son rang, personne ne se trouve blessé, et les choses n'en vont que mieux.

Le général sir Hope Grant forma tout simplement sa colonne d'opération avec la première brigade de son armée, de sorte que tous ses corps restèrent intacts et conservèrent leurs chefs respectifs.

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

Cette brigade, sous les ordres de sir John Mitchell, se composait du 2e régiment, anglais; 60e régiment, rifles anglais, et du 15e, pundjab sikles, indiens; d'une batterie d'obusiers et d'un détachement du génie.

Digitized by Google

XVII

Nouvelles reconnaissances des côtes du Pé-ho exécutées par les Anglais et les Français.

Il avait été convenu dans le grand conseil tenu à Tché-fou, qu'une fois arrivés dans les eaux du Pé-ho, on ferait une reconnaissance générale. Les Anglais envoyèrent des embarcations reconnaître les passes et les côtes du Pé-tang. Ils constatèrent que, sans être aussi mauvaises que celles de la rive droite, leur configuration avait beaucoup d'analogie avec elles.

Reconnaissance française dirigée par le lieutenant-colonel d'état-major du Pin.

De notre côté, un canot et une baleinière, portant le lieutenant-colonel du Pin, le lieutenant de vaisseau de la Mark, un ingénieur hydrographe de la marine, seize matelots et un chasseur d'Afrique, quittèrent la flotte dans la nuit du 30 au 31, et se dirigèrent vers l'embouchure du Pé-ho. On reconnut la barre du fleuve, où l'on trouva qu'il y avait une quantité d'eau suffisante pour nos

Digitized by Google

canonnières. Le plus grand fond était près de la rive gauche. Le ciel était sombre et chargé d'orage. On s'engagea dans le fleuve et on le remonta assez pour distinguer les forts. Comme le but principal de la reconnaissance était de constater le terrain avoisinant la côte, on se dirigea vers une hutte de pêcheurs située à deux mille mètres environ en aval des forts de la rive droite, et à deux mille sept cents mètres de ceux de la rive gauche. En cet endroit, la plage était unie. Nos officiers y prirent terre, suivis de quatre matelots et du chasseur d'Afrique. Ils avaient ordonné au reste de leur petite escorte de se tenir avec les embarcations à proximité du rivage, afin de leur prêter main-forte dans le cas possible où ils rencontreraient quelque patrouille tartare.

Année 1860. Juillet.

Ils avancèrent alors avec précaution vers les forts, et en approchèrent assez près pour voir, à la lueur des éclairs, des pieux, qu'ils prirent d'abord pour des palissades, et qu'ils reconnurent ensuite être des étais, soutenant les terres de l'escarpe.

Le lieutenant-colonel du Pin constata que tout le terrain parcouru était inondé à la marée haute, qu'il était composé, jusqu'à six cents mètres du fleuve, d'une vase épaisse recouverte d'une croûte assez forte pour porter un homme, et

Digitized by Google

Année 1860.
Juillet.

même un cheval marchant rapidement. A six cents mètres au delà de la hutte, on trouva une chaussée exhaussée de quelques centimètres, se dirigeant vers une route qui met en communication les forts du Pé-ho et la ville de Tien-sin avec le village de Pé-tang.

Cette chaussée, large de six mètres, reposait sur un sol dont la croûte était plus consistante que celle qu'on avait remarquée jusque-là. On y vit l'empreinte d'un sabot de cheval qui n'avait pas plus de deux centimètres de profondeur. Il était dès lors évident qu'on pourrait débarquer des troupes en cet endroit, que même on pourrait y mettre à terre les pièces de montagne, à la condition de les porter à bras jusqu'à la hutte. Quant à l'artillerie de campagne, il ne fallait pas songer à la transporter ; mais on avait quelque chance de la faire passer, en plaçant sous le fer des roues des pièces, des patins d'une forte dimension, afin que la pesanteur des pièces, portant sur une base plus large, ces fers de roues ne coupassent pas la fragile surface du sol.

Cette périlleuse reconnaissance sur une plage inconnue et ennemie, pendant une nuit profonde où l'on ne pouvait saisir la physionomie du terrain qu'à la lueur des éclairs, fait le plus grand éloge des officiers qui l'exécutèrent. A leur sortie

Digitized by Google

du fleuve, ils trouvèrent *le Contest*, bateau à vapeur envoyé à leur rencontre par l'amiral Charner. Cette précaution de l'amiral ne fut pas inutile, car le vent avait beaucoup fraîchi, et leurs faibles embarcations couraient en ce moment les plus grands dangers. Au point du jour, le lieutenant-colonel du Pin faisait son rapport au général de Montauban.

Année 1860. Juillet.

Digitized by Google

XVIII

Les généraux en chef décident le débarquement des troupes, au point indiqué par la reconnaissance française, dirigée par le lieutenant-colonel du Pin.

Les deux généraux en chef, complétement renseignés, se réunirent et décidèrent qu'on tenterait le débarquement des troupes au point indiqué par la reconnaissance française, c'est-à-dire à la hutte, et que rien ne serait changé à cet effet aux dispositions déjà arrêtées. Ainsi, comme chez nous, chaque chef de corps connaissait les vaisseaux et les embarcations qui lui étaient destinés, et comme chaque vaisseau savait les numéros des régiments et le nombre d'hommes qu'il était chargé de transporter, on n'avait à craindre aucune confusion ni aucun retard lorsque le signal du départ serait donné. On attendit l'amélioration du temps, fort mauvais en ce moment, pour se mettre en route. Enfin, le 1er août, le soleil se leva sur une mer parfaitement calme, et à six heu-

Digitized by Google

res du matin, le général en chef donnait l'ordre de l'embarquement. A neuf heures, le général en chef et son état-major étaient à bord du *Kien-Chan*, où se trouvait l'amiral Charner, et la flottille appareillait remorquée par sept chaloupes canonnières traînant chacune quinze à vingt embarcations.

Année 1860. Août.

Pendant ce temps, les Anglais avaient fait la même opération, et, remorqués par trente canonnières, prenaient la tête de la colonne de marche. On franchit sans difficulté, avec le flot (la marée étant très-haute) la barre du Pé-ho; et à deux heures de l'après-midi, la flottille française mouillait en face de la hutte de pêcherie reconnue dans la nuit du 30 au 31 juillet. Les Anglais, arrivés au rendez-vous avant nous, n'avaient pas encore commencé le débarquement; ils paraissaient ne pas vouloir le presser.

Description du pays avoisinant le village de Pé-tang.

Le village de Pé-tang, qu'on apercevait dans le lointain, a la forme d'une île; il communique avec la terre ferme par un pont en bois jeté sur un fossé large et profond. Au bout de ce pont part une chaussée qui court vers le Pé-ho et sur la ville de Tien-sin, à travers une plaine inondée pendant les grandes marées.

Le fort de la rive droite, placé dans le village sur le bord du fleuve, renferme deux cavaliers

Digitized by Google

Année 1860. Août.

très-élevés, ayant chacun trois embrasures armées de canons pointés sur le fleuve. Une longue courtine armée de sept canons relie les deux cavaliers. Le fort de la rive gauche, situé un peu en arrière du premier fort, à l'endroit où le fleuve forme un coude, renferme un cavalier armé de trois pièces, et en tout neuf canons également pointés sur le fleuve. A notre arrivée, de nombreux drapeaux flottaient sur les remparts de ces forts. On apercevait entre leurs créneaux les têtes des artilleurs chinois. Tout resta silencieux malgré la présence de quelques-unes de nos embarcations, qui, ayant remonté un peu dans le fleuve, se trouvaient à portée de leur canon. Sur la chaussée allant à Tien-sin, on distinguait facilement une centaine de cavaliers tartares pied à terre, tenant leurs chevaux par la bride.

La marée, très-haute à cette heure, débordait le rivage à une distance de près de quinze cents mètres, de sorte que la hutte, à sec lors de la reconnaissance, semblait un petit îlot.

Cependant la journée s'avançait et rien ne trahissait chez les Anglais la pensée d'un débarquement. Le général de Montauban impatient, avec juste raison, de l'immobilité de nos alliés, et ne sachant à quoi l'attribuer, alla trouver le général Grant, et convint avec lui qu'une force de 400 hommes,

Digitized by Google

moitié Français moitié Anglais, serait immédiatement mise à terre pour reconnaître les lieux.

Année 1860. Août.

En conséquence, le général de Montauban commanda 200 chasseurs à pied, et, suivi du lieutenant-colonel d'état-major du Pin, du capitaine de Montauban son officier d'ordonnance, du colonel de Bentzmann et du commandant Schnéeghans, de l'artillerie, — il se porta dans la direction de la hutte. Il était déjà dans l'eau avec une partie de son monde, quand survint le commandant Réboul, commissaire du gouvernement français auprès de nos alliés, — que lui avait dépêché le général anglais, pour lui dire : que l'eau lui paraissait trop profonde en ce moment pour y hasarder ses 200 Anglais, et qu'il le priait de renoncer à l'opération convenue.

Le général français qui, mieux que le général anglais, pouvait juger du danger que présentait l'opération, puisqu'il était à l'eau malgré son âge et son rang, répondit à l'appréhension de son collègue, en ordonnant au reste de ses chasseurs de se hâter de le suivre; ce que voyant, les Anglais les imitèrent, et les deux troupes alors se dirigèrent rapidement vers le rivage. Nos hommes, qui avaient l'avance, y arrivèrent les premiers et se formèrent en bataille en attendant les Anglais.

On était à deux cents mètres de la chaussée, à

Digitized by Google

Année 1860. Août.

trois mille du pont de Pé-tang et à deux mille du fort, à portée de canon duquel on avait passé pour atteindre la terre. Les Chinois, qui auraient pu troubler notre opération par leurs boulets, la laissèrent paisiblement s'accomplir. Seulement les groupes de cavaliers qu'on voyait sortir à tous moments du village et courir du côté du Pé-ho, faisaient deviner qu'ils n'étaient pas sans préoccupations.

Les deux généraux en chef prennent terre à la hutte de pêcherie.

Le terrain qu'on avait devant soi était plat, coupé de flaques d'eau et parsemé de nombreuses éminences coniques, lesquelles indiquent des sépultures chinoises. Le bonheur de cette première tentative inspira aux deux généraux en chef l'idée de profiter de l'élan qui était donné, et d'en terminer, séance tenante, avec le débarquement de leurs troupes. — Le général en chef envoya vers la flottille le colonel de Bentzmann et le commandant Schnéeghans, pour donner l'ordre de faire descendre le reste des troupes, et de mettre à terre, si cela était possible, les pièces de montagne. Le général anglais donna des ordres analogues.

Dans la situation où l'on se trouvait, il était de la plus haute importance d'occuper le pont de Pé-tang, et surtout de se hâter afin d'empêcher les Chinois d'en enlever le tablier, ce qui aurait entraîné à des opérations longues et difficiles pour

Digitized by Google

le rétablir, vu l'impossibilité de transporter à travers une plaine inondée et bourbeuse le matériel des pontonniers,

Année 1860. Août.

Le général de Montauban, arrivé le premier sur les lieux et à qui toutes ces considérations n'échappèrent pas, comprit le prix du temps dans cette affaire, et, sans attendre son collègue, indiqua le pont comme objectif à ses chasseurs à pied, avec lesquels il envoya le lieutenant-colonel du Pin, qui avait déjà reconnu la position.

Les Anglais et les Français se portent vers le pont de Pé-tang.

Les Anglais, qui avaient pris terre à notre droite, avaient un point de départ plus rapproché du pont que le nôtre ; mais cet avantage de proximité était largement atténué par l'affreux état du terrain qu'ils avaient à parcourir pour s'y rendre.

Nos chasseurs, — laissant les Anglais suivre la ligne droite sur le terrain le plus rapproché du fleuve et pour cela coupé de flaques d'eau plus nombreuses et plus profondes, — obliquèrent assez fortement à gauche pour prendre la chaussée, qui, ayant été construite avec de la terre prise sur ses deux côtés, était bordée par un fossé d'autant moins profond qu'elle s'éloignait davantage de la mer.

Bientôt le général Jamin, débarqué à temps pour commander les chasseurs, rejoignit leur avant-garde; puis, confiant 25 hommes com-

Digitized by Google

Année 1860. Août.

mandés par le lieutenant Roquefeuille au lieutenant-colonel du Pin, avec mission de se hâter vers le pont et d'en prendre possession, il s'établit avec ses troupes sur la chaussée que ces 25 hommes les précédant avaient atteinte ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Ce petit détachement n'était plus qu'à cinq cents mètres du pont, et déjà posait ses sacs à terre pour l'aborder plus aisément, lorsqu'il fut subitement arrêté par la sonnerie de halte, suivie bientôt par celle de retraite. Il obéit à l'ordre qu'il recevait de battre en retraite, et se replia sur la troupe du général Jamin, qu'accompagnaient le chef d'état-major général de l'armée, le colonel Folley, commissaire anglais de l'armée anglaise auprès du général de Montauban, et trois autres officiers anglais, dont un général.

Trouble causé dans les esprits par l'avance des troupes françaises en marche vers Pé-tang.

Ces officiers qui, sans doute, ignoraient le mauvais état du terrain sur lequel cheminait péniblement la colonne anglaise, voyant l'avant-garde des Français prête à s'emparer à elle seule du pont, objet en ce moment des efforts communs, avaient, au risque de tout compromettre, arraché l'ordre de cette malencontreuse sonnerie ; les uns, parce qu'ils craignaient que l'avance des nôtres, mal interprétée, ne brouillât les deux armées ; les autres, parce qu'ils lui

Digitized by Google

attribuaient déjà une intention blessante pour l'armée anglaise.

Année 1860. Août.

Mais comme, après tout, la possession du pont était également utile aux deux armées, et que la sacrifier à de vaines questions de susceptibilité serait une insigne folie, le général Jamin,—tandis que le chef d'état-major général courait en référer au général en chef,—autorisa de nouveau le lieutenant-colonel du Pin, auquel il adjoignit le capitaine Laveuve, son aide de camp, à se porter vers le pont et à s'en emparer, sauf ensuite à s'expliquer.

Le lieutenant-colonel du Pin reçoit du général Jamin l'ordre d'aller occuper le pont de Pé-tang.

Les chasseurs étaient encore parvenus à cinq ou six cents mètres du pont, quand la sonnerie de retraite se fit entendre comme la première fois. Le lieutenant-colonel arrêta ses hommes et leur ordonna de se replier. Quant à lui, cédant à une sorte d'impatience, il demeura, décidé à savoir au juste dans quel état se trouvait cet insaisissable pont. Il avait fait environ deux cents mètres dans sa direction, lorsqu'il entendit marcher à pas précipités derrière lui : c'étaient le colonel Folley et les trois officiers anglais qui, l'ayant aperçu s'aventurer avec tant d'insouciance du danger, venaient le rejoindre.

Alors, marchant réunis, ces officiers franchirent rapidement la distance qui les séparait du pont.

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

Le lieutenant-colonel du Pin le traversa, suivi par les officiers anglais, et s'arrêta devant une porte à claire-voie qui en fermait le débouché vers la ville. Puis, poussant cette porte, qui céda à sa première impulsion, avec une rare présence d'esprit, il pria les officiers anglais de passer les premiers. Le colonel Folley fit un pas en avant, et, en loyal soldat, il tendit la main au représentant de notre armée, et le pria à son tour de passer de front avec lui.

Ces deux hommes de cœur et de tact terminèrent ainsi le conflit qui, au dire de beaucoup de monde, menaçait de brouiller les deux armées.

En deçà de la porte à claire-voie, il y avait un corps-de-garde tartare percé de meurtrières ouvertes sur le pont. L'aspect des objets qu'il renfermait fit supposer qu'il avait été abandonné récemment.

Entre la ville et le corps-de-garde s'étendait une chaussée de trois cent cinquante à quatre cents mètres, élevée au-dessus des eaux, et aboutissant à une assez grande place couverte de quelques centaines de Chinois sans armes.

Digitized by Google

XIX

Cette singulière reconnaissance faite, pour ainsi dire au milieu de l'ennemi et avec la plus grande aisance, permit aux deux colonels anglais et français d'arrêter en toute assurance la disposition des troupes à leur arrivée. Ils convinrent que les premiers arrivés occuperaient le corps-de-garde tartare ; et que si c'étaient les Français, comme cela était présumable, ils le céderaient aux Anglais, dans le cas où le général anglais en manifesterait le désir. Bientôt on entendit les cris de : Vive l'Empereur ! C'était le capitaine Blouet, avec la première compagnie du bataillon de chasseurs, qui traversait le pont au pas de course.

Occupation de Pé-tang par les troupes alliées.

Le général Jamin, inquiet sur le sort des officiers, l'avait envoyé afin de les protéger.

On le plaça, comme il était convenu, dans le

Digitized by Google

Année 1860. Août.

corps-de-garde tartare, avec ordre de détacher un poste à l'extrémité de la chaussée, et de pousser des patrouilles jusqu'au débouché des rues de la ville sur la grande place.

La nuit se faisait, quand apparut le général sir Hope Grant suivi de son état-major et de toutes ses troupes. On lui rendit compte de ce qui s'était passé et des conventions prises relativement à l'occupation du corps-de-garde. Le général approuva tout, serra la main du lieutenant-colonel français, et décida que puisque les chasseurs à pied étaient les premiers arrivés, ils resteraient au corps-de-garde tartare; puis il établit ses troupes sur la chaussée dans l'ordre suivant : une compagnie de rifles, génie, régiment de rifles, pundjabs, troupe de ligne.

Le général Jamin, avec les troupes de sa brigade, était en arrière des Anglais. Ces derniers, dans leur marche sur Pé-tang, avaient été forcés de se rabattre sur la chaussée et d'y monter, le chemin qu'ils avaient choisi d'abord étant absolument impraticable.

On occupait enfin ce précieux pont, cause de tant et de si curieux incidents. L'étrange abandon dans lequel on le trouva indiquait chez les Chinois un tel désarroi, qu'on résolut de brusquer le lendemain, à la pointe du jour, l'attaque des forts.

Digitized by Google

Les canonnières, prévenues de cette attaque, devraient les canonner du côté du fleuve.

Année 1860. Août.

Les soldats des deux nations, fatigués d'une journée aussi laborieuse, commençaient à prendre quelque repos, lorsque vers onze heures du soir, de nombreux coups de fusil partirent dans la direction du pont. Le général Jamin envoya le lieutenant-colonel du Pin avec les capitaines Laveuve, son aide de camp, et Lafonge, des chasseurs à pied, s'enquérir de la cause de cette fusillade.

C'était le régiment de pundjab qui avait tiré sur des chevaux errants.

Comme ces trois officiers, pour obtenir ce renseignement, avaient dû se porter jusqu'au pont, et, par conséquent, n'étaient plus qu'à quelques pas du corps-de-garde tartare, ils allèrent tout naturellement voir ce qui s'y passait.

Le capitaine Blouet leur apprit que ses patrouilles avaient trouvé le village de Pé-tang parfaitement tranquille, que les Chinois avaient apporté d'eux-mêmes de l'eau et du bois à ses chasseurs, et même du thé tout préparé.

Reconnaissance nocturne du fort de Pé-tang par le lieutenant-colonel du Pin.

Ces renseignements saisirent l'imagination du lieutenant-colonel du Pin, et lui inspirèrent l'idée d'aller reconnaître, séance tenante, les forts qu'on devait attaquer le lendemain.

Prenant avec lui un sergent et quatre chasseurs,

Digitized by Google

Année 1860. Août.

il traversa le village, toujours accompagné des capitaines Laveuve et Lafonge, et arriva devant le fort après avoir augmenté sa petite troupe de deux Chinois, qu'il avait fait saisir pour lui servir de guides. Le fort était isolé du village par un large fossé et un mur crénelé, mais communiquant avec lui par un pont jeté sur ce fossé.

On trouve le fort de Pé-tang évacué.

Le lieutenant-colonel, ne voyant personne ni sur le mur du fort ni sur le pont, dont la porte à claire-voie était entr'ouverte, poussa jusqu'au bout sa bonne fortune. Plaçant devant lui les deux Chinois, il s'engagea résolûment avec ses hommes sur le pont. Tout était silencieux; le fort paraissait désert. On avançait cependant avec précaution, lorsque les Chinois s'arrêtèrent tout court, et, se jetant aux pieds de nos hommes, ils indiquèrent par signes que le fort était miné. En regardant de près on reconnut, en effet, que le terrain avait été fraîchement remué.

On prit alors plus à gauche, en longeant le parapet, et on arriva à une large rampe qui menait au cavalier de gauche. Chemin faisant, on avait aperçu les indices d'une seconde mine. Bientôt, on atteignit la plate-forme du cavalier, qu'on trouva armé de canons, et l'on vit sur les remparts flotter de nombreux drapeaux. Des tentes dressées sur le terre-plein, des ustensiles de cui-

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

sine remplis de riz encore chaud, tout révélait que le fort venait à peine d'être évacué. Les cavaliers qu'on avait vus s'enfuyant du côté du Pé-ho en avaient probablement formé la garnison. On se demandait comment l'ennemi n'avait pas songé à défendre une position si bien fortifiée, quand tout à coup un grand éclat de rire interrompit le silence de la nuit.

Année 1860. Août.

Le sous-officier de chasseurs venait de découvrir que les formidables canons qu'on avait à côté de soi étaient faits en bois cerclé de fortes bandes de tôle. Pendant que notre petite troupe s'abandonnait à la joie de son heureuse aventure, on vit tout à coup s'élever dans les cieux les fusées de signal des canonnières françaises, qui, ayant remonté le fleuve, prenaient leur position de combat.

Il était urgent de faire connaître à la flotte et à l'armée que le fort était en notre pouvoir. Comme on n'avait pas de drapeau français à sa disposition, on abattit les drapeaux chinois; puis, avec un mouchoir blanc et deux ceintures, l'une rouge, l'autre bleue, on fabriqua un guidon, qu'on planta sur un endroit élevé pour avertir la flotte de ce qui se passait. On enleva ensuite une pièce de canon de son affût, on la plaça sur les épaules des deux Chinois, et, les mains pleines de dra-

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Année 1860. Août.

peaux chinois, on reprit le chemin de l'armée.

On traversa dans cet équipage toutes les troupes anglaises, couchées çà et là sur la chaussée.

Nos alliés, réveillés en sursaut par la petite troupe française, et ne pouvant s'expliquer d'où provenaient ce canon et cette quantité de drapeaux, restèrent comme ébahis.

Le lieutenant-colonel du Pin alla de suite faire son rapport au général en chef. Il était deux heures et demie du matin.

La flotte, pendant ce temps, n'ayant pas aperçu le guidon français, avait ouvert son feu contre le fort. On la fit prévenir qu'il était en notre pouvoir. On envoya ensuite le lieutenant-colonel Livet, du génie, détruire les mines signalées dans le fort. Il trouva dans trois endroits des paquets de quatre bombes de trente-six centimètres de diamètre, placés au ras du sol, sous un plancher recouvert de terre, qui, basculant sous le moindre poids, faisait partir des batteries à silex très-bien organisées. Les Chinois, afin de protéger les bombes contre l'humidité, les avaient enfermées, chacune, dans une boîte en fer-blanc. On voyait qu'ils avaient apporté un grand soin à la construction de ces appareils destructeurs.

Digitized by Google

XX

Entrée des généraux en chef dans Pé-tang.

Le 2, à cinq heures et demie du matin, les deux généraux en chef firent leur entrée solennelle dans le village ou ville de Pé-tang. On le partagea entre les deux armées; la partie de droite échut aux Français, et celle de gauche aux Anglais. Le fort se trouvait dans notre lot; mais nous le cédâmes aux Anglais pour y loger leur cavalerie. Ils avaient, en outre, choisi le meilleur lot, en ce qu'il était pourvu d'un quai, dont l'abord était bien plus facile que le nôtre.

Nos alliés, quand il s'agit de partager, s'ils ne peuvent pas tout prendre, savent toujours et très-bien soigner leurs intérêts.

La possession de Pé-tang, par sa situation près des forts du Pé-ho, nous procurait une bonne base d'opération pour entreprendre l'attaque de ces

Digitized by Google

Année 1860. Août.

forts. Leur prise, qui ne paraissait douteuse à personne, ouvrait à nos canonnières le passage du fleuve jusqu'à la ville de Tien-Sin, et, dès lors, la grande artère du Nord jusqu'à Pé-king.

Le général de Montauban, à qui revient plus particulièrement qu'à tout autre l'honneur de la prompte occupation de Pé-tang, pour en avoir compris le premier l'importance et par l'énergie qu'il déploya en se jetant à l'eau avec ses chasseurs, malgré son âge, énergie qui entraîna le général anglais à le suivre, le général de Montauban se montra le digne chef de l'armée que l'Empereur lui avait confiée.

Ce brave général avait, dans cette circonstance, assuré l'avenir de la campagne. Les deux armées étaient solidement établies sur le territoire ennemi, et, désormais, elles n'avaient plus rien à appréhender sous le rapport des approvisionnements et des ravitaillements de toute nature.

Horribles désordres auxquels se livrent les soldats indiens.

L'occupation de Pé-tang, par les troupes alliées, fut marquée par d'horribles scènes de désordre.

Nos soldats, naturellement bruyants et quelque peu maraudeurs, séduits par la bonne mine des cochons chinois qui se promenaient dans les rues, comme d'habitude, ne purent résister à la tentation d'en saisir quelques-uns. Chacun s'animant bientôt à leur poursuite, la chasse devint géné-

Digitized by Google

rale, et l'on n'entendit plus, dans la partie du village que nous occupions, que les cris aigus des poursuivis et les immenses éclats de rire des poursuivants. La scène, jusque-là, n'était que plaisante, et les habitants de Pé-tang n'en paraissaient nullement troublés, lorsque l'entrée des troupes anglaises lui imprima soudain un nouveau caractère.

La rue principale du village servait de séparation entre les deux armées. Un côté de cette rue était dévolu aux Français, l'autre au régiment de Pundjab. Ces troupes à demi sauvages envahirent les maisons dès leur arrivée, enfoncèrent les boutiques et se livrèrent au plus affreux pillage. Ce ne fut bientôt dans cette rue que meubles brisés, étoffes déchirées, ustensiles de toute sorte à ce point amoncelés, que la circulation des voitures d'artillerie en fut interrompue.

A cette vue, les malheureux Chinois furent pris d'une telle frayeur, que beaucoup d'entre eux égorgèrent ou empoisonnèrent leurs femmes, pour les soustraire à la brutalité des soldats, et s'arrachèrent ensuite la vie.

On retira du fond des puits où les avaient jetées leurs maris, un grand nombre de ces infortunées respirant encore; mais, dès qu'elles se sentaient renaître à la vie, elles repoussaient avec horreur nos

Digitized by Google

Année 1860. Août.

médecins et nos infirmiers empressés auprès d'elles.

L'exemple est contagieux, surtout le mauvais. Quelques-uns de nos soldats s'y laissèrent entraîner; mais dans toutes les maisons où se trouvèrent des officiers français, les habitants furent respectés, et purent emporter avec eux ce qu'ils possédaient de plus précieux. Ces pauvres gens, malgré la protection qu'ils rencontraient auprès d'eux, quittaient cependant leurs demeures, parce qu'ils sentaient que le départ prochain des chefs pour les forts du Pé-ho, les laisserait exposés à des scènes plus regrettables encore. L'avenir ne justifia que trop leurs prévisions.

Le village de Pé-tang, ainsi que nous l'avons dit, est dans un îlot sur la rive droite du Pé-ho. Sa forme est ellipsoïdale, et sa population de huit à dix mille habitants. Les eaux du fleuve, à la hauteur de Pé-tang, soumises au flux et au reflux de la mer, sont saumâtres; aussi doit-on le remonter très-loin pour y puiser de l'eau potable quoique toute trouble.

Les Chinois la conservent avec soin et la clarifient en peu de temps avec de l'alun.

Les eaux du Pé-ho et du canal qui mène à Pé-king sont généralement si vaseuses, que les populations riveraines pratiquent toutes le même système de clarification.

Digitized by Google

Le temps que l'on passa à Pé-tang fut consacré au débarquement du matériel de l'armée, et à faire des reconnaissances.

Année 1860. Août.

Reconnaissances faites par les troupes anglaises et françaises vers les forts du Pé-ho.

Le 3 août, le général Collineau avec sa brigade, et le brigadier Sutton avec 1,000 Anglais, s'engagèrent sur la chaussée qui mène au fort du Pé-ho. A moitié route, ils se trouvèrent en face de 10,000 cavaliers tartares, environ, appuyés par une troupe d'infanterie armée de gingols (longs fusils d'un calibre de quatre à cinq balles à la livre). On échangea quelques coups de fusil avec cette infanterie.

Rencontre avec un fort détachement de cavalerie tartare.

La cavalerie tartare, qui se tenait à sept ou huit cents mètres des troupes alliées, paraissait assez bien montée et manœuvrait avec une certaine régularité. On lui envoya plusieurs obus qui éclatèrent dans ses rangs sans y jeter de désordre; ce qui donna à penser qu'elle avait plus de valeur qu'on ne lui en supposait. Comme le but n'était pas d'engager un combat sérieux, ce que d'ailleurs on n'était nullement en mesure de faire, mais d'étudier le terrain; après avoir vu tout ce qu'on désirait, on reprit la route de Pé-tang, où l'on rentra sans être inquiété par l'ennemi.

Cette première rencontre avec l'armée chinoise coûta aux Français sept hommes mis hors de combat, et une douzaine aux Anglais.

Peu de jours après, la cavalerie anglaise fit une

Digitized by Google

Année 1860. Août.

autre reconnaissance, et la poussa assez près des forts, où elle aperçut quelques cavaliers tartares qui se retirèrent à son approche.

Débarquement à Pé-tang du matériel des deux armées. Incidents dont il fut cause.

Tandis qu'on exécutait ces divers mouvements vers les forts, le débarquement du matériel des deux armées avançait sensiblement, mais moins rapidement de notre côté que chez les Anglais. Outre l'avantage d'un quai mieux établi que le nôtre et d'un accès plus facile, nos alliés disposaient de trente canonnières, et nous de sept seulement. Et comme il n'y avait que les navires d'un faible tonnage qui pussent franchir la barre du Pé-ho, pour aller prendre leur chargement à la flotte, mouillée à douze milles de Pé-tang, il en résultait que les Français étaient obligés de faire quatre voyages pour transporter la quantité de matériel que les Anglais amenaient en un seul; de sorte que le débarquement de leur matériel se trouva entièrement achevé, lorsque nous étions à peine à la moitié du nôtre. L'avance que les Anglais eurent sur nous, dans cette circonstance, excita en eux, par manque d'habitude probablement, une si fiévreuse impatience de partir,

Vif entretien du général de Montauban avec le général en chef de l'armée anglaise.

que leur général, sir Hope Grant, déclara à M. de Montauban que les Français n'étant pas prêts, les Anglais marcheraient seuls. Le général français s'efforça de calmer l'ardeur intempestive de son

Digitized by Google

collègue, en lui démontrant que rien ne pressait; que le terrain, détrempé par une pluie de plusieurs jours, était en ce moment impraticable à l'artillerie anglaise plus lourde que la nôtre; que les quelques jours dont il avait besoin pour terminer le débarquement de son matériel permettrait au terrain de se raffermir, etc., etc.; mais rien n'y fit. Alors, il le quitta en lui disant : « *Que partout « où iraient les Anglais iraient les Français, et « qu'ils ne seraient pas les derniers.* »

L'état des chemins, qu'on fit éprouver le jour même de cet entretien assez vif, agit plus efficacement sur l'esprit du général anglais que toutes les bonnes raisons de M. de Montauban; ils étaient impraticables, et il fallait au moins quarante-huit heures de beau temps pour les ressuyer.

L'armée anglaise attendit donc forcément la fin de la pluie; ce qui nous permit de recevoir le reste de notre matériel. Le 12 août, comme il n'était pas tombé d'eau depuis plusieurs jours, les deux armées s'ébranlèrent en même temps sur les forts du Pé-ho.

Digitized by Google

XXI

Marche des deux armées sur les forts du Pé-ho.

La cavalerie anglaise et 1,000 fantassins avec une batterie armstrong, marchaient avec le général Napier à droite de la chaussée; 2,000 Anglo-Français avec une batterie armstrong et une batterie de quatre, la suivaient; puis derrière, et également sur la chaussée, venaient une brigade d'infanterie anglaise, le général de Montauban avec la brigade Jamin et quatre batteries d'artillerie.

On enlève les ouvrages avancés du premier fort.

On atteignit de bonne heure les ouvrages avancés des forts, et on les attaqua immédiatement. Les Français emportèrent ceux de gauche après une légère résistance de la part des Chinois.

Les Anglais, chargés des ouvrages de droite, y rencontrèrent une résistance moins insignifiante; la cavalerie tartare qui les défendait se comporta

Digitized by Google

très-bravement, et poussa une charge jusqu'à cent mètres de leur artillerie. Année 1860. Août.

Cette petite affaire terminée, on se trouva devant un fort appelé Tang-ho (où s'étaient retirés les défenseurs des ouvrages avancés), dont la face, ayant huit cents mètres de développement, partait à angle droit du Pé-ho. Une chaussée, traversant des terrains inondés, sortait du village de Sin-kho que nous venions de conquérir, et aboutissait à la porte placée au centre du fort, dont nous étions éloignés de trois mille cinq cents mètres environ.

Le général de Montauban, pour tâter les défenses du fort, fit engager sur cette chaussée son artillerie, que suivit l'infanterie. Les Anglais, si pressés de marcher deux jours auparavant, ne voulurent pas prendre part à cette opération, sous prétexte qu'ils étaient trop fatigués. Mais, fatigués ou non, il n'est pas moins vrai qu'en s'abstenant dans cette circonstance, ils agirent sagement, et qu'on ne saurait en dire autant du général de Montauban.

Arrivée à quinze cents mètres de l'ennemi, l'artillerie française ouvrit son feu auquel répondirent quelques pièces chinoises tirant avec assez de précision. L'on vit en même temps une innombrable quantité de drapeaux rouges s'agiter sur les remparts du fort. (On apprit plus tard que

Digitized by Google

Année 1860. Août.

c'était par des mouvements de drapeaux que les Chinois transmettaient leurs ordres.) Malheureusement l'état du sol à droite et à gauche de la chaussée occupée par l'artillerie, était si mauvais, que l'infanterie ne put se déployer. Le feu de l'artillerie ne pouvant, pour cette cause, conduire à aucun résultat sérieux, on dut le suspendre, et on se replia sans avoir perdu un seul homme sur le village de Sin-kho, où l'on campa à côté des troupes anglaises.

Si le général de Montauban s'était moins empressé, s'il avait fait faire une reconnaissance préalable, par quelques officiers, sans compter qu'en procédant de cette manière il eût appris tout ce qu'il voulait savoir sur la disposition des lieux, il aurait épargné à ses troupes une pointe inutile et qui pouvait leur être meurtrière; car, entassées sur une chaussée étroite, les boulets chinois, s'ils avaient été mieux dirigés, y auraient causé un grand ravage.

L'accès du fort par la chaussée offrant peu de chances de succès, on employa la journée du 13 à chercher un point d'attaque moins désavantageux.

Reconnaissance du premier fort.

On reconnut que la forme de ce fort était celle d'un parallélogramme irrégulier, dont les petites faces avaient mille mètres de développement et

Digitized by Google

les longues seize cents. Une des petites faces s'appuyait à un coude du Pé-ho, large d'environ cent quatre-vingts à deux cents mètres, dont le cours est très-rapide et la profondeur considérable.

Comme nous devions toujours tenir la gauche dans l'attaque qui se préparait, et que nous avions une des faces longues à emporter, celle qui regarde le Couchant, on s'assura que cette face n'avait pas de flanquement, qu'elle était faite d'un mur en terre crénelé de trois mètres d'épaisseur, et protégée par un fossé de trois à quatre mètres de largeur, rempli d'un mètre d'eau.

La garnison chinoise laissa les officiers chargés de la reconnaissance arriver assez près du fort; mais une compagnie de matelots, guidée par le capitaine de frégate Jauré-Guiberry, s'étant avancée un peu trop près en longeant le cours du Pé-ho, reçut quelques coups de canon d'un village situé sur la rive droite du fleuve. Ces coups de canon révélèrent, — ce qu'il eût été impossible de voir, — que la rive, de ce côté, était protégée par une batterie. On lui donna immédiatement le nom de *Batterie des Jonques,* parce qu'auprès on aperçut à l'ancre une grande quantité de ces navires.

Au centre du fort était une porte à claire-voie, s'ouvrant sur un pont de madriers jeté sur le fossé.

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

Lors de l'attaque de la veille, les Français s'étaient engagés, comme on s'en souvient, sur la chaussée qui part du village de Sin-kho et qui aboutit à la porte du fort; on reconnut que le terrain avoisinant cette chaussée, impraticable à l'infanterie jusqu'à la hauteur où l'attaque avait été poussée, s'élevait au fur et à mesure qu'on approchait du fort, et devenait de plus en plus praticable.

En conséquence, il fut décidé qu'on se porterait le long du fleuve, et que l'attaque principale du fort aurait lieu de ce côté, tandis qu'on ferait une diversion sur la chaussée pour occuper l'attention de l'ennemi.

Les troupes du génie des deux nations furent immédiatement chargées d'améliorer le terrain qu'on devait franchir, et en peu de temps le rendirent praticable.

Sur ces entrefaites, le général Collineau arriva de Pé-tang avec sa brigade. Il y avait laissé un bataillon du 102e.

Digitized by Google

XXII

On attaque le premier fort de gauche.

Le 14, au matin, les deux armées se mirent en mouvement.

Les Anglais, suivant le bord du fleuve, tenaient la droite, et nous la gauche. Lorsque l'armée anglaise fut à la hauteur de la batterie que l'on avait nommée la Batterie des Jonques, elle reçut d'elle quelques boulets; mais une batterie armstrong la réduisit bientôt au silence. Puis, le capitaine de vaisseau anglais Willes, se jetant dans une petite nacelle avec quelques hommes, traversa le Pé-ho et alla mettre le feu au village et aux jonques.

A huit heures du matin, toutes les troupes étant sur le terrain, on prit les dispositions suivantes : L'artillerie anglaise soutenue par un régiment de rifles, et l'artillerie française par deux compagnies de matelots et le 2e bataillon des chas-

Digitized by Google

Année 1860. Août.

seurs à pied, se formèrent sur une longue ligne de bataille, parallèle à la face du fort.

En arrière de l'artillerie, les troupes d'infanterie se rangèrent par bataillon en masse. Les deux artilleries réunies présentaient quarante-cinq à cinquante pièces en batterie.

Un bataillon d'infanterie de marine, avec deux pièces de quatre rayées, suivait la chaussée qui conduit directement à la porte du fort, et devait au moment de l'attaque principale, qui se faisait du côté du fleuve, se relier à la gauche des Français placés dans la plaine.

A huit heures, notre ligne d'artillerie, établie à mille cinq cents mètres du mur en terre crénelé, ouvrit son feu. Les Chinois répondirent mollement, il était évident qu'ils n'avaient, en cet endroit du fort, qu'un petit nombre de pièces.

Nos artilleurs, impatientés du peu d'effet que produisaient leurs boulets sur cette fortification en terre, manœuvrèrent de façon à rapprocher leur ligne sans suspendre le feu, et la portèrent à quatre cents mètres des fossés. A cette courte distance, le tir des Chinois, qui était assez juste quand nous étions à mille cinq cents mètres, devint tout à fait inoffensif, et bientôt leur feu cessa.

Les Chinois cessent le feu.

Sur cinq drapeaux flottant dès le début de l'ac-

Digitized by Google

tion, au-dessus de la porte du fort, quatre avaient été abattus par nos projectiles.

Année 1860. Août.

Le général de Montauban, alors, ordonna au lieutenant-colonel du Pin d'aller reconnaître si on pourrait donner l'assaut. Cet officier fit suspendre le feu de notre artillerie, se porta quelques centaines de mètres en avant, et put constater pendant les plusieurs minutes qu'il mit à examiner les défenses d'où on ne lui tira pas un seul coup de fusil : 1° que le fort était complétement abandonné ; 2° que le tablier du pont avait été enlevé, et que la porte à claire-voie, atteinte par nos boulets, était entr'ouverte et à moitié renversée.

Évacuation du fort par l'ennemi.

Après avoir organisé, en passant, les compagnies de matelots et le bataillon de chasseurs en colonnes d'assaut, le lieutenant-colonel engagea le colonel de Bentzmann, de l'artillerie, à reprendre le feu, mais lentement, afin d'enlever à l'ennemi l'envie de reparaître sur les remparts, puis il alla rendre compte au général en chef de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait fait.

Le général de Montauban dépêcha le colonel anglais Folley vers son collègue pour savoir où en était l'affaire de son côté, et le prévenir que, du côté des Français, tout était prêt pour donner l'assaut. Sur cette nouvelle, le général Grant, dont

Digitized by Google

Année 1860. Août.

la situation n'était pas moins avancée que la nôtre, fit aussitôt former ses troupes en colonnes d'assaut et marcha en avant.

En attendant le retour du colonel Folley, le général de Montauban fit répéter au lieutenant-colonel du Pin, ce qu'il venait de rapporter sur l'état du fort. Son nouveau récit ne permettant aucun doute sur son évacuation, le général de Montauban ne jugea pas nécessaire d'attendre plus longtemps. Il prescrivit au chef d'état-major général de l'armée, le lieutenant-colonel Schmitz, d'aller occuper le fort avec les chasseurs et les deux compagnies d'infanterie de marine. Le lieutenant-colonel Schmitz en prit paisiblement possession. Le fort était évacué totalement, ainsi que l'avait annoncé le lieutenant-colonel du Pin.

Les troupes alliées en prennent possession.

Pendant ce temps, les Anglais s'étaient avancés jusqu'à l'endroit où le rempart rencontre le fleuve, et, favorisés par la marée qui était basse en ce moment, ils avaient pu pénétrer facilement dans la partie du fort dont ils étaient chargés. Les Chinois l'avaient également évacuée. A neuf heures tout était fini.

Une quarantaine de cadavres, la plupart horriblement mutilés par nos projectiles creux, étaient étendus sur les remparts. Parmi eux on remar-

Digitized by Google

qua un chef tartare dont la gorge coupée fit supposer qu'il s'était tué lui-même.

Année 1860. Août.

Dans l'intérieur des ouvrages, où se trouve renfermé le village de Tang-kho, on vit quatre groupes de baraques demi-cylindriques, et un assez vaste espace couvert de tentes.

Le fort était armé de quinze à seize pièces de canon en bronze et de calibres très-variés. Deux d'entre elles étaient placées côte à côte sur le même affût.

Les Anglais, donnant pour raison qu'ils avaient de la cavalerie et que nous n'en avions pas, — ce qui était vrai, mais pas absolument, — s'emparèrent d'un nombre considérable de selles et d'objets de harnachement que les Chinois avaient abandonnés; ce qui leur fut très-utile pour leurs animaux de bât. Comme nous en avions, on aurait pu partager sans inconvénient; mais pour vivre ensemble, quand on est d'un caractère différent, il faut savoir se passer quelque chose.

Digitized by Google

XXIII

Conséquences de la prise du premier fort.

La possession du fort nous permit d'embrasser l'ensemble du pays. On découvrait du haut des remparts opposés à ceux qu'on avait attaqués, la disposition des villages assis sur la rive droite et la rive gauche du Pé-ho.

La vue d'un groupe de cavalerie tartare engagé sur un pont qui relie les deux rives du fleuve au village de Yu-kia-pou à la gauche, et au village de Si-kou à la droite, inspira au général de Montauban l'heureuse idée de compléter le succès de la journée par l'occupation de ce pont. Il était alors dix heures du matin; le combat qu'on avait livré n'avait pas fatigué les troupes; leurs pertes étaient légères, — 1 homme tué et 8 blessés chez les Français, et le même nombre à peu près chez les Anglais. — En outre, les Chinois paraissaient décou-

Digitized by Google

ragés; ces considérations portaient à ne pas s'en tenir à la simple prise du fort.

Année 1860. Août.

Le général de Montauban communiqua à son collègue le projet qu'il avait formé de s'assurer la possession de ce pont, possession qui rendrait les deux armées maîtresses des deux rives du fleuve, et leur faciliterait l'attaque des forts qui restaient à prendre. Mais le général anglais n'accueillit pas l'idée du général français, donnant pour raison de son refus que ses troupes avaient besoin de repos. Son refus formel fut cause qu'on laissa échapper une magnifique occasion.

Vers la fin de la journée, on reçut une lettre du vice-roi du Pé-tchi-li contenant des ouvertures de paix.

Les Anglais s'établirent dans l'intérieur du fort, au village de Tang-kho; et les Français regagnèrent le village de Sin-kho, où ils avaient bivouaqué la veille. Le lendemain, 15 août, notre armée célébra la fête de l'empereur. Ensuite le général en chef lui adressa un ordre du jour où il la félicitait sur sa conduite, et en témoignage de sa satisfaction, il fit les promotions suivantes : colonel d'état-major, le lieutenant-colonel Schmitz; lieutenant-colonel, le chef d'escadron d'état-major Deschiens (aide de camp du général en chef); chef d'escadron, le capitaine d'état-major de

Digitized by Google

Année 1860. Août.

Bouillé (aide de camp du général en chef); capitaine, le lieutenant d'état-major Haillot; colonel, le lieutenant-colonel du génie Livet; lieutenant-colonel, le chef d'escadron du génie, Dupouët; chef de bataillon, le capitaine du génie, Alizé, etc., etc.

L'affaire du 14, où se trouvaient réunies les artilleries des alliés contre l'artillerie chinoise, révéla des différences intéressantes dans leur valeur respective.

Les canons rayés et les armstrongs avaient à peu de chose près une portée, une justesse et un effet semblables; mais les canons rayés l'emportaient de beaucoup sur ceux-ci par leur légèreté et leur mobilité. Quand on partit de Pé-tang, quatre petits chevaux japonais suffirent à traîner facilement un canon rayé, tandis qu'un armstrong pouvait à peine avancer sous l'impulsion de six vigoureux chevaux. Plusieurs de ces derniers restèrent en arrière et n'arrivèrent qu'après l'attaque du fort.

Quant aux pièces des Chinois, elles pourraient faire quelque mal entre douze à quinze cents mètres. — Leurs artilleurs pointent passablement dans une direction donnée, mais à petite distance, leurs boulets passent trop haut, parce que l'usage de la hausse leur est inconnu.

Digitized by Google

XXIV

Le général de Montauban persiste dans son projet d'opérer sur la rive droite du Pé-ho.

Le général de Montauban tenait toujours à son projet d'opérer sur la rive droite du Pé-ho. Sans revenir sur l'entretien qu'il avait eu avec son collègue sur ce projet, il chercha à le lui faire adopter par la force des choses.

On avait recueilli, en assez grand nombre, des jonques chinoises abandonnées. Le général de Montauban résolut de s'en servir pour établir un pont à cinq kilomètres en amont du fort de Tang-kho.

Le colonel Livet, chargé de reconnaître le terrain de la rive droite, rencontre les Tartares au village de Siao-léant.

En conséquence, le 18 août, le colonel Livet, avec une compagnie du génie et 200 matelots, reçut l'ordre de passer sur la rive droite pour reconnaître le terrain sur lequel déboucherait le pont. On avait devant soi le village de Siao-léant, occupé par les Tartares. Le colonel débarqua ra-

Digitized by Google

Année 1860. Août.

pidement, et les débusqua non moins rapidement de leur position; mais l'ennemi s'étant jeté dans des jardins avoisinant le village, reçut quelques renforts avec du canon, et le combat devint alors sérieux. Le bruit de cet engagement parvint à notre camp. Le général en chef, jugeant que l'affaire était grave, fit immédiatement passer le fleuve au bataillon de chasseurs, avec quelques pièces de montagne. Leur arrivée mit bientôt fin à la lutte. Les Tartares en déroute nous laissèrent quatre pièces de canon d'un petit calibre.

Nous avions conquis un point d'appui sur la rive droite. Le général Jamin vint prendre le commandement des troupes qu'on y laissa.

Raisons pour lesquelles le plan d'attaque du général anglais était préférable à celui du général de Montauban.

Le général anglais vit avec peine la réussite de cette opération, accomplie sans son assentiment, parce qu'elle pouvait entraîner les deux armées à agir sérieusement sur la rive droite. Ce général désirait attaquer les forts de la rive gauche, et fondait son opinion sur le mauvais armement des forts de la droite, qu'on réduirait facilement lorsqu'on se serait emparé de ceux de la gauche. En plaçant sur ces derniers nos pièces de précision, il pensait qu'on pourrait, de leur position, rompre les estacades qui barraient le fleuve, et ouvrir ainsi à la flotte le moyen de les canonner

Digitized by Google

de son côté, tandis qu'on les canonnerait de l'autre.

Année 1860. Août.

Le plan du général anglais était juste; il valait beaucoup mieux que celui qui consistait à se diviser sur les deux rives du fleuve, lequel rappelait celui qu'on avait conçu au début de la campagne, puis abandonné comme trop dangereux.

En effet, une diversion trop importante sur la rive droite avait pour inconvénients de neutraliser une bonne partie de nos forces, qu'on serait obligé de laisser à Sin-kho à l'effet de couvrir la route de Pé-tang, point unique pour communiquer avec la flotte; de faire perdre beaucoup de temps, parce qu'une opération sur cette rive exigeait, préalablement, l'établissement d'un pont qui relierait les deux rives du fleuve; d'éloigner nos troupes de Pé-tang et de les exposer ainsi à des privations, vu l'insuffisance de nos moyens de transport pour les ravitailler; enfin, de placer sur notre route, au village de Si-kou, un camp retranché beaucoup plus fort que celui de Tang-kho, et qu'il faudrait nécessairement enlever pour passer, toutes choses que l'attaque en masse sur la rive gauche évitait.

L'on se souvient qu'après l'attaque du 14, on reçut une lettre du gouverneur du Pé-tchi-li, renfermant des propositions de paix. Le 18 août, on envoya à Si-kou un officier d'état-major avec un

Digitized by Google

Année 1860.
Août

interprète, porter la réponse de nos ambassadeurs à cette lettre.

Le gouverneur du Pé-tchi-li insista beaucoup, auprès de notre envoyé, pour la paix, ou tout au moins pour une suspension des hostilités limitée à à une nouvelle décision de l'empereur, décision qu'on attendrait. Il demanda, à plusieurs reprises, que nous fissions retirer nos troupes jusqu'à Pé-tang, ce qui, selon lui, faciliterait la conclusion de la paix ; il ajouta qu'il ne comprenait pas la raison qui nous portait à faire la guerre à son souverain dans le Pé-tchi-li, tandis qu'à Shangaï nous l'aidions à repousser les rebelles (les troupes anglaises et françaises, laissées à Shangaï, venaient effectivement de battre les rebelles qui avaient essayé d'enlever cette ville). On ne tint aucun compte des propositions du gouverneur ; elles n'offraient rien d'assez précis pour qu'on s'y arrêtât. L'on n'y vit que le désir de gagner du temps, politique habituelle des Chinois, à laquelle on commençait à se faire.

Le seul avantage, et il n'était pas sans valeur, que l'on retira de cette démarche, fut de se procurer des renseignements exacts sur l'importance du camp retranché placé à mille mètres et en avant du village de Si-kou.

Les Chinois, lors de l'arrivée de notre envoyé,

Digitized by Google

travaillaient avec activité à lui donner une grande force. Ils élevaient des parapets en terre sur le bord du fleuve auquel était adossé ce camp, au moyen de nattes roulées en forme de gabions. Du côté où nous devions nécessairement nous présenter, il y avait un parapet entièrement achevé, percé de trente embrasures armées de canons, et couvert par un fossé large et profond qu'alimentait les eaux du fleuve. Ainsi ce camp était un ouvrage très-étendu et réellement sérieux.

Année 1860. Août.

Pendant ce temps, on s'occupait, dans les deux armées, de l'établissement du pont de bateaux destiné à relier les deux rives du fleuve, et à faire des reconnaissances vers les forts de la rive gauche.

Le 20 août, le général Grant s'approcha de ces forts jusqu'à quinze cents mètres. Il ordonna, à son retour, des travaux pour faciliter le passage de son artillerie sur les nombreux canaux qui sillonnent la plaine marécageuse s'étendant du camp retranché ou fort de Tang-kho, jusqu'au fort situé le plus en amont du fleuve, qu'il devait attaquer. Ces travaux furent très-bien exécutés par les soldats du génie anglais que l'ennemi ne troubla pas. Les pontonniers anglais, chargés, conjointement avec les pontonniers français, d'établir le pont de bateaux, se montrèrent moins habiles que leurs

Digitized by Google

Année 1860. Août.

camarades du génie. Sans dire combien les pontonniers français leur sont supérieurs, nous devons constater que leur travail laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la solidité et de la sûreté.

Les bateaux des Français, admirablement reliés entre eux, offraient un tablier continu et très-résistant, tandis que ceux des Anglais, indépendants les uns des autres, fléchissaient quand une voiture ne portait que sur un seul d'entre eux, ce qui produisait un vide dans lequel les chevaux se brisaient les jambes.

Les deux généraux en chef, d'après la reconnaissance faite par le général Grant, décidèrent que, le 21, on attaquerait les forts de la rive gauche, en commençant par celui qui est le plus en amont.

Les Français à qui, cette fois, la place d'honneur revenait, devaient tenir la droite et les Anglais la gauche. Ainsi leur position de bataille, qui les exposait aux feux croisés du fort placé devant eux, du village de Si-kho, des deux forts de la rive droite, et enfin du fort en aval de la rive gauche, leur position de bataille à raison du danger, était vraiment la place d'honneur.

Le général Collineau, chargé par le général en chef de diriger l'opération du côté des Français, alla coucher avec ses troupes au camp retranché

Digitized by Google

de Tang-kho, dans la soirée du 20. Son petit corps d'armée était composé : du 1er bataillon du 102e, avec son colonel, du régiment d'infanterie de marine, forts ensemble de 1,000 hommes; d'un détachement de pontonniers et d'artilleurs, — colonel Foulon Grandchamps; d'une compagnie du génie, — lieutenant-colonel Dupouët; d'une section d'ambulance, comptable Rousselot; de coolies chinois portant les échelles, commandés par le lieutenant de vaisseau Rouvière; et enfin d'une batterie de douze, rayée.

Année 1860. Août.

Digitized by Google

XXV

Marche des Français, commandés par le général Collineau, et des Anglais vers le deuxième fort de la rive gauche.

Le 21, au matin, le général Collineau avec les Français, et le général en chef Grant avec 1,000 hommes de la division Napier, une compagnie de génie, une batterie armstrong, une batterie d'obusiers et une batterie de siége, se mirent en marche sur deux colonnes. A six heures, les troupes alliées rendues à leur place de bataille, formaient leur ligne à quinze cents mètres du fort qu'on était convenu d'attaquer.

Description de ce fort.

Ce fort avait la forme d'un carré de cent vingt à cent trente mètres de face, et était bordé de fossés et de palissades.

La face que les Français avaient devant eux présentait un parapet crénelé de cinq mètres de hauteur environ, avec huit embrasures armées de canons, et au-dessus, un cavalier armé de trois

Digitized by Google

pièces énormes destinées à battre le fleuve, mais que, dans la circonstance actuelle, les Chinois avaient braquées du côté de la terre. Une porte à claire-voie s'ouvrait au centre de la face sur un pont-levis.

Année 1860. Août.

Les Français ouvrirent le feu sur la partie droite à partir de cette porte, et les Anglais sur la partie gauche. Les Chinois répondirent immédiatement et vigoureusement à notre attaque, et bientôt la canonnade retentit dans toutes les directions; au village de Si-kou qui nous envoyait des obus de très-gros calibre; aux forts de la rive droite et à ceux en aval de la rive gauche.

Attaque des Français.

Le général Collineau, pendant que deux de ses pièces tiraient sur le fort de face, fit contre-battre le village de Si-kou par quatre pièces de douze et le réduisit bientôt au silence; puis ces quatre pièces devenues disponibles, il partagea leur feu entre les forts de la rive droite et le fort en aval de la rive gauche.

Vers sept heures, une poudrière du fort de face sauta, et dix minutes après, l'on entendit l'explosion d'une poudrière du fort de gauche en aval, sur lequel nous tirions à plus de deux mille cinq cents mètres; — il n'y avait que des boulets du calibre douze qui pussent porter aussi loin.

Ainsi que nous l'avons dit, le tir des Chinois,

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

assez redoutable à une certaine distance, devient nul quand on a dépassé cette distance. Le général Collineau ayant remarqué cette particularité, fit porter ses pièces en avant, et les mit en batterie à six cents mètres, de sorte que pas un de nos projectiles ne manqua son effet, tandis, au contraire, que ceux des Chinois passèrent tous par dessus nos têtes.

Bientôt nous pûmes juger de l'effet terrible de notre feu à si petite portée. Le général, sentant que le moment de donner l'assaut s'approchait, ordonna à deux compagnies du 102e d'aller s'abriter derrière un épaulement qu'on apercevait à trois cents mètres du fort, puis il envoya son aide de camp, le capitaine d'état-major Le Sergeant d'Hendecourt, reconnaître du plus près qu'il pourrait, l'état des défenses de la place. Ce brave officier se porta, au galop de son cheval, jusqu'au bord des fossés, et revint heureusement rendre compte à son général de ce qu'il avait vu. Le capitaine du génie Bouvet, qui avait demandé à reconnaître le fort, fut moins heureux. Il fut atteint d'une balle à moitié chemin et revint sontenu par l'aumônier en chef de l'armée, M. l'abbé Trégaro.

Deux fossés successifs protégeaient l'accès du fort. Ces fossés, larges de cinq mètres et pleins d'eau, étaient séparés l'un de l'autre par un terre-

Digitized by Google

plein de dix mètres, hérissé de palissades. L'accès du fort n'était donc pas aisé.

Année 1860. Août.

Cependant, avant de donner l'assaut, auquel il était résolu, le général Collineau comprit la nécessité d'éteindre le feu des forts de la rive droite, qui, nous prenant d'écharpe, était fort incommode. A cet effet, il concentra sur ces forts le feu de quatre pièces de douze, celui de deux obusiers qu'il avait fait demander aux Anglais, et parvint à les réduire au silence comme il avait fait du village de Si-kou. Débarrassé de leur action meurtrière et n'ayant plus désormais qu'à s'occuper du fort de face, il disposa promptement ses colonnes d'attaque et les lança en avant.

La première section des voltigeurs du 102e, déployée en tirailleurs, éclairait la marche ; derrière elle venait le colonel Dupouët avec la section du génie et les coolies chinois portant des échelles. Ces braves Chinois s'avançaient résolument en poussant de grandes clameurs. Après cette première ligne que soutenaient la deuxième section des voltigeurs du 102e et la 4e compagnie du même régiment, suivait le colonel O'Malley du 102e, avec deux compagnies.

Conduite héroïque d'un artilleur tartare.

A trente-cinq mètres du fort, dont l'artillerie ne tirait plus, à l'exception d'une pièce placée à droite de la porte du centre, on aperçut un Tartare

Digitized by Google

Année 1860. Août.

qui servait à lui seul cette pièce. Cet homme héroïque s'étendait sur le dos au-dessous de sa pièce qu'il chargeait dans cette position, puis se relevait, tirait, et recommençait sa singulière manœuvre sans être arrêté par nos balles, qui, heureusement, ne le touchèrent pas ; heureusement, car les braves de tous les pays sont frères, et ce n'est pas sans peine qu'ils voient tomber un des leurs.

Cependant le combat que nous soutenions sur le bord du fossé, à trente-cinq mètres des créneaux, était devenu sérieux. La résistance des Chinois et notre position à découvert le rendait meurtrier. Il durait depuis un quart d'heure, et nos troupes n'avaient fait aucun progrès. Le général Collineau, impatienté de leur immobilité, ordonna au lieutenant-colonel du Pin de se porter en avant afin de hâter l'offensive.

Difficultés à vaincre pour arriver jusqu'aux remparts du fort.

Il fallait, pour arriver au premier fossé, passer à cinquante mètres du fort et sous la fusillade de l'ennemi, sur une langue étroite de terre, placée entre le fleuve et une immense flaque d'eau; puis établir une sorte de pont avec les échelles qu'on avait apportées, en les couchant au-dessus du fossé, — leurs extrémités appuyées à ses berges, — afin que les hommes pussent le franchir sans traverser l'eau vaseuse dont il était rempli.

Ce premier fossé dépassé, il fallait abattre les

Digitized by Google

palissades qui défendaient le terre-plein, de douze mètres, précédant le deuxième fossé, et franchir celui-ci de la même façon que le premier.

Année 1860. Août.

On procéda immédiatement au passage du premier fossé. On y fit descendre des coolies chinois afin d'étayer par dessous les échelles couchées en travers ; et, cette précaution prise, nos soldats s'engagèrent sur ce singulier pont qu'ils franchissaient à quatre pattes, comme on dit vulgairement.

Aucun des coolies chinois, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture et autant exposés que nos hommes, ne donna signe de frayeur ; tous remplirent bravement leur office ; une dizaine d'entre eux furent tués ou blessés à leur position.

Arrivés au terre-plein, nos hommes, sous le feu plongeant de l'ennemi, détruisirent les chausses-trappes dont il était semé ; mais il leur fut impossible d'en arracher les palissades, à cause de la profondeur à laquelle elles étaient enfoncées et de la forme en fers de lance tranchants de leurs parties extérieures. Nos soldats, dont plusieurs s'étaient coupé les mains à leur bois dur comme du fer, étaient obligés de les briser une à une, et, trébuchant sur leurs éclats restés debout, ils s'y faisaient de cruelles blessures. Enfin, cet obstacle surmonté, on se trouva en face du deuxième

Digitized by Google

Année 1860. Août.

fossé. Les deux compagnies du 102e et les sapeurs avaient perdu une grande quantité d'hommes; presque tous les officiers étaient hors de combat; le lieutenant Grand-Pierre, du 102e, était tué.

Le lieutenant-colonel du Pin, pensant que le nombre des troupes engagées en cet endroit était insuffisant pour donner l'assaut, envoya le capitaine d'état-major Foërster prévenir le général Collineau de ce qui se passait, et le prier en même temps d'envoyer du renfort avec toutes les échelles disponibles.

Bientôt trois compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres du commandant Testard, arrivèrent, apportant avec elles le reste des échelles.

Cette ressource permit de franchir rapidement le deuxième fossé.

Au fur à mesure que nos soldats débouchaient de leur pont d'échelles, ils allaient se ranger au pied du mur, où ils trouvaient un abri contre les balles de l'ennemi.

Les Chinois ayant aperçu leur position, firent alors pleuvoir sur eux une grêle de boulets qui, lancés à la main, et tombant d'une hauteur de cinq à six mètres, produisaient de graves contusions.

On dressa les échelles; une d'elles, appuyée à l'embrasure ouverte à l'angle du fort, fut esca-

Digitized by Google

motée par l'ennemi, qui l'attira à lui si prestement qu'on ne put la ressaisir.

Année 1860. Août.

Quelques soldats, embusqués sur le terre-plein, étaient chargés de tirer sur tout ce qui paraîtrait sur les remparts, afin de protéger l'escalade.

Le commandant Testard et le lieutenant de vaisseau Rouvière s'élancèrent chacun sur une échelle. Quatre étaient debout. Arrivé à l'embrasure, le lieutenant Rouvière, cherchant à pénétrer dans le fort, reçut un boulet lancé à la main, qui l'atteignit à la tempe et le renversa tout sanglant. De son côté, le commandant Testard épiait le moment de franchir le parapet, tandis que, de l'échelle voisine, un brave soldat du 102e, oublieux de lui-même et ne songeant qu'au commandant, écartait avec sa baïonnette la lance persistante d'un Tartare cherchant à le percer.

Malgré leur énergie et leur ardeur, nos soldats étaient en trop petit nombre pour forcer une muraille bordée d'innombrables défenseurs armés de sabres, de lances et de fusils. Ce n'était pas avec quatre échelles seulement, pouvant à peine porter quatre hommes à la fois, tant elles étaient faibles, qu'ils avaient la moindre chance, — l'ennemi momentanément refoulé en un point, — de se maintenir assez sur ce point pour être soutenus à temps.

Digitized by Google

Année 1860. Août.

Le lieutenant-colonel du Pin comprit bien vite le danger et l'inefficacité de cette attaque. Il fit filer le long du parapet quelques soldats et sapeurs du génie, afin de s'assurer s'il n'y aurait pas moyen de renverser la porte à claire-voie située au milieu du fort. Ces soldats reconnurent que l'ennemi avait élevé à l'intérieur une masse de terre à laquelle s'adossait cette porte; que l'ouvrir ou la renverser était impossible; mais qu'un de nos projectiles creux avait, en éclatant contre le montant de droite de cette porte, creusé un trou qui, légèrement agrandi, permettrait à un homme de passer.

En ce moment, les Anglais, massés en face de cette porte, sur les bords du fossé extérieur, travaillaient à y jeter un pont au moyen de tubes en tôle.

Les Français pénètrent dans le fort et s'en rendent maîtres avant les Anglais.

Le lieutenant-colonel, qu'excitait leur présence, résolut de mettre promptement à profit la découverte de cette petite ouverture. Voyant les soldats qui cherchaient à s'y introduire se retirer vivement à la première tentative, et l'hésitation gagner tout le monde, il fit écarter ceux qui obstruaient la place; puis, se glissant par le trou, il pénétra ainsi le premier dans le fort. Il était dans une sorte de tambour, à droite et à gauche duquel il vit deux corps-de-garde remplis de Tartares;

Digitized by Google

en avant, un mur percé de trois créneaux, se reliant au corps-de-garde de gauche par un autre mur à angle droit, également percé de créneaux et laissant un passage menant à l'intérieur du fort.

Le lieutenant-colonel resta près d'une minute, seul, en face des Tartares immobiles et comme attérés par sa présence. Son exemple ayant entraîné les soldats restés en dehors, il fut bientôt rejoint par deux soldats du génie, un caporal et un soldat d'infanterie de marine, et le maréchal-des-logis Ducheyla.

Ces six hommes, puisant dans leur terrible situation une audace sans pareille, se précipitèrent baïonnette baissée sur les Tartares qui défendaient l'entrée à droite. Foudroyés à bout portant par une décharge de l'ennemi, trois d'entre eux tombèrent, le maréchal-des-logis Ducheyla frappé de cinq balles, le caporal d'une flèche entre les deux yeux, et le soldat de marine étendu raide mort. Le lieutenant-colonel et les deux sapeurs du génie, restés debout par miracle, bondirent alors comme trois lions sur les Tartares, et, renversant à coups de baïonnettes et de revolvers tout ce qui était devant eux, s'ouvrirent un sanglant passage vers l'intérieur du fort.

En ce moment, le commandant Testard, à l'at-

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

taque extérieure, franchissait le rempart et y plantait le drapeau français porté par le tambour Fachard, du 102e de ligne.

La petite troupe, qui avait pénétré par l'intérieur, rencontra le commandant Testard, et fut bientôt renforcée par une trentaine d'hommes.

On avait devant soi une masse énorme de Tartares. La moindre hésitation chez les nôtres était leur perte. Le lieutenant-colonel du Pin prit la moitié des hommes, laissa l'autre moitié au commandant ; puis, ordonnant de ne faire aucun quartier, il se porta vers les embrasures de gauche, tandis que le commandant Testard montait sur le cavalier.

L'élan de nos soldats fut irrésistible. — Leur nombre, qui s'accroissait à vue d'œil, rendit le combat terrible. Resserrés dans un espace relativement étroit, qui les privait de l'usage de leurs longues lances, les Tartares tombaient par monceaux sous nos terribles baïonnettes. Déjà quatre à cinq cents d'entre eux gisaient étendus à nos pieds, lorsque, ne pouvant plus résister, ils se sauvèrent vers les embrasures, franchirent les créneaux et se laissèrent couler le long du parapet.

Là s'offrit un horrible spectacle.

Au pied du parapet se dressaient des palissades

Digitized by Google

taillées en fer de lance. Les fuyards, dans leur précipitation, tombaient les uns après les autres sur leurs pointes acérées et s'y embrochaient; de sorte que les premiers, refoulés par le poids des malheureux qui leur succédaient, demeuraient ainsi cloués au sol.

Année 1860. Août.

Nos soldats, du haut du parapet, abattaient avec leurs balles ceux qui avaient évité les palissades, et comblaient les fossés de leurs cadavres.

Nous étions maîtres du fort. Tous ses défenseurs étaient en fuite ou tués.

Les Anglais ayant enfin terminé le passage des fossés qu'ils avaient devant eux, arrivèrent alors en masse. Leurs tirailleurs garnirent la face en avant du cavalier, et purent paisiblement exercer leur adresse sur une foule confuse de 1,500 à 2,000 Tartares se retirant sur un terrain à découvert.

Plus de 2,000 Tartares périrent dans cette affaire. La défense de l'ennemi avait donc été énergique, et glorieuse la conduite de nos soldats et de leurs chefs!

Bientôt arrivèrent le général Hope, lord Elgin et le général de Montauban. Le général et l'ambassadeur anglais complimentèrent chaudement le général Collineau sur son beau fait d'armes.

Digitized by Google

Année 1860. Août.

Ce brave général avait reçu une balle qui, rencontrant heureusement son épaulette droite, ne lui fit qu'une légère contusion.

On trouva sur le cavalier où se tenaient en ce moment les deux généraux en chef, trois pièces d'un fort calibre, dont une en fonte et en très-bon état portait l'inscription : — Moore, Wolwich. Cette pièce provenait des canonnières anglaises qui avaient été coulées par les Chinois devant le même fort, l'année précédente.

Les généraux en chef décident l'attaque immédiate du fort en aval de la rive droite.

Séance tenante, les deux généraux en chef décidèrent l'attaque du fort en aval de la rive droite, où venaient de se réfugier les débris de la garnison vaincue.

Reconnaissance de ce fort conduite par le lieutenant-colonel du Pin.

En conséquence, le général Collineau envoya le lieutenant-colonel du Pin reconnaître ce fort.

Cinquante Français et cinquante Anglais furent désignés pour accompagner cet officier supérieur. Les Anglais apportèrent une telle lenteur dans leurs préparatifs, qu'on dut partir sans les attendre.

Une chaussée longue de mille deux cents mètres et distante de six cents du fleuve, mettait en communication le fort qu'on venait de prendre avec celui qu'on se disposait à attaquer.

A moitié chemin de cette chaussée, le lieute-

Digitized by Google

nant-colonel embusqua ses 50 hommes ; puis, se portant en avant, au galop de son cheval, suivi d'un seul homme, le chasseur d'Afrique Coulon Pillot, il arriva jusqu'au bord d'un fossé formant la première ligne de défense du fort.

A quatre-vingts mètres de ce fossé, large de cinq mètres et dont l'ennemi avait détruit le pont, il y avait un second fossé sans pont, dont l'abord était protégé par des abattis, et qui precédait un troisième et dernier fossé creusé au pied des remparts. Ce troisième fossé avait un pont-levis, s'abaissant en face d'une porte à claire-voie fermée à l'intérieur par une haute et épaisse levée en terre. Les intervalles compris entre les fossés tous remplis d'eau, étaient garnis de palissades en bois et semés de chausses-trappes.

Ces abords étaient formidables; et, sérieusement défendus, ils étaient presque inaccessibles. Mais les fuyards, qu'on avait vus suivre les rives du fleuve et disparaître dans le fort, firent supposer qu'il y avait de ce côté une entrée plus facile.

Cette reconnaissance minutieuse demanda quelque temps et s'exécuta sous une fusillade très-vive. Quelques coups de canon même, qui partirent des deux cavaliers commandant le fleuve, permirent au lieutenant-colonel de constater que l'artillerie de ces cavaliers avait été tour-

Digitized by Google

Année 1860. Août.

née du côté de la terre, comme dans le premier fort.

A la rentrée de la reconnaissance, les deux armées firent leurs dispositions d'attaque.

Les Chinois demandent à parlementer.

Les troupes allaient se mettre en mouvement, quand on vit s'élever sur les créneaux du fort de nombreux drapeaux blancs. Les Tartares demandaient à parlementer.

Le lieutenant-colonel du Pin et le capitaine Grant, neveu et aide de camp du général anglais, avec un interprête, M. Parcks, parlant très-bien le chinois, furent envoyés vers eux.

Ces officiers, arrivés au premier fossé du rempart en aval, au point où il rejoint le fleuve, aperçurent les parlementaires de l'ennemi sur une barque partie de la rive opposée et se dirigeant vers eux.

Les quelques moments pendant lesquels ils attendirent ne furent pas perdus. Ils constatèrent qu'à l'endroit où ils étaient, l'accès du fort offrait beaucoup moins d'obstacles que du côté déjà reconnu.

C'était par là que les Tartares en fuite s'étaient écoulés.

La barque aborda. Les mandarins remirent à nos officiers une dépêche du gouverneur du Pétchi-li. Cette dépêche renfermait une autorisation

Digitized by Google

pour nos flottes d'entrer dans le Pé-ho, à la condition qu'on suspendrait les hostilités. Nos officiers répondirent aux mandarins que nous n'avions besoin d'aucune autorisation pour naviguer dans le Pé-ho, depuis la prise du deuxième fort; que leur proposition était dérisoire, et, jetant avec mépris dans la boue du rivage la dépêche, ils ajoutèrent que ce n'était pas le moment de négocier, mais de combattre ou de rendre les forts sans autre condition que la vie sauve pour leurs défenseurs.

Année 1860. Août.

Les mandarins déclarèrent qu'ils étaient simplement porteurs de la dépêche, et qu'ils n'étaient pas autorisés à discuter son contenu. On se quitta sur cette déclaration.

Nos officiers étaient à peine de retour de leur mission, que l'ennemi fit de nouveaux signes avec ses drapeaux. On renvoya vers lui le colonel Folley, le lieutenant-colonel du Pin et M. Parks; le colonel Folley remplaçait le capitaine Grant. Cette fois, nos parlementaires durent passer sur la rive droite du fleuve. Ils abordèrent près d'un grand fort, dont ils purent examiner les défenses. Mais à vingt mètres de la première embrasure, ils furent interrompus dans leur examen par un mandarin militaire à boutons bleus, homme de haute stature et de bonne mine. Ce mandarin re-

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

prit, sans préambule, la conversation où on l'avait laissée à la première entrevue, et parla de suspension d'armes, de lettres, de réponses, etc., etc. On se contenta de lui répondre qu'on recommencerait le feu si, à une heure et demie de l'après-midi, il n'avait pas posé les armes sans conditions. Le mandarin, piqué dans son orgueil de soldat, répondit qu'il avait assez de canons et de poudre pour ne rien craindre, et qu'il nous écraserait si on osait l'attaquer; à quoi un des colonels alliés, mettant la main sur la montre qu'il portait suspendue à la ceinture, selon la mode des Tartares, répliqua qu'il serait mort et son fort enlevé quand l'aiguille marquerait une heure trente-cinq minutes. On se sépara sur ces mots.

Digitized by Google

XXVI

Prise du fort en aval de la rive droite par le général Collineau.

Le général de Montauban qui, lors de l'attaque du premier fort, avait commis la faute de laisser inoccupés les deux tiers de son artillerie, et avait ainsi réduit le général Collineau à emprunter deux obusiers aux Anglais, employa le temps que prirent ces pourparlers avec les Chinois, à faire venir toute l'artillerie de l'armée du village de Sin-kho.

A deux heures de l'après-midi, rien de nouveau ne survenant du côté de l'ennemi, les deux armées se mirent en mouvement.

Comme les Français tenaient encore la droite et les Anglais la gauche, les premiers devaient attaquer par le terrain qui s'étendait entre la chaussée et le fleuve, et les seconds par celui qui s'étendait à gauche de la chaussée.

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

Le général Collineau ayant encore les forts de la rive droite sur son flanc, fit établir ses deux batteries rayées de douze le long du fleuve pour les contre-battre, et ses deux batteries de quatre en face du fort sur lequel nous marchions.

Tout était silencieux. Le général avait ordonné d'attendre le feu des Chinois pour commencér.

L'infanterie de marine, déployée en tirailleurs pour donner moins de prise aux boulets ennemis, fila le long du fleuve, où elle devait rencontrer le passage qu'avaient suivi les Tartares du fort enlevé dans la matinée. Le général Collineau, avec le reste de ses troupes, et le génie portant les échelles, s'engagea partie sur la chaussée et partie sur le terrain qui la bordait à droite.

Le silence de l'ennemi et le nôtre avait quelque chose de saisissant. Ce n'était pas sans une grande émotion, qu'on voyait nos braves soldats s'avancer résolûment vers une position qui, d'un instant à l'autre, devait les couvrir de mitraille.

L'on atteignit ainsi le premier fossé. L'infanterie de marine le franchit rapidement et prit le chemin indiqué le long du Pé-ho. Le général Collineau, dirigeant en personne l'attaque de face, passa le premier, à quatre pattes comme ses soldats, sur une échelle placée horizontalement au-dessus du fossé. Les abattis qui défendaient l'abord

Digitized by Google

du deuxième fossé détruits, on le franchit de même, le général en tête; puis le terre-plein de séparation nettoyé de ses palissades et de ses chausses-trapes, on arriva au troisième et dernier fossé.

Année 1860. Août.

Tout à coup on vit reluire des baïonnettes entre les créneaux. C'était l'infanterie de marine qui, ayant trouvé les passages ouverts du côté du fleuve, avait pénétré dans le fort. Pas un coup de fusil n'avait été entendu. L'infanterie de marine fit immédiatement descendre le pont-levis sur le troisième fossé pour en faciliter le passage; mais la porte à claire-voie était si fortement barricadée, qu'il fut impossible de l'ouvrir, et que nos soldats durent, pour rejoindre leurs camarades, se hisser sur les remparts au moyen de cordages que ceux-ci leur jetèrent.

Le général Collineau, qui n'avait pas suivi d'autre voie pour arriver dans le fort, vit alors un étrange spectacle: 3,600 Tartares à genoux et les armes à terre, demandaient la vie. On ne leur fit aucun mal.

Le fort était depuis longtemps en notre possession, que les Anglais n'avaient pas encore terminé leurs préparatifs!

Les généraux en chef parurent à leur tour. Le général anglais, émerveillé de l'intrépidité du

Digitized by Google

Année 1860. Août.

Le général en chef de l'armée anglaise complimente le général Collineau sur sa belle conduite.

général Collineau et de la façon rapide avec laquelle il menait les choses, lui renouvela les compliments de la matinée, et lui abandonna, pour sa part, le soin de conduire le reste des opérations comme bon lui semblerait.

Avant de se retirer, les généraux en chef décidèrent la mise en liberté des 3,600 prisonniers.

Avant la prise ou la reddition des forts de la rive droite, cet empressement à renvoyer des hommes qu'on pourrait retrouver derrière d'autres remparts, comme nous les rencontrâmes plus tard en face de nous dans les champs de Chan-kia-ouan et de Pa-li-kiao, était une faute. Dans la circonstance présente, la plus ordinaire prudence commandait de s'en débarrasser soit en les passant immédiatement par les armes, soit en les envoyant au moyen de nos transports dans les îles Mia-tao, dont certainement ils ne seraient pas sortis pour nous faire la guerre.

Sur ces entrefaites, survint un orage épouvantable. Le terrain en peu d'instants fut transformé en une immense mare boueuse. Ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts, surtout du côté des Anglais, qu'on parvint à ramener au camp de Sin-kho l'artillerie des deux armées.

La batterie de siége des Anglais resta embourbée pendant plusieurs jours.

Digitized by Google

Année 1860. Août.

Cet orage éclatant quelques heures plus tôt, aurait frappé notre artillerie d'immobilité, et, par suite, aurait probablement rendu impossible la prise des forts.

Le général Collineau envoie sommer le gouverneur du Pé-tchi-li.

Le général Collineau, à qui le général anglais avait, pour ainsi dire, donné une entière liberté d'action, pensant avec raison que la prise du deuxième fort rendrait l'ennemi plus traitable que dans la matinée, résolut de s'assurer de l'effet qu'elle avait produit sur son esprit.

En conséquence, il envoya sommer le gouverneur du Pé-tchi-li de livrer toutes les défenses du Pé-ho. Les officiers choisis pour cette mission étaient : le chef d'escadron d'état-major Campenon, les capitaines de Cools et Le Sergeant d'Hendecourt, auxquels se joignirent, du côté des Anglais, le major Anson et MM. Parkes et Loche.

Dans leur trajet vers Si-kou où ils devaient rencontrer le gouverneur du Pé-tchi-li, ces officiers, passant devant le grand fort de la rive droite, tentèrent d'intimider le commandant tartare de ce fort. Mais ce mandarin repoussa énergiquement leurs propositions.

Arrivés à Si-kou, ils entrèrent immédiatement en pourparler avec le gouverneur du Pé-tchi-li.

En attendant le retour de ses envoyés, le général Collineau fit reconnaître les barrages du Pé-ho,

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

afin d'être promptement en mesure d'opérer, au cas possible où ils échoueraient dans leur démarche.

Ces barrages, au nombre de trois, se composaient : le premier, d'une estacade faite d'énormes madriers reliés entre eux par trois câbles, de douze centimètres de diamètre, et par deux chaînes en fer; le deuxième, à quelques centaines de mètres en aval du premier, d'une estacade de bateaux maintenus serrés les uns près des autres par de grosses chaînes; et le troisième enfin, à huit cents mètres en aval du deuxième, de grands pieux en fer ayant leurs pointes tournées du côté de la mer.

Ces pieux, indépendants les uns des autres mais très-rapprochés, du poids de dix à douze tonneaux chacun, fermaient entièrement le passage et formaient la dernière ligne de défense du fleuve, ligne redoutable, parce que le canon des forts avait à sa hauteur son plein effet.

Quant aux deux premières estacades en amont, comme elles étaient tout d'une pièce, il suffisait, pour s'en débarrasser, de déraper d'un seul côté les ancres enfoncées dans la vase auxquelles étaient attachés les câbles et les chaînes en fer qui les maintenaient, pour que, pivotant sur le point d'attache fixé à la rive gauche du fleuve, elles

Digitized by Google

allassent, sous la pression du courant, se coller le le long de la rive droite.

Année 1860. Août.

Cette reconnaissance achevée, le général Collineau, ignorant toujours ce qui se passait à Si-kou, envoya le lieutenant-colonel du Pin avec un détachement d'infanterie de marine sur la rive droite, pour s'emparer de quelques jonques amarrées près du grand fort de cette rive. Huit jonques furent prises sous le canon de l'ennemi, qui laissa faire, et ramenées sur la rive gauche. Elles étaient remplies de sang; plusieurs d'entre elles étaient chargées de cadavres.

On les appropria vivement, et on les utilisa à transporter 150 Français et 150 Anglais sur la rive droite. Ces troupes occupèrent le grand fort que, sur l'ordre du gouverneur du Pé-tchi-li, son commandant nous remit à la nuit tombante.

Le gouverneur du Pé-tchi-li signe la reddition de tous les forts de la rive droite.

Pendant que s'accomplissaient ces choses, nos officiers étaient toujours en conférence avec le gouverneur du Pé-tchi-li. Ce haut fonctionnaire débattit longtemps sur l'énormité des sacrifices qu'on lui demandait. Mais le langage énergique et péremptoire de nos officiers, qu'appuyait la prise si rapide des forts de la rive droite, triompha de sa résistance, et après les efforts les plus honorables, il finit par souscrire aux conventions suivantes :

Digitized by Google

Année 1860. Août.

1° La remise de tous les forts et camps de la rive droite, avec les canons et munitions de guerre dont ils étaient pourvus;

2° L'envoi d'officiers tartares dans les forts pour nous indiquer l'emplacement des mines;

3° L'engagement de fournir tous les renseignements sur les barrages du Pé-ho.

Ces conventions, signées très-avant dans la nuit, ne furent connues que le 22 au matin.

Résultats de la journée du 21.

Ainsi cinq forts, dont deux conquis par nos armes, deux camps retranchés, cinq cent dix-huit canons, dont cent dix en bronze, d'immenses approvisionnements de guerre, la libre navigation du Pé-ho, et, par suite, l'abondance dans les armées alliées, tels étaient les résultats de la journée. Nous avions, en outre, tué à l'ennemi plus de 2,000 hommes, et le général en chef tartare.

Pendant plusieurs jours, le Pé-ho charria les cadavres de ceux qu'on n'avait pu enterrer dans le trou creusé dans le premier fort par l'explosion d'une poudrière; ces cadavres, entraînés par le courant jusqu'à la ville de Tien-sin, montrèrent aux populations des deux rives l'effet terrible de nos armes.

Les pertes des alliés furent considérables. Sur 400 hommes environ qui, dans l'armée française, prirent part à la lutte, 40 furent tués et 160 mis

Digitized by Google

hors de combat. Parmi les premiers se trouvaient : le lieutenant Grand-Pierre du 102e de ligne et le maréchal-des-logis de dragons Ducheyla. Le sous-lieutenant Balme et plusieurs autres étaient grièvement blessés. Le brave commandant Testard avait reçu quelques coups de lance, mais ses blessures étaient légères.

Année 1860. Août.

Dans l'armée anglaise, les pertes furent plus considérables encore à cause de sa formation en masse lors du passage des fossés. 17 officiers furent tués ou blessés, et, parmi ces derniers, le capitaine Brooke, aide de camp du général Napier.

On supposait que la flotte ne pouvait approcher assez près des forts pour joindre le feu de ses canonnières à celui de l'artillerie de terre ; aussi fut-on très-étonné dans l'armée, lorsqu'on apprit que trois ou quatre canonnières françaises, échouées à dix-huit ou dix-neuf encâblures du fort le plus en aval, avaient, cependant, contribué par leurs boulets au succès de la journée.

Digitized by Google

XXVII

Les flottilles alliées vont à Tien-sin.

Le 22, au matin, les flottilles alliées s'engagèrent dans le Pé-ho, après en avoir débarrassé l'embouchure de ses obstacles.

L'amiral Hope qui, l'année précédente, avait commandé les forces navales anglaises, si malheureuses à cette époque dans l'attaque des forts, adressa une lettre au général Grant, par laquelle il protestait contre les conventions arrêtées et signées dans la nuit du 21 au 22, par les officiers de l'armée de terre. Sa protestation était fondée en droit; mais, en la faisant, il oubliait que la flotte était en ce moment loin du théâtre des événements, et qu'à la guerre, où l'occasion joue un si grand rôle, le temps qu'on aurait employé à le consulter, aurait été perdu pour la saisir.

Les conditions imposées à l'ennemi par l'ar-

Digitized by Google

mée de terre étaient si brillantes pour les vainqueurs, que l'idée de les désapprouver ne pouvait venir à personne. Aussi l'on doit croire, qu'en cette circonstance, l'amiral Hope protesta pour la forme et nullement contre le fond des choses. Nous ignorons si l'amiral français imita son collègue ; en tous cas son droit était le même.

Année 1860. Août.

Ici l'on peut juger combien la division des commandements était une chose mal conçue.

Les Anglais n'avaient pas mieux que nous compris la nécessité de placer sous un seul commandement leurs forces de terre et de mer. De sorte que, si contrairement à ce qui eut lieu, l'action de la campagne ne s'était pas tout entière concentrée sur terre, on aurait été infailliblement exposé aux plus fâcheux tiraillements et privé de toute initiative ; car une initiative n'existe pas là où quatre chefs égaux discutent et débattent ce qu'il faut faire.

Le 23 août, l'amiral Hope remonta jusqu'à Tien-sin avec trois canonnières et n'y rencontra aucune résistance. L'amiral français le suivit de près.

Le 24, le général de Montauban nomma dans l'état-major : le lieutenant-colonel du Pin, au grade de colonel ; le chef d'escadron Campenon, à celui de lieutenant-colonel, et le capitaine de

Digitized by Google

Année 1860. Août.

Cools, au grade de chef d'escadron. Ces officiers furent moins heureux que leurs camarades élevés, le 15 août, dans les mêmes circonstances, à des grades supérieurs.

Le général en chef ayant outrepassé ses pouvoirs en les nommant à des emplois non vacants, annula le lendemain leurs promotions.

Dans la même journée, les deux généraux en chef embarquèrent 2,000 hommes sur le Pé-ho, pour la ville de Tien-sin. Ces troupes, moitié françaises moitié anglaises, arrivèrent le 26 dans cette ville qui fut divisée entre les deux armées. Les Français s'établirent sur la rive gauche, et les Anglais sur la rive droite. Le 27, d'autres troupes françaises prenant la voie de terre à la gauche du fleuve, se mirent en route pour Tien-sin. La brigade topographique, à laquelle s'était joint M. Descayrac de Lauture, suivait la rive droite.

La connaissance du pays qui s'étend entre Pé-tang et Sin-kho, puis entre ce dernier village et Tien-sin, n'étant pas sans intérêt, nous laisserons un moment les affaires de guerre pour donner une description de ce pays.

Digitized by Google

XXVIII

Description du pays depuis Pé-tang jusqu'à la ville de Tien-sin.

Ainsi qu'on l'a dit, le village ou la petite ville de Pé-tang est bâtie sur la rive droite du Pé-tang-ho, dans un îlot entouré de tous côtés par les eaux du fleuve à la marée haute, et par une vase liquide et profonde lorsque ses eaux se retirent. Ce village communique à la terre ferme par un pont en bois débouchant sur une chaussée, qui se dirige du Nord-Est au Sud-Ouest, vers le village de Sin-kho, par lequel on passe pour se rendre au village de Si-kou, aux forts du Pé-ho, ensuite à Tien-sin.

Pendant sept mille mètres, cette chaussée, d'une largeur de huit mètres, court sur un terrain inondé en partie par la marée haute. Les fossés qui la bordent sur chaque côté, d'une profondeur égale à son élévation, puisqu'elle provient de

Digitized by Google

Année 1860. Août.

l'extraction des terres qui les forment, présentent des obstacles sérieux lors des hautes marées. Le sol de cette chaussée est gras et se détrempe à la moindre pluie, de sorte que la marche y est très-pénible.

A la distance de sept mille mètres de Pé-tang, la chaussée s'abaisse et se change en route au niveau du terrain, lequel devient sablonneux, par conséquent moins humide, mais reste encore parsemé de nombreux bas-fonds où séjournent les eaux pluviales.

De Pé-tang à Sin-kho, l'on compte treize kilomètres. Aussi loin que la vue peut s'étendre sur tout ce parcours, on aperçoit une infinité de petites éminences coniques en terre, marquant la place des sépultures chinoises, ainsi qu'on s'en souvient. Les Chinois ont un grand respect pour ces espèces de monuments funéraires tellement multipliés, qu'une partie notable de la terre se trouve ainsi enlevée à la culture. Ces champs de tombeaux seraient très-favorables à la guerre de surprises, parce qu'ils offrent partout d'excellents abris aux tirailleurs.

A trois kilomètres du pont de Pé-tang, on trouve, à droite, une sorte de route partant de la chaussée, laquelle se dirige en droite ligne sur Tien-sin, et, sans passer par le village de Sin-kho, rejoint

Digitized by Google

le Pé-ho en face du village de Koui-toua, à vingt kilomètres de Tien-sin. Cette route abrége beaucoup la distance entre Pé-tang et cette dernière ville, mais elle n'est praticable que pendant le beau temps. A l'époque des pluies, elle est continuellement inondée sur une étendue de six à sept kilomètres, à partir de la chaussée où elle s'embranche.

Année 1860. Août.

La distance de Pé-tang à Tien-sin, en suivant cette route, est de cinquante-trois kilomètres.

Le village de Sin-kho a plus d'un kilomètre de longueur sur une largeur de sept cents mètres environ. Il est entouré de beaux jardins, qui s'étendent du Sud-Ouest jusqu'au Pé-ho, distant de trois kilomètres.

Sa population, agricole et paisible, effrayée par le combat du 12 août, s'était dispersée dans les villages environnants, et n'était pas encore rentrée. Toutefois, on vit dans ce village, en assez grand nombre, des chevaux médiocres et des mulets excellents, et du fourrage en quantité suffisante pour nourrir les 4 à 5,000 animaux des armées alliées.

Du village de Sin-kho part une route allant à Tien-sin, laquelle suit la rive gauche du Pé-ho, dont elle s'écarte d'abord de plus de dix kilomètres, et qu'elle rejoint ensuite en face du village de Koui-Toua, au point où elle rencontre la route

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

déjà signalée, venant directement de Pé-tang.

Jusqu'à ce point elle parcourt, pendant vingt-huit kilomètres, un terrain aride et sans culture, et, à partir de ce point jusqu'à Tien-sin, elle côtoie le Pé-ho l'espace de seize kilomètres. Sa longueur totale est de quarante-quatre kilomètres.

Une deuxième route, allant du bord de la mer à Tien-sin, suit la rive droite du fleuve, duquel elle ne s'écarte que pour éviter les trop longs détours qu'il décrit. Elle traverse le pays le plus riche et le mieux cultivé qu'on puisse imaginer ; mais cette richesse de culture, due aux irrigations qu'alimentent les eaux du fleuve, ne se rencontre que sur quelques kilomètres de terrain, et s'arrête juste au point où cessent ces irrigations fécondantes. Au delà, on ne trouve plus qu'une plaine sablonneuse et complétement stérile.

La route de la rive droite, la meilleure de toutes, a été tracée avec intelligence. Elle a sur presque toute son étendue une largeur de seize à vingt mètres.

Le village de Si-kou, à l'est duquel sont établis les forts qui défendent l'entrée du Pé-ho, contourne pendant quatre kilomètres son dernier anneau en allant vers la mer. La population de Si-kou peut être estimée à 30,000 habitants au moins.

Digitized by Google

On y admire une belle pagode. La route que l'on prend pour aller de l'Est à l'Ouest, traverse une plaine inculte coupée de nombreuses flaques d'eau. Cette plaine est bornée à quatre kilomètres par le Pé-ho, qui décrit un grand arc de cercle à sa droite.

Année 1860. Août.

Après un parcours de sept kilomètres, la route rencontre tout à coup le fleuve, et avec lui on retrouve les merveilleuses cultures dont nous avons parlé. Les villages alors sont si rapprochés les uns des autres, qu'à vol d'oiseau ils semblent former une grande ville dont les habitations seraient séparées par des jardins. On traverse ainsi les villages de Nan-kiao, Tsin-tsan-tchouang, Tchouang, et l'on arrive à Kho-kou, village de deux mille mètres de long, situé à quinze kilomètres de Si-kou. Sa population est de vingt-cinq à trente mille habitants. On y trouve, ainsi qu'à Sin-kho, de précieuses ressources en grains, fourrages, viande, volailles et légumes.

A trois kilomètres, la route qui toujours se dirige vers l'Ouest, laisse à sa droite un camp retranché d'une médiocre importance, et à huit kilomètres rencontre d'abord le village assez considérable de Tsin-san-kou, puis successivement ceux de Nang-yang-matao, à quatre kilomètres; Tsai-tsin-tchouang-ho, à trois kilomètres; Paë-

Digitized by Google

Année 1860. Août.

tang-ho à deux kilomètres; Tchouang-kiang, à quatre kilomètres.

Entre ces deux derniers villages, quatre forts élevés sur la rive droite et trois sur la rive gauche commandent la navigation du fleuve. Chacun de ces forts forme un parallélogramme à coins arrondis, dont les faces ont cent à cent cinquante mètres de côté. Des cavaliers dominent les murs d'enceinte. Ils sont construits sur le modèle de ceux des forts pris le 1er août, à Pé-tang, et le 21, à l'embouchure du Pé-ho.

Si ces forts eussent été armés et pourvus de défenseurs, il est probable que pas une des canonnières qui, le 23, remontèrent à Tien-sin avec les amiraux, ne serait arrivée à sa destination.

A trois kilomètres et demi de Tchouang-kiang on trouve Koui-toua; puis successivement Tchang-kia-tchouang, à deux kilomètres; Tsin-tsan-tchouang à un kilomètre; Tou-tchouang à deux kilomètres; Taï-tchouang à un kilomètre et demi; Tang-loa à un kilomètre, et enfin le mur d'enceinte de la ville de Tien-sin, à un kilomètre et demi. La longueur totale de la route que nous venons de décrire est de soixante kilomètres. Entre cette route et celle de la rive gauche passe le Pé-ho, dont le parcours est de quatre-vingts kilomètres à cause de ses nombreux détours. Ce fleuve, dont la

Digitized by Google

largeur moyenne est de deux cents à trois cents mètres, peut porter de grandes canonnières, — telles, par exemple, que la *Mitraille* ou la *Fusée*. Le passage de la barre établie à son embouchure, ne peut s'exécuter qu'avec la marée haute. Sa pente, de Tien-sin à la mer, est presque nulle; aussi la mer, qui s'élève de trois à quatre mètres pendant le flot et le jusant, y produit-elle des courants fort rapides qui, ajoutés à ses coudes nombreux et souvent très-brusques, rendent sa navigation des plus pénibles aux navires d'un certain tonnage.

Année 1860. Août.

Nos petites canonnières en fer, à cause de leur dimension, faisaient la traversée de Tien-sin à la mer en une journée.

Nous avons parlé de la magnifique culture qui couvre les terrains avoisinants les deux rives du Pé-ho, et enchante les regards du voyageur qui remonte depuis son embouchure jusqu'à la ville de Tien-sin. Quoique régnant dans tout le pays, la grande fécondité de ces terres, concédées autrefois à des soldats tartares, ne provient pas d'un système général d'irrigations, mais bien de l'industrie particulière des habitants riverains descendants probables de ces soldats concessionnaires.

Procédés en usage chez les populations riveraines du Pé-ho, pour cultiver les terres.

Ces irrigations se font, principalement, au

Digitized by Google

Année 1860. Août.

moyen de petites norias et vis d'archimède, qui élèvent les eaux du fleuve à trois ou quatre mètres, hauteur suffisante vu le peu de relief des terrains avoisinants. Ces diverses machines très-simples sont mises en mouvement par des ânes ou des petits chevaux du pays. Faute de ces animaux, les colons peu aisés se servent d'une moitié de calebasse attachée à une corde. Deux personnes suffisent à mettre en mouvement l'instrument d'irrigation avec lequel ils puisent et élèvent l'eau du fleuve, qu'ils déversent sur le terrain.

Il est à remarquer que les Chinois travaillent très-profondément leurs terres pendant l'automne, — à quatre-vingts centimètres environ, — puis les inondent de telle façon qu'ils les transforment en un immense étang boueux que l'hiver, très-rude en ces climats, vient bientôt geler. A la mi-saison, ils ensemencent ces terres qui conservent ainsi leur humidité pendant les plus fortes chaleurs de l'été, d'où il résulte les merveilleuses récoltes dont il a été question. Ces récoltes consistent principalement en gros maïs, en millet de toutes sortes, et surtout en sorghos poussant à une hauteur de huit pieds. Cette plante, dont on tire de la teinture, des liqueurs fortes, sert encore à construire des clôtures, tant sa tige est puissante, à faire du

Digitized by Google

feu, etc., etc.; sa graine, dont le gros bétail est très-friand, l'expose à de graves maladies (1).

Année 1860. Août.

(1) Tableau des distances à parcourir entre les divers points de la route passant sur la rive droite du Pé-ho :

Grand fort à Si-kou.	2	kilomètres	
Traversée de Si-kou.	4	—	
— Nan-kiao	7	—	
Tsin-tchen-tchouang	3	—	
Yang ou Tchouang.	1	—	1/2
Ko-kou.	3	—	
Traversée de Ko-kou	2	—	
Tsin-soui-kou.	7	—	
Sa traversée	1	—	
Nan-yang-matao	4	—	
Tsai-tsin-tchouang-ho.	3	—	
Paëtang-ho	2	—	
Tchouang-kiang	4	—	
Koui-toua.	3	—	1/2
Tchang-kia-tchouang.	2	—	
Tsin-tsan-tchouang	1	—	
Tou-tchouang.	2	—	
Taï-tchouang.	1	—	1/2
Tang-loa	1	—	
Murs d'enceinte de Tien-sin	1	—	1/2
Entrée de la ville	3	—	
Traversée de la ville	3	—	
Total.	60	kilomètres.	

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

XXIX

Description des murailles de Tien-sin.

La ville de Tien-sin, dans laquelle le grand canal Impérial conduisant à Pé-king vient se réunir au Pé-ho, est renfermée dans une enceinte de fortifications en forme de parallélogramme, dont les longues faces, allant de l'Est à l'Ouest, ont seize cents mètres, et les petites, du Nord au Sud, onze cents, en s'inclinant de deux degrés seulement vers l'Est. Du mur d'enceinte à la ville proprement dite, règne un espace de trois kilomètres. Chaque rive du Pé-ho est protégée par un fort battant le fleuve, et construit sur le même modèle que les forts dont nous avons parlé.

L'intérieur de la ville est tracé très-régulièrement. Des quatre portes percées au centre de chaque fort, partent deux grandes rues qui se coupent à angle droit sous un magnifique portique

Digitized by Google

élevé au centre de la ville. Les fortifications, construites en briques dures et épaisses, ont huit mètres de hauteur à l'extérieur et sept mètres à l'intérieur. Elles sont formées de deux murs de revêtement ayant, celui de l'extérieur, un mètre cinquante centimètres d'épaisseur au sommet, et trois mètres à la base; celui de l'intérieur, soixante centimètres au sommet et deux mètres à la base. L'espace compris entre ces deux murs est de cinq mètres, et est rempli d'une masse de béton ayant la consistance de la pierre, de sorte qu'avec les deux murs de revêtement, les murailles d'enceinte ont sept mètres dix centimètres d'épaisseur au sommet et dix mètres à la base.

Le terre-plein, qui a cinq mètres de large et six mètres dix centimètres d'élévation, est défendu à l'extérieur par un mur crénelé dont les créneaux, distants l'un de l'autre de trois mètres vingt centimètres, peuvent servir d'embrasures à des pièces de canon. Entre chaque grand créneau, il y en a deux petits pour les armes à feu; et enfin, au ras du terre-plein, un petit créneau, avec des vues très-rapprochées du pied des murailles. Il règne autour du rempart, à l'intérieur, un mur de quatre-vingt-dix centimètres de hauteur, et, de distance en distance, sont des flanquements en forme de tours carrées, ayant

Digitized by Google

Année 1860. Août.

deux mètres de relief sur la ligne des murailles.

On monte sur les remparts au moyen de rampes placées de chaque côté des portes d'entrée. Ces portes sont couvertes par des tambours disposés de manière que, la première porte prise, les boulets ne peuvent enfiler la seconde. Au-dessus de chaque porte, ainsi qu'à chaque angle, s'élève sur les murailles un kiosque d'une forme assez élégante et recouvert en tuiles à lignes courbes.

Cette ville était autrefois entourée par de larges fossés pleins d'eau ; mais les faubourgs, en s'étendant et en venant adosser leurs maisons aux murs d'enceinte, les ont presque entièrement envahis, de sorte qu'ils ne présentent plus aujourd'hui qu'une insignifiante défense.

Les faces Nord et une partie de celles de l'Ouest et du Sud de Tien-sin, sont couvertes de vastes faubourgs; l'angle Sud-Est est le seul que les constructions des particuliers aient encore respecté.

Autour de la ville, on voyait un vaste camp retranché ayant vingt-quatre kilomètres de développement; ce camp était protégé par une simple levée en terre, de trois mètres de relief, bordée par un fossé plein d'eau de quatre à cinq mètres de largeur et de deux mètres de profondeur.

Quand les troupes alliées arrivèrent à Tien-sin,

Digitized by Google

quelques pièces d'artillerie en fonte et en mauvais état armaient les flanquements imparfaits qu'on y avait ménagés.

Année 1860. Août.

Les pièces en bronze qu'on trouva à Tien-sin armaient les deux forts situés à la sortie du Pé-ho et les levées qui les avoisinent.

D'après le dire des Chinois, la ville de Tien-sin aurait 5 à 600,000 habitants. Ce chiffre, sans doute exagéré, est loin de le paraître; car, bien qu'un grand nombre des habitants l'eût quittée à notre approche, ses rues, lors de notre arrivée, étaient remplies d'une foule plus compacte que celle des quartiers les plus populeux de Paris.

Tien-sin est le centre d'un immense commerce d'entrepôt. Sa position sur le Pé-ho et sur le canal Impérial, y fait affluer de toutes les parties de l'empire les denrées qui alimentent la capitale, ainsi que le Pé-tchi-li, une des provinces où la culture ne suffit pas à nourrir ses habitants.

Dans le faubourg qui s'allonge sur la rive gauche du Pé-ho, on trouve l'entrepôt général du sel. Cet entrepôt couvre plus d'un kilomètre dans sa longueur, et cinq cents mètres au moins dans sa largeur. Des montagnes de sel y sont accumulées. Elles sont garanties de la pluie par des revêtements en nattes.

Le fermage de l'entrepôt de Tien-sin, concédé

Digitized by Google

Année 1860. Août.

à des négociants, est une des plus grandes sources de revenu de l'Empire chinois, où le sel paye des droits assez élevés.

Attaque de la ville de Shangaï par les rebelles chinois.

Le 18 août, on apprit, à Tien-sin, que les rebelles avaient attaqué la ville de Shangaï, et qu'ils avaient été repoussés par le colonel Faure de l'infanterie de marine et le colonel anglais Marsh.

La Chine est divisée depuis quelques années en deux immenses partis ; celui qui défend l'ordre des choses établies, et celui qui cherche à le renverser. On désigne sous le nom de rebelles ceux qui appartiennent au second parti, parce qu'ils sont en insurrection contre le gouvernement de l'empereur.

Nous étions allés en Chine pour y faire une guerre régulière ; aussi traitâmes-nous les rebelles, à Shangaï, comme des brigands, ce qu'ils sont en réalité.

Cette affaire, qui causa tant d'étonnement au gouverneur du Pé-tchi-li lors de son entrevue avec nos officiers, au sujet de la capitulation des forts de la rive droite, parce qu'il ne pouvait s'expliquer notre manière d'agir, en combattant, tout à la fois, les insurgés et les troupes de l'empereur, leurs ennemis naturels, cette affaire fut des plus honorables pour les troupes alliées.

Digitized by Google

Année 1860.
Août.

Pour mieux assurer, à l'avenir, la défense de Shangaï et la garantir contre toute surprise, nous brûlâmes le faubourg chinois situé entre la ville fortifiée et les terrains concédés aux Européens.

Après le combat, où nous tuâmes beaucoup de rebelles, les troupes impériales chargées de leur tenir tête, se confondirent avec eux et se livrèrent à un effroyable pillage. La cupidité, en Chine, l'emporte souvent sur le dévouement à la cause que l'on sert. Pris en masse ou isolément, les hommes, dans tous les pays, se ressemblent singulièrement.

Le 20, les rebelles se retirent sur Si-ka-wé, où les Jésuites ont fondé un magnifique établissement. M. Forest, interprète anglais, eut le courage, et c'en était un grand, d'aller les menacer des armées alliées, dans le cas où ils ne se retireraient pas. Cet homme intrépide revint sain et sauf, après avoir réussi dans sa démarche. Les rebelles quittèrent Si-ka-wé et respectèrent l'établissement des Jésuites.

Cette irruption des rebelles sur Shangaï, décida les généraux en chef à envoyer le 44e régiment anglais et deux compagnies françaises d'infanterie de marine, avec une demi-batterie d'artillerie de montagne, pour en renforcer la garnison.

Digitized by Google

XXX

Le 31 août fut marqué par l'arrivée à Tien-sin d'un mandarin de première classe, à globule rouge, nommé Koué, lequel s'annonça comme plénipotentiaire de l'empereur de Chine.

Les ambassadeurs français et anglais font un traité de paix avec un soi-disant plénipotentiaire chinois qui disparaît au moment de signer.

Les diplomates alliés s'empressèrent d'entrer en négociations avec le dignitaire, et, sans vérifier les pouvoirs dont il était revêtu, n'hésitèrent pas à conclure un traité avec lui.

Nos ambassadeurs devant se rendre à Pé-king pour assister à la ratification de ce traité, on s'occupa, dans les deux armées, de leur composer une escorte d'honneur digne de leur rang, et surtout qui établît bien notre position de vainqueurs.

En conséquence, 1,000 Français et 1,000 Anglais furent désignés pour entrer à leur suite dans

Digitized by Google

cette capitale fameuse, jusqu'alors fermée aux étrangers.

Année 1860. Septembre.

A partir de ce moment jusqu'à celui du départ, les soldats des divers détachements dont l'escorte française devait se composer n'eurent plus qu'une préoccupation, celle de paraître avec tous leurs avantages devant les belles dames de Pé-king.

Le général en chef facilita du mieux qu'il put leurs instincts de coquetterie; il fit distribuer aux chasseurs d'Afrique de belles cravates et des écharpes bleu de ciel, aux spahis d'éclatants burnous écarlates, etc., etc. Afin d'atténuer autant que possible notre infériorité en cavalerie, on organisa une partie des artilleurs en escadrons, qui, joints aux 60 chasseurs et spahis, faisaient très-bonne figure auprès des nombreux et superbes escadrons anglais. On était prêt à partir, lorsque, le 7 septembre, jour convenu pour apposer les dernières signatures au traité, on apprit que Koué avait quitté sans mot dire la ville de Tien-sin. Ce prétendu plénipotentiaire ne s'était présenté que pour gagner du temps et permettre à San-ko-li-tsin, commandant les forces chinoises, d'organiser la défense du pays.

Cette singulière aventure, qui aurait dû nous servir d'enseignement, et nous rendre plus circonspects à l'avenir dans nos rapports avec les diplo-

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

mates chinois, ne fut pas une leçon pour nos ambassadeurs; car, peu de temps après, leur trop grande confiance leur fit accueillir avec la même précipitation les envoyés chinois, précipitation qui, cette fois, eut pour beaucoup des nôtres de bien terribles conséquences.

La guerre, que l'on croyait terminée ou du moins prête à l'être, allait donc recommencer. Les Chinois, qu'on avait tant de raisons de croire découragés, ne l'étaient donc pas, et, comptant sur les distances, sur l'hiver qui approchait, sur leurs immenses ressources, ils avaient donc l'espoir de nous attirer en avant, de nous envelopper, et d'en finir avec nous soit en nous écrasant dans une grande et suprême bataille, soit en nous détruisant en détail!

Difficultés que présente une marche en avant sur Pé-king.

Aussi, la colère produite par cette déception une fois apaisée, on resta plusieurs jours dans les deux armées sans rien décider. Et certes, quand on examine froidement la question, on s'explique facilement les tergiversations des généraux en chef, avant d'arrêter la résolution qu'ils prirent de marcher sur Pé-king avec une partie de leurs forces. En effet, l'entreprise était des plus hasardeuses; un long trajet nous séparait de cette capitale; le pays à parcourir nous était inconnu; on en ignorait les ressources, et la marine ayant formel-

Digitized by Google

lement déclaré impraticable la navigation sur le canal impérial, à cause de l'abaissement des eaux, on ne pouvait compter sur elle pour le ravitaillement de l'armée.

Année 1860. Septembre.

Il fallait donc aviser au moyen de transporter par terre les approvisionnements et les objets nécessaires. Là était l'embarras capital, embarras qu'augmentait surtout la nécessité de pourvoir, momentanément, au transport des soldats malades ou écloppés, pendant la marche de six à sept jours, par une chaleur étouffante, qu'on avait à faire avant d'arriver à Pé-king, ou du moins à Toung-chao, ville située à dix-huit kilomètres de cette capitale.

Ainsi, malgré l'activité du sous-intendant Dubut, qui n'avait pu réunir qu'un nombre de voitures attelées de deux à quatre chevaux, à peine suffisant pour transporter les vivres de l'armée, on se voyait forcé de distraire une partie de ces voitures de leur destination, et, par suite, exposé à n'avoir même plus l'indispensable pour continuer le mouvement sur Pé-king une fois commencé.

Ordre des armées alliées dans leur marche sur Pé-king.

Si l'on ajoute à ces considérations la possibilité d'un échec avec ses conséquences, on peut se faire une idée de la hardiesse qu'il fallut pour décider une telle opération.

Les deux généraux en chef, une fois leur réso-

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

lution prise, arrêtèrent promptement leurs dispositions.

Il fut convenu que l'armée alliée marcherait sur trois colonnes partant successivement à un jour de distance l'une de l'autre. La première, forte de 1,000 Anglais avec le général en chef et lord Elgin, fut formée du 99e régiment d'infanterie, de dragons indiens et de deux batteries armstrong.

La deuxième, avec le général Montauban et le baron Gros, était formée de 3,000 Français de la brigade Jamin, de deux batteries d'artillerie, une de quatre et une de douze, des chasseurs d'Afrique et des spahis, et de 50 artilleurs à cheval.

La troisième, commandée par sir John Mitchell, du 60e régiment de rifles, et composée du 3e buffs et du reste de la cavalerie, présentait un effectif de 2,000 hommes.

La première colonne partit le 9 septembre, la deuxième le 10, et la troisième le 11.

Digitized by Google

XXXI

Marche de l'armée française.

La colonne française se mit en mouvement par une chaleur accablante. Sa marche, au milieu des plaines sablonneuses, et sur des routes bordées de sorghos plus hauts qu'un homme à cheval et interceptant le moindre souffle d'air, fut des plus pénibles. Dans cette première journée, on fit dix-sept kilomètres et on arriva au village de Pou-kao, l'avant-garde à onze heures du matin, et l'arrière-garde à cinq heures de l'après-midi. Nos troupes établirent leurs bivouacs un peu au delà de ce village. Vingt-deux soldats, à demi-asphyxiés par la chaleur, entrèrent à l'ambulance.

Dans la soirée, un violent orage fondit sur le camp et le transforma en un vaste étang. Le désordre qu'il occasionna, permit aux conducteurs

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

chinois, que nous avions requis avec tant de peine à Tien-sin, de se sauver avec leurs attelages.

Cette perte, vu la pénurie de nos moyens de transport qu'affaiblissaient encore les malades de journée, mettait l'armée dans l'impossibilité de continuer sa route.

Heureusement, on découvrit que le canal Impérial, séparé de nos campements par un champ de sorghos, était couvert de jonques voguant dans tous les sens. Après les renseignements donnés par la marine, cette découverte était une bonne fortune qu'il importait de mettre à profit.

Dès que ce canal, parcourant notre ligne d'opération sur Pé-king, était navigable, il ne s'agissait plus que de s'emparer de toutes les jonques qui nous tomberaient sous la main, pour faire cesser d'un seul coup nos embarras et même pour opérer dans les meilleures conditions. On n'y manqua pas, et le 11, au soir, les pontonniers chargés de ce soin, avaient réuni ces embarcations en assez grand nombre pour former deux escadrilles. L'une partit pour Tien-sin, emportant nos malades, avec ordre d'en ramener des munitions et des provisions de toute nature. L'autre servit à recevoir les denrées chargées sur les voitures désormais inutiles, depuis la fuite des conducteurs chinois avec leurs attelages. Tout

Digitized by Google

cela se fit avec la plus grande rapidité, grâce à l'intelligence de nos pontonniers et à la précaution qu'ils eurent de retenir sur leurs jonques les mariniers chinois. Le corps des pontonniers, sous les ordres du capitaine Ponton, rendit de tels services à l'armée, déploya en toutes circonstances une telle activité, qu'on lui doit en grande partie les succès de la campagne.

Année 1860. Septembre.

Eminents services rendus par le corps des pontonniers commandés par le capitaine Ponton.

Le 12, au moment de partir, on apprit que le prince Tsaï, membre de la famille impériale, et le ministre de la guerre Khou, venaient au devant des alliés.

A dix heures du matin, notre avant-garde, précédant l'arrière-garde de quatre heures, atteignit, après une marche de treize kilomètres, Yang-tsun, grand village de 30 à 40,000 âmes, assis sur la rive droite du Pé-ho. Le général de Montauban avait ordonné et fait observer parmi ses troupes la discipline la plus sévère. Dans tous les villages que l'armée traversa, elle respecta scrupuleusement les propriétés et paya si largement ses provisions, que les populations rassurées traitèrent à l'envi avec elle et s'enrichirent de son passage. Ainsi, en deçà de Tien-sin, comme partout où nous avions déjà stationné, les populations comprirent que nous n'étions pas venus pour ravager le pays, mais bien pour vider des

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

différends tout politiques avec leur gouvernement.

En quittant Tien-sin, l'armée laissa sur sa gauche un canal appelé Si-ho (fleuve du Sud).

Pendant ces deux premières journées, on put juger de la direction du cours de ce canal par le mouvement des mâts des jonques qu'on apercevait au loin. A partir de Yang-tsun, on le perdit de vue. Son nom et la direction de son cours fit présumer qu'il alimentait les pays au sud de Péking.

Le 13, après une étape de treize kilomètres faite par une poussière et une chaleur accablantes, l'armée campa à Man-tsaï-tsung.

Le 14, elle rejoignit la première colonne de l'armée anglaise, installée dans le village de Rhosé-wou, et alla établir ses bivouacs à deux kilomètres en avant.

La troisième colonne arriva le lendemain au même village; de sorte que le 15, les trois colonnes parties de Tien-sin, s'y trouvèrent concentrées.

Digitized by Google

XXXII

Lord Elgin et le baron Gros entrent de nouveau en pourparler avec le plénipotentiaire chinois, et reprennent avec lui les négociations où elles en étaient restées à Tien-sin.

Le court séjour des armées alliées à Rho-sé-wou fut marqué par la reprise des négociations entamées à Tien-sin, et si singulièrement interrompues par la disparition du plénipotentiaire chinois.

Lord Elgin, parti avec la première colonne, était déjà en pourparler avec ce soi-disant plénipotentiaire et ses assesseurs, lorsque nous arrivâmes.

Malgré la récente leçon qu'on avait reçue, on négligea, comme la première fois, de demander aux diplomates chinois l'exhibition de leurs pouvoirs; et, partant des conditions arrêtées à Tien-sin, on conclut à une dernière entrevue avec les commissaires impériaux, qu'on devrait rencontrer à la ville de Toung-chao, à deux lieues de laquelle l'armée alliée pourrait approcher.

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

Il fut convenu que nos ambassadeurs seraient accompagnés par une escorte d'honneur, mais réduite cette fois à 1,000 hommes, lorsqu'ils se rendraient à Pé-king pour la ratification du traité.

Avant de conclure, les Chinois, dont le but était de nous amuser par des pourparlers afin de gagner du temps, chicanèrent tant qu'ils purent sur l'importance de cette escorte. Ils trouvaient qu'une troupe de 1,000 hommes était bien considérable; et, cherchant dans leur esprit rusé toutes les combinaisons possibles pour prolonger les débats, ils demandaient avec une apparente naïveté qui fit sourire, si notre escorte serait armée. Comme on leur répondit que jamais nos soldats ne se séparaient de leurs armes, que même l'escorte emmènerait avec elle du canon, ils observèrent qu'un tel attirail de guerre serait bien gênant par les grandes chaleurs qu'il faisait, et que, vu l'état de paix où l'on était à partir de ce moment, ils mettraient à la disposition de nos soldats, des Chinois qui les allégeraient du poids inutile de leurs armes, etc., etc.

Nos diplomates, aveuglés, ne surent ni voir ni comprendre le piége que cachaient ces nouvelles conventions.

Quelques indices révélateurs, pourtant, auraient

Digitized by Google

pu leur dessiller les yeux et les éclairer sur la duplicité chinoise.

Année 1860. Septembre.

Les approvisionnements qu'on nous avait apportés de toutes parts jusqu'à ce jour, devinrent rares. A Toung-chao, où MM. Parkes et Wack, interprètes anglais, s'étaient rendus pour faire des acquisitions de denrées, ils trouvèrent près des Chinois un mauvais vouloir inaccoutumé et qui laissait à penser. Des traces récentes de campement de cavalerie, à Man-tsaï-tsung et à Rho-sé-wou, révélaient chez l'ennemi plus de dispositions guerrières que pacifiques. Mais la confiance était si grande, que rien ne put l'ébranler, et qu'on résolut d'aller jusqu'au bout.

On prévint le général Collineau, resté à Tien-sin, de ce qui se passait, en l'invitant à accourir au plus vite afin d'assister à l'entrée d'honneur qu'on devait faire à Pé-king.

Pendant le séjour des armées alliées à Rho-sé-wou, qui dura jusqu'au 16, les Anglais, logés dans les villages, occupèrent leurs loisirs à piller un immense mont-de-piété. Ils y trouvèrent, entre autres valeurs, d'excellentes fourrures en quantité considérable, qu'ils mirent soigneusement de côté pour les besoins de l'hiver.

Au sujet de ces fourrures, on remarquera, en passant, qu'il ne fut pas plus question des Français

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

que s'ils n'eussent pas existé. Les Anglais gardèrent tout.

A cette époque, notre armée fut privée des services du colonel Livet, du génie. Cet officier supérieur, bien que déjà souffrant lors de notre départ de Tien-sin, avait voulu suivre les opérations; mais ses souffrances, accrues par les fatigues, ne lui permettant pas d'aller plus loin, on l'évacua sur cette ville. On ne devait malheureusement plus le revoir.

Digitized by Google

XXXIII

On se souvient que d'après nos conventions avec les Chinois, les armées alliées devaient s'arrêter à deux lieues de Toung-chao.

Le 17, on se mit en mouvement sur cette ville : les Anglais, avec toutes leurs troupes moins le 31e régiment, qu'ils laissèrent à Rho-sé-wou à la garde de leur matériel, et les Français, avec le général de Montauban, 600 chasseurs à pied, deux compagnies d'élite des 101e et 102e régiments, les chasseurs et spahis, une compagnie du génie, une batterie de quatre, en tout 1,000 hommes. Le reste de nos troupes attendit à Rho-sé-wou.

La confiance des ambassadeurs, qu'on finit par partager, était telle, qu'on ne craignit pas

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

d'envoyer à l'avance, à Toung-chao, un certain nombre d'officiers pour y préparer les approvisionnements des deux armées.

Ces officiers et les personnes qui les accompagnaient, employés ou attachés aux armées, étaient : parmi les Anglais, le lieutenant-colonel Walker, chef d'état-major de la cavalerie ; le lieutenant Anderson avec un dragon et 19 cavaliers indiens ; MM. Parkes et Locke, interprètes anglais attachés à l'ambassade ; Bawley, correspondant du journal *le Times*, et Norman, attaché à la légation de Shangaï, ces deux derniers comme amateurs ; parmi les Français, le colonel Foullon de Grandchamps, de l'artillerie ; le capitaine d'état-major Chanoine, le Caïd Osman, sous-lieutenant de spahis ; Dubut, sous-intendant militaire ; Ader et Gagey, comptables ; de Bastard, secrétaire d'ambassade ; de Méritens et l'abbé Duluc, interprètes ; enfin M. d'Escayrac de Lauture, amateur. Les officiers étaient accompagnés par leurs ordonnances.

Les troupes alliées arrivèrent à onze heures et demie du matin à Matao, après une marche de dix-sept kilomètres. Le village était désert et offrait les traces encore fraîches d'un immense bivouac de cavalerie tartare.

C'était un indice assez évident des prépara-

Digitized by Google

tifs des Chinois; mais la confiance était si complète parmi nous, qu'on ne s'y arrêta pas.

Année 1860. Septembre.

Nos envoyés, qui nous précédaient, avaient dû nécessairement traverser l'armée tartare placée entre Toung-chao et la nôtre; mais, soit qu'ils ne virent pas le mouvement extraordinaire de l'armée ennemie, occupée à fortifier sa position, soit qu'ayant aperçu ce mouvement, ils ne le jugèrent pas assez significatif, encore est-il qu'ils ne pensèrent pas à envoyer prévenir les généraux en chef.

Le 18, à six heures du matin, l'armée alliée, les Anglais en tête, partit de Matao. Peu de temps après le départ, MM. Parkes et Locke vinrent rendre compte au général Grant des dispositions prises pour installer les troupes à l'endroit convenu avec les Chinois; puis, ils retournèrent vers Toung-chao, emmenant avec eux le capitaine Brabison de l'état-major de l'artillerie anglaise, chargé de choisir un emplacement pour la cavalerie à son arrivée sur les lieux.

Pourparlers avec des mandarins chinois.

On avait parcouru huit kilomètres, lorsque quatre mandarins, dont un à globule bleu et d'un rang supérieur, se présentèrent, afin, dirent-ils, de traiter des approvisionnements à fournir à nos troupes.

Pendant que l'on conférait en plein air avec

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

ces mandarins, à l'aide d'un Chinois attaché à l'armée anglaise comme interprète, on découvrit, en avant dans la plaine, des groupes de cavalerie et d'infanterie. Toutes les lorgnettes alors furent braquées de ce côté, et l'on distingua, parfaitement, une immense ligne de bataille couverte par de nombreuses pièces de canon placées derrière des épaulements. On prévint aussitôt le général de Montauban. Il n'y avait plus à se méprendre aux intentions des Chinois. Évidemment, c'était pour livrer bataille et non pour signer un traité de paix, qu'ils nous attendaient dans une telle position!

Sur ces entrefaites, survint un mandarin à globule rose, nommé Han-ki, lequel demanda à parler à nos ambassadeurs. On lui répondit que nos ambassadeurs le recevraient à Toung-chao où ils étaient en train de se rendre.

Le capitaine Chanoine, le Caïd Osman avec deux spahis, MM. de Bastard et de Méritens, le comptable Gagey, avaient successivement rejoint l'armée pendant ce temps.

Partis à la pointe du jour de Toung-chao, où ils avaient laissé leurs camarades, ils ne devaient les précéder dans leur retour que de quelques heures. Sauf le comptable Gagey qui affirma avoir vu plus de 15,000 cavaliers tartares, et le capitaine

Digitized by Google

Chanoine qui donna quelques renseignements plus précis sur ce qui se passait, personne n'avait rien remarqué.

Année 1860. Septembre.

Le capitaine Chanoine avait été arrêté dans sa route par les Tartares. Ce ne fut qu'à sa connaissance de la langue chinoise et à sa qualité de Français (*foulancy*) et non d'Anglais (*enguely*) qu'il dut sa mise en liberté.

Indices des dispositions hostiles des Chinois.

Au reste, si incomplets que fussent les renseignements de ces officiers, ce qu'on avait devant soi en apprenait assez sur l'état des choses. Nous étions tombés dans un véritable guet-apens. Quelqu'un conseilla de retenir comme otage Han-ki et les autres mandarins. — Le bandeau qui nous couvrait les yeux n'était pas encore entièrement tombé; on repoussa ce sage conseil. Et lorsqu'on en comprit la valeur quelques moments après et qu'on voulut le mettre à profit, il n'était plus temps; les mandarins, qui avaient poussé l'audace de l'astuce à ses dernières limites, sentant que nous étions sur le point de comprendre, avaient disparu. Il était huit heures du matin.

Le général de Montauban propose à son collègue de marcher sur l'armée chinoise.

Le général de Montauban, que préoccupait vivement la situation des officiers qui n'étaient pas revenus de Toung-chao, proposa à son collègue de l'armée anglaise de fondre, sans plus tarder, sur l'armée tartare, afin d'arriver à Toung-chao avant

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

que les Chinois eussent le temps de se reconnaître.

Le général Grant rejeta cette proposition, par crainte, en brusquant les choses, d'exposer la vie de ses officiers restés dans cette ville. Le général français objecta qu'il avait au milieu des Tartares des officiers dont la vie, apparemment, était aussi précieuse que celle des officiers anglais; qu'il importait avant tout de délivrer ces officiers; qu'en face de la duplicité des Chinois, dont il n'y avait plus à douter, le plus sûr moyen de sauver tout le monde était de prévenir les mauvaises intentions de ces derniers, s'ils en avaient, et que ce moyen était de battre leur armée. Le général anglais persista dans son opinion de ne rien brusquer, et cela bien malheureusement! Car l'idée du général de Montauban de se jeter tête baissée sur l'ennemi et de se porter rapidement sur Toung-chao, aurait certainement, si elle avait prévalu, épargné une horrible mort à plusieurs d'entre eux.

On attendit donc pour attaquer qu'il survînt quelque incident nouveau.

Les Français étaient postés à la droite des Anglais, et faisaient face à la gauche de l'armée tartare développée en un vaste demi-cercle de six à sept kilomètres d'étendue. Les bagages des deux armées étaient à quatre mille mètres en arrière,

Digitized by Google

dans un village où se trouvait le baron Gros et le personnel de son ambassade.

Année 1860. Septembre.

Les deux généraux étaient convenus, qu'en cas d'attaque, les Français se jetteraient sur la gauche de l'ennemi appuyée au village de Leost, puis se rabattraient de droite à gauche sur les Anglais, dont l'infanterie attaquerait le village de Kaouat-tsoun, tandis que leur cavalerie se lancerait sur la cavalerie tartare, qu'on apercevait par grosses masses dans la plaine à leur extrême droite et placée de façon à tourner les armées alliées.

Bataille de Tchang-kia-ouang.

Le général Grant avait mis une division de sikles à la disposition du général de Montauban pour renforcer sa cavalerie.

Vers dix heures et demie, on entendit trois coups de canon et une assez forte fusillade du côté de l'ennemi ; en même temps, on vit le lieutenant-colonel Walker, suivi de cinq cavaliers, arriver à toute bride sur l'armée anglaise.

Cet incident décida le général anglais.

Il lança sa cavalerie disposée en échelons sur celle de l'ennemi qui ne l'attendit pas.

Les Français alors, guidés par le général de Montauban, se précipitèrent en avant.

Les chasseurs à pied se portent sur le village de Leost, que défendait l'infanterie ennemie, couverte par quarante pièces de canon en sept batteries.

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

La cavalerie, passant entre le village de Leost à gauche et celui de Lao-tsang à droite, puis tournant à gauche, s'élance sur des masses d'infanterie placées en arrière de Leost, entre ce village et le canal qui va de Tchang-kia-ouang au Pé-ho.

Derrière la cavalerie et suivant la même direction, marchent la compagnie du génie et les compagnies d'élite des 101e et 102e.

Notre artillerie couvre l'ennemi de ses boulets tandis que les siens, mal dirigés, passent par dessus nos têtes.

Nos petites colonnes, débouchant d'un petit bois de saules qui couvre leur marche, surprennent les artilleurs tartares, qui abandonnent partout leurs pièces, la plupart sans avoir eu le temps d'y mettre le feu. L'élan de nos soldats est irrésistible. Ils passent, sans s'en douter, à cent cinquante mètres de dix-huit canons en batterie, qu'ils laissent à leur droite. Les chasseurs à pied entrent dans le village de Leost, baïonnette basse, et en chassent l'infanterie ennemie qui se sauve en déroute par le terrain situé entre ce village et le canal, et où elle rencontre les chasseurs d'Afrique, les spahis et les sikles, qui en font une vraie boucherie.

L'armée française, par le rapide mouvement

Digitized by Google

qu'elle vient d'accomplir, se trouve alors sur le flanc gauche de l'ennemi, et appuie son flanc droit au canal.

Année 1860. Septembre.

La déroute de l'ennemi est complète. Nos troupes poussent devant elles des masses éperdues de Tartares, qui ne peuvent se sauver qu'en traversant le canal, dont les talus percés en embrasures garnies de canons, restent silencieux. Elles arrivent ainsi balayant le terrain pendant six à sept kilomètres, jusqu'au village de Kaouat-tsoun, que l'ennemi, avec soixante pièces de gros calibre, tente vainement de défendre.

Nos troupes en prenaient possession, quand parut sur leur gauche l'infanterie des Anglais, destinée à attaquer ce village en même temps qu'elles attaqueraient le village de Leost. Nos alliés n'étaient pas en avance. Leur extrême lenteur avait permis à notre armée de remplir sa tâche et la leur. Toutefois, on doit dire que l'heureux mouvement de leur cavalerie, au début de la bataille, avait facilité l'action des nôtres en déblayant la plaine de la cavalerie tartare.

Les Chinois sont mis en déroute; leurs pertes.

Ce combat du 18, ou plutôt cette bataille, vu l'importance de l'armée ennemie s'élevant à 50,000 hommes au moins, fut une première et éclatante punition infligée à la mauvaise foi tartare.

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

Les alliés avaient tué ou blessé plus de 1,500 hommes, et pris soixante pièces de canon en bronze.

L'ennemi que nos soldats, malgré leur exaspération, avaient épargné dans sa déroute, ne montra aucune énergie.

Les Français qui, presque seuls, avaient combattu, n'eurent à regretter que la mort du lieutenant de Damas, officier de cavalerie, portant dignement un nom illustre, frappé lâchement par un artilleur tartare qu'on avait épargné.

Le sous-lieutenant Destremont et quelques soldats furent blessés. Les Anglais éprouvèrent des pertes insignifiantes.

Le général de Montauban fit camper ses troupes au village de Kaouat-tsoun, et les Anglais allèrent à quatre kilomètres plus loin s'établir au village de Tchang-kia-ouang.

Lors de la prise du village de Kaouat-tsoun par nos troupes, le lieutenant-colonel Walker, rencontrant le général Montauban, lui avait appris le triste et héroïque épisode que voici : Il raconta qu'à son retour de Toung-chao, voyageant de compagnie avec un officier français, qu'on reconnut facilement être le comptable Ader au portrait qu'il en fit, ils étaient tombés au milieu des Tartares, et que l'un de ces derniers lui ayant

Digitized by Google

arraché son sabre, en avait porté plusieurs coups à la tête de son compagnon qui tomba de cheval; qu'alors il vit l'ordonnance de ce malheureux officier (le chasseur à pied Ousouf), faisant à son chef un rempart de son corps, abattre à coups de baïonnette tout ce qui approchait; que pour lui, il avait pu s'échapper, grâce au dévouement de ce chasseur qui avait absorbé toute l'attention des Tartares, puis il termina par ces mots : « Il y aurait des millions de décorations, qu'on devrait « les donner toutes à cet héroïque soldat français, « s'il parvenait à se sauver. »

Année 1860. Septembre.

Les journées du 19 et du 20 furent employées en reconnaissances. On constata l'existence de camps nombreux de cavalerie, en avant de nous et à gauche de Toung-chao.

Digitized by Google

XXXIV

Les Chinois nous attendent avec la cavalerie tartare.

On était sans nouvelles des officiers dépêchés à Toung-chao; mais leur absence prolongée indiquait malheureusement que les Chinois les avaient retenus prisonniers. Aussi, grandes étaient dans les deux armées les préoccupations sur la manière dont ils étaient traités. Toutefois, on pensait que le retentissement de la bataille du 18 serait une sauvegarde pour eux : on se trompait.

M. Wack, interprète anglais, chargé de réclamer leur mise en liberté, vit ses demandes accueillies par un refus net et péremptoire.

La défaite du 18 n'avait donc pas frappé les Chinois autant qu'on l'aurait pensé.

Dans cette rencontre, où nous n'avions eu sérieusement affaire qu'à leur infanterie, qu'ils tiennent en médiocre estime, la terreur des re-

Digitized by Google

belles, la cavalerie tartare, réputée invincible, n'avait pas donné; et comme elle était intacte et prête à nous combattre, ils comptaient nous faire exterminer par elle. Tel était le secret de leur confiance et de leur refus.

Année 1860. Septembre.

Le mandarin San-ko-li-tsing, dégradé pour avoir laissé prendre les forts du Pé-ho, jouissait chez eux d'une telle réputation de capacité, qu'on lui avait laissé la direction des affaires et le commandement des armées sous le nom de Sen-wang, afin de lui procurer l'occasion de réhabiliter son vrai nom compromis.

Rencontre avec la cavalerie tartare. Bataille de Pa-li-kiao.

Ainsi, nous allions avoir une nouvelle armée, bien autrement redoutable que la première, à combattre. Sa position près de la nôtre rendait imminente une rencontre avec elle (1).

Les Anglais occupaient toujours la petite ville de Tchang-kia-ouang.

Selon leur habitude de tirer des choses tout ce qu'elles peuvent rendre, ils la pillèrent de fond en comble. Les Français n'entendirent pas plus parler du butin qu'ils y firent que des fourrures de Rho-sé-wou. Nous signalons en passant ce fait, qui n'est pas le premier, ainsi qu'on a pu le voir, afin de mieux démontrer plus tard l'évidente mau-

(1) Le général Collineau avait rejoint l'armée dans la journée du 19 ou 20.

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

vaise foi de leurs insinuations, et surtout l'injustice de leurs réclamations au sujet du pillage du palais d'été.

Le 21 septembre, jour mémorable, les armées alliées rencontrèrent la fameuse cavalerie tartare.

Pour comprendre le récit de la bataille qui s'ensuivit le jour même, il importe de connaître la configuration des lieux où elle se livra.

Devant nous était Toung-chao, ville fortifiée dans le genre de celle de Tien-sin, et couvrant dans sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest, un espace de six kilomètres, et de quatre dans sa plus grande longueur du Nord au Sud.

Cette ville, qui s'annonce au loin par une tour à treize étages placée dans sa partie Nord, est couverte sur ses faces Est et Nord par le canal du Pé-ho, et par un deuxième canal qui continue la voie de transport par eau jusqu'à Pé-king et coule de l'Est vers l'Ouest. Derrière ces canaux sont ses vastes faubourgs. Sur le deuxième canal on rencontre deux ponts : l'un, qu'on appelle Pa-li-kiao, à trois kilomètres et demi de la porte Ouest de la ville, large, magnifique, avec des garde-fous ornés de statues en marbre d'animaux placés sur des pieds-droits; l'autre, à trois ou quatre kilomètres plus loin, étroit et fait pour les piétons.

Digitized by Google

Une route superbe, dallée en blocs énormes de pierre, et qui se lie au pont de Pa-li-kiao, conduit de Toung-chao à Pé-king.

Année 1860. Septembre.

Entre Toung-chao et le petit pont à piétons en avant, est le village de Oua-kaua-yé.

Les camps de la cavalerie tartare s'étendaient en avant du canal du Pé-ho, depuis Toung-chao jusqu'en face du petit pont à piétons.

Le village de Oua-kaua-yé, situé au centre en avant de ces camps, était occupé par de l'infanterie avec du canon, et couvrait la retraite de la cavalerie ennemie au cas où, se portant en avant, elle éprouverait un échec, et lui procurerait un solide point d'appui au cas où elle livrerait bataille à sa hauteur.

Enfin, en arrière du grand pont, l'ennemi avait placé une forte réserve d'infanterie avec l'artillerie sauvée de la bataille de Tchang-kia-ouang.

Au début de l'action, ces dispositions de l'ennemi nous étaient presque inconnues. Un guide chinois, qui devait conduire la colonne française vers le grand pont, parvint à s'échapper, et la laissa dans un grand embarras sur la route qu'elle avait à suivre pour atteindre ce pont. Anglais et Français marchaient donc un peu dans l'inconnu; les Français vers le grand pont, et les Anglais

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

se reliant avec la gauche des Français, vers le petit pont.

Lord Elgin, toujours à cheval quand le canon résonnait, accompagnait ses compatriotes. Les bagages étaient restés dans un village près de Tchang-kia-ouang, sous la garde de deux compagnies d'infanterie. Le personnel de l'ambassade y attendait les événements.

A dix kilomètres de Kaouat-tsoun, les Français, qui tenaient la droite de l'armée alliée, aperçurent la cavalerie tartare, formant un immense demi-cercle d'un diamètre de près de cinq kilomètres, lequel était renforcé, sur chaque aile, par des masses de cavalerie rangées presque régulièment en colonnes serrées par escadrons. Le centre de cette ligne était appuyé sur deux autres masses de cavalerie convenablement espacées et rangées dans le même ordre que celui des ailes.

De nombreux bouquets d'arbres couvraient la plaine qui nous séparait du canal et masquaient les manœuvres de l'ennemi.

Ces dispositions sur un terrain bien choisi révélaient chez les généraux tartares une véritable intelligence de la guerre.

Le général de Montauban, s'apercevant que la ligne de bataille des alliés était démesurément étendue relativement à leur petit nombre, remédia

Digitized by Google

à cet inconvénient. Mettant sous les ordres du général Collineau, la compagnie du génie, deux compagnies de chasseurs à pied, un détachement de pontonniers, 40 artilleurs à cheval et la batterie de quatre, il prescrivit à ce général d'obliquer un peu à gauche, afin de communiquer plus facilement avec les Anglais. Le général en chef garda avec lui le général Jamin, le reste des chasseurs à pied, le 101e de ligne, les chasseurs d'Afrique et spahis, les fuséens et la batterie de douze.

Année 1860. Septembre.

Bientôt nos deux colonnes se trouvèrent devant le centre du demi-cercle formé par la ligne ennemie, non toutefois sans être très-séparées l'une de l'autre, — le mouvement en avant ayant sensiblement augmenté la distance qui existait entre elles au départ.

Les Tartares, profitant avec habileté des bouquets de bois pour masquer leurs nouvelles dispositions, appelaient, en ce moment, vers leur centre menacé par la colonne française, les masses de cavalerie placées aux ailes.

Ces masses, qui opéraient, derrière la ligne de bataille, leur mouvement des ailes sur le centre, avaient une courbe immense à décrire et paraissaient, vues de notre position, s'éloigner et même abandonner le terrain ; de sorte que plu-

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

sieurs officiers, trompés par cet effet d'optique, crurent qu'elles se retiraient sérieusement.

Le général Collineau, avec son coup d'œil rapide et son grand sens militaire, ne se méprit pas à ce faux semblant, et jugeant parfaitement la manœuvre de l'ennemi, il disposa rapidement sa faible troupe de manière à le bien recevoir.

A notre droite, au contraire, l'opinion que l'ennemi se retirait prévalut, et les chasseurs restèrent déployés en tirailleurs, en avant de l'artillerie.

A l'extrême droite, il en fut de même des deux compagnies du 101e, déployées en tirailleurs, en avant, à droite de leur régiment massé à la hauteur de la batterie de douze.

Tout à coup deux énormes masses de cavalerie, de dix à douze mille hommes chacune, s'ébranlent en même temps et s'avancent au galop, l'une sur le général Collineau à la gauche, l'autre sur le général en chef à la droite.

La situation était solennelle ; nos petits pelotons, presque imperceptibles au milieu d'une vaste plaine, disparurent alors comme submergés sous cette avalanche d'hommes et de chevaux. Chaque soldat comprit que la moindre hésitation entraînerait la perte de tout le monde, et ferme à son rang, sous le regard calme et rassuré de l'héroï-

Digitized by Google

que Collineau en qui revivait l'âme du maréchal Ney, attendit froidement le choc.

Année 1860. Septembre.

A la droite, rien n'était prêt. Les chasseurs à pied, toujours en tirailleurs, et les fuséens, couvrent de balles et de fusées la cavalerie qui s'avance, tandis que le colonel Pouget, du 101e, s'élance au galop vers ses deux compagnies détachées en tirailleurs, les rallie, les pelotonne, et non moins vite revient à son régiment, qu'il forme en deux carrés. Il était temps !

Reçus à gauche sur les baïonnettes de Collineau, à droite sur celles du 101e de ligne que la batterie de douze soutient de son feu, criblés de balles et de mitraille, les Tartares, habitués dans leurs rencontre avec les rebelles chinois, à tout balayer devant eux, hésitent, s'arrêtent et se retirent fièrement au pas de leurs chevaux, sans abandonner ni un mort ni un blessé sur le terrain.

Les chefs tartares, pour entraîner leurs escadrons, viennent avec une audace sans pareille et à plusieurs reprises, passer et repasser presque sous les baïonnettes de nos soldats, mais inutilement; leurs escadrons rebutés ne veulent plus reprendre la charge.

Cependant la masse de cavalerie repoussée par le général Collineau, après avoir, en quelque sorte, glissé sur son front de bataille, s'écoulait

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

rapidement à gauche et prononçait un mouvement tournant, qui menaçait de prendre à revers la petite troupe de ce général. Déjà même l'artillerie de notre droite se disposait à briser par son feu l'impulsion de cette cavalerie, lorsque apparurent, fort à propos, les casques blancs de la cavalerie anglaise.

Nos alliés, toujours en retard, entraient en ligne et se reliaient à notre gauche, comme il était convenu.

Leur arrivée, bien que tardive, en arrêtant net la cavalerie tartare prête à nous tourner, décida de l'affaire, et quelques coups de leurs armstrongs suffirent.

Les Français, complétement dégagés, marchèrent alors sur le village de Oua-kaua-yé, défendu par de l'infanterie avec du canon. Nos troupes enlevèrent rapidement ce village. Le 101e, prenant très à droite, y entra baïonnette basse, et renversant tout ce qui était devant lui, rejeta l'ennemi à gauche sur les chasseurs à pied.

Sa masse, expulsée du village, soutenue à l'arrière-garde par la vaillance de deux chefs à cheval agitant des drapeaux, se retirait groupée comme un troupeau, fusillée à deux cents mètres par le 101e à droite, et à gauche par les chasseurs à pied ; lorsque le général en chef, saisissant l'occa-

Digitized by Google

sion de la rompre, donna l'ordre à ses 50 cavaliers d'escorte de charger. Malheureusement, son ordre fut mal compris, car nos cavaliers, au lieu de s'engager dans l'espace que suivait l'ennemi, entre le 101e et les chasseurs, se portèrent en arrière de ces derniers, et par ce faux mouvement n'obtinrent d'autre résultat que de recueillir quelques chevaux dont les cavaliers avaient été tués.

Année 1860. Septembre.

De son côté le général Collineau, marchant droit devant lui, avait rencontré sur son chemin une sorte de bois couvrant de magnifiques tombeaux en marbre, derrière lesquels des tirailleurs chinois, en grand nombre, se tenaient embusqués. Les chasser de cette position, après en avoir fait un grand carnage, fut pour lui l'affaire d'un instant.

Nos deux ailes, poussant les fuyards, arrivèrent ainsi devant le grand pont. Ce pont, on doit s'en souvenir, orné de statues qu'on prendrait de loin pour des hommes montés sur ses parapets, était couvert de soldats disposés à le défendre. De l'infanterie avec du canon de gros calibre, et de nombreux tirailleurs à couvert dans les maisons ou éparpillés dans les joncs qui bordent la rive opposée du canal, appuyaient les défenseurs du pont.

A leur arrivée, nos têtes de colonne furent

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

accueillies par des volées de coups de canon, qui, heureusement, passèrent trop haut.

Le général Collineau, qui venait par la gauche, plaça sa batterie de quatre de façon à battre le pont en écharpe, tandis que la batterie de douze le battait de plein fouet.

Le capitaine Moncey, du 101e de ligne, arrivé le premier avec sa compagnie près du pont, se préparait à l'enlever, quand il reçut l'ordre de se replier afin de laisser à l'artillerie toute son action.

Les Chinois et les Tartares, dont le courage et le sang-froid avaient été fort remarquables, se surpassèrent dans cette dernière période de la bataille. Quelques hommes de la garde particulière de l'Empereur, qu'on distinguait à leurs robes jaunes bordées de noir, parcouraient le pont sous le feu croisé de nos batteries et sous une pluie de balles, agitant des drapeaux pour encourager les fantassins chinois. Aucun de ces hommes ne recula; tous moururent à leur poste.

Le général Collineau, impatienté de la ténacité de l'ennemi à se défendre, forma une colonne d'attaque et s'élança à sa tête, suivi par les capitaines Foerster et Le Sergeant d'Hendecourt, de l'état-major; Cattoir, de l'artillerie, et le lieutenant Bourcart. Ses troupes, qui ne

Digitized by Google

pouvaient suivre l'allure de son cheval que, dans son ardeur, il avait lancé au galop, le rejoignirent au moment où, seul en avant de ses officiers, il s'engageait sur l'arête du pont. Ce fut pour l'armée un magnifique spectacle que celui de ce héros de Malakoff marchant, le premier, à distance des siens, et sous une grêle de balles, vers les maisons pleines d'ennemis, situées de l'autre côté du canal !

Année 1860. Septembre.

Cependant, les chasseurs à pied et la compagnie du capitaine Moncey étaient arrivés. Les maisons furent rapidement nettoyées de leurs défenseurs, et, bientôt, on n'entendit plus que de rares coups de fusil, partant de temps à autre au milieu des joncs où s'étaient embusqués quelques Chinois obstinés à se battre, quand ils auraient pu facilement se sauver. Nos soldats, qu'incommodait ce feu de tirailleurs invisibles, entourèrent ces joncs et y tuèrent bon nombre de ces malheureux. L'acharnement de l'ennemi à prolonger une lutte désormais impossible était si grand, que plus d'une demi-heure après la cessation du feu, le capitaine de Montauban, fils et officier d'ordonnance du général en chef, étant entré dans une pagode où il comptait établir le quartier-général, y fut accueilli par une fusillade à bout portant, qui, par bonheur, ne l'atteignit pas.

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

Commencé à sept heures du matin, le combat était terminé à midi. Lord Elgin, qui avait assisté à toutes les péripéties de la lutte, vint féliciter le général de Montauban au bivouac près du pont de Pa-li-kiao, où campaient les troupes françaises.

Il reste maintenant à connaître l'ordre dans lequel l'armée anglaise se présenta sur le champ de bataille, et à dire la part qui lui revient dans la victoire.

Lors de son apparition très-opportune, comme on s'en souvient, sur la gauche du général Collineau, elle marchait réunie de la droite à la gauche, dans l'ordre suivant : une batterie armstrong, 15e pundjab, infanterie de ligne, 200 hommes d'infanterie de marine, la cavalerie et une demi-batterie de neuf livres.

Après nous avoir prêté son appui en arrêtant le mouvement tournant des Tartares, elle se sépara en deux corps : l'aile droite, commandée par le brigadier Sutton, composée d'une portion de l'infanterie ; l'aile gauche, où se tint le général Grant, de l'autre portion de l'infanterie et de la cavalerie, le tout sous les ordres immédiats de sir John Mitchell ; et, dans cette nouvelle disposition, elle se porta sur la cavalerie tartare qui venait de charger le général Collineau. En s'avançant, ces deux ailes laissèrent entre elles une distance énorme.

Digitized by Google

La cavalerie, à portée de l'ennemi, se lança aussitôt en avant; mais la plaine était sillonnée de chemins creux, invisibles, formant des espèces de fossés qui brisèrent son élan. Cette malencontre occasionna même un grand désordre dans ses rangs. Bon nombre de chevaux s'abattirent sous leurs cavaliers, ou les désarçonnèrent en voulant franchir ces fossés, particulièrement ceux des Sikles, gênés pour le saut par leurs martingales, de sorte que les Tartares recueillirent une trentaine environ de ces animaux effarés. Toutefois, la cavalerie anglaise ne s'arrêta pas, et arriva sur celle des Tartares qui, n'osant l'attendre, se dispersa dans tous les sens.

Année 1860. Septembre.

Les Anglais, débarrassés de la cavalerie ennemie, se dirigèrent ensuite vers le petit pont à piétons, chassant successivement et vigoureusement, des bouquets de bois parsemant leur route, les groupes de Tartares qui s'y étaient embusqués. Ils atteignirent ainsi le petit pont infranchissable à leur artillerie, et pour cette cause ils campèrent en avant du canal.

Pertes des Tartares à la bataille de Pa-li-kiao.

La bataille était complétement gagnée. Le prestige d'invincibilité de la cavalerie tartare était détruit, et, à partir de ce jour, nous ne la retrouvâmes plus devant nous. La route de Pé-king nous était ouverte.

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

L'ennemi avait montré une habileté et une énergie à laquelle il ne nous avait pas habitués; l'énergie surtout; car partout où nous avions eu affaire à lui, aux forts du Pé-ho, et récemment à la bataille de *Tchang-kia-ouang,* ce n'était pas l'habileté qui lui avait fait défaut. Jusqu'alors nous l'avions rencontré, soit abrité derrière les murs de ses forteresses, soit derrière des ouvrages de campagne couverts d'une artillerie formidable; à la bataille que nous venions de livrer, au contraire, nous l'avions eu en face de nous, en plaine rase, et n'ayant que son courage pour abri. Aussi ses pertes en matériel et en hommes furent-elles considérables.

Vingt-sept canons en bronze, dont quelques-uns très-beaux, et parmi ces derniers, une pièce fondue à Amsterdam en 1674; une quantité énorme de fusils, de gingols et d'engins de guerre (1), qu'on détruisit plus tard, couvraient le champ de bataille.

On trouva, en outre, des approvisionnements de toute nature, en vivres, poudre et fusils, dans un couvent de Bonzes situé en face du grand pont.

(1) Ces engins, rappelant par leur disposition la machine infernale de Fieschi et pouvant envoyer du même coup une grêle de balles, étaient placés sur des voitures, et formés d'un cadre où se trouvaient adaptés huit ou dix gingols (longs fusils) couchés horizontalement.

Digitized by Google

En hommes, la perte de l'ennemi fut considérable. On peut, sans exagération, l'évaluer à 2,000 tués ou blessés. Lors de notre marche en avant, après que sa cavalerie eut été repoussée, on ne voyait sur le champ de bataille ni un mort ni un blessé, mais les terrains avoisinants étaient couverts de cadavres, qui servirent de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie, dans l'impossibilité où l'on fut de les enterrer.

Année 1860. Septembre.

Les armées alliées perdirent peu de monde. Les Français eurent 3 hommes tués et 17 blessés ; les Anglais à peu près autant.

Perte des armées alliées.

Pendant la bataille, le général tartare Tchen-pao, qu'on emportait grièvement blessé, rencontrant l'abbé Duluc et le capitaine anglais Brabison, qu'on amenait prisonniers, leur fit, dit-on, couper la tête. La vérité est qu'on n'entendit plus parler d'eux.

On apprécierait mal la valeur de la bataille de Pa-li-kiao, si on jugeait de son importance par ces pertes légères.

Considérations sur la bataille de Pa-li-kiao.

Les batailles d'Héliopolis en Égypte, et celle plus moderne d'Isly, coûtèrent peu de monde à ceux qui les gagnèrent, et pourtant elles n'en furent pas moins de grandes batailles, sanglantes pour les vaincus et grosses de résultats pour les vainqueurs. La raison de l'énorme disproportion

Digitized by Google

Année 1860. Septembre.

qu'on remarque dans les pertes subies par chaque parti, dans ces batailles célèbres, tout le monde la connaît : c'est qu'elles furent des victoires d'infanterie et d'artillerie sur la cavalerie. — Il en fut de même à Pa-li-kiao. En effet, dans ces sortes de rencontres, lorsque l'infanterie n'est pas enfoncée par la cavalerie, elle est entièrement hors de l'atteinte des sabres de celle-ci, tandis qu'elle la couvre impunément de ses feux meurtriers. Et pourtant, il n'en faut pas conclure que le péril soit médiocre et, par suite, le mérite peu de chose; car, pour l'infanterie qui gagne ces victoires, il ne s'agit pas, en cas d'insuccès, d'être plus ou moins maltraitée comme le serait la cavalerie, mais bien d'être complétement anéantie.

Ainsi nous venions, avec les Anglais, de remporter une grande, une réelle victoire, qui, pour être appréciée ce qu'elle vaut, n'a qu'un tort, celui d'avoir été gagnée trop loin de nous; mais enfin une victo ire qu'on peut, sans exagération, estimer autant que celles d'Héliopolis et d'Isly, si la gloire s'acquiert, lorsqu'on est une poignée d'hommes, à recevoir sur ses baïonnettes, sans en être ébranlés, le choc de 25 à 30 mille cavaliers, qui viennent se faire bravement tuer à vos pieds !

On apprit par la suite, du général Ignatieff,

Digitized by Google

ambassadeur de Russie en Chine, qui se trouvait à Pé-king le jour même de la bataille de Pa-li-kiao, que dans cette journée nous eûmes affaire à plus de 55,000 hommes, dont 30,000 de cavalerie.

Année 1860. Septembre.

Digitized by Google

XXXV

Les armées alliées attendent des renforts de Tien-sin avant de marcher sur Pé-king.

En battant la cavalerie tartare, nous avions frappé un grand coup. La démoralisation était complète chez l'ennemi. Tout le démontrait; aussi l'occasion était-elle favorable pour se porter immédiatement sur Pé-king, que l'on aurait probablement pris au dépourvu. Malheureusement nos munitions étaient épuisées; celles qui restaient étaient insuffisantes pour tenter une aussi grosse entreprise. De plus, les renforts qu'on avait demandés le 17 à Tien-sin, où ne devaient rester que les troupes strictement nécessaires à sa garde, n'étaient pas encore arrivés. On décida donc qu'on attendrait à Pa-li-kiao ces renforts en hommes et en munitions.

La position de Pa-li-kiao était admirablement choisie pour cet objet. La ville de Toung-chao,

Digitized by Google

dont nous étions maîtres à cette heure, par sa situation et les canaux qui y aboutissent de tous côtés, assurait non-seulement nos communications avec Tien-sin, mais encore, par les ressources de toute nature qu'on y trouve, garantissait une large existence à notre armée.

Année 1860. Septembre.

Description de Toung-chao et de ses environs.

Cette ville, au dire des Chinois, peuplée de 2 à 300,000 habitants, chiffre évidemment exagéré, renfermait en réalité 100 à 120,000 âmes. Elle communique avec Pé-king par deux voies, le canal du Pé-ho, et une route magnifique. — Celle dont nous avons déjà parlé.

Cette route, ouvrage gigantesque qui date de l'époque de la splendeur de l'Empire chinois, dallée en blocs énormes de pierre, et pour peu qu'on l'eût entretenue, capable de défier les ravages du temps, était dans un état complet de délabrement et impraticable aux voitures. Les blocs de pierre, disjoints, laissaient entre eux de profondes ouvertures, ou bien, creusés par le temps, présentaient des inégalités remplies de fange, de sorte que ce n'était pas sans danger qu'on pouvait la parcourir à cheval. Sur les bords, de distance en distance, sont quelques monuments en marbre blanc, œuvres fantastiques de sculpteurs invraisemblables. Ces monuments, conçus sur la même donnée, représentent une tortue colossale en marbre por-

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

tant sur son dos une colonne carrée, couverte de sculptures figurant d'énormes dragons à cinq griffes, qui se tordent et se replient les uns sur les autres avec les mouvements les plus étranges. Le général en chef, frappé par la beauté d'un de ces monuments, situé en face du pont de Pa-li-kiao, avait eu la pensée de le faire transporter en France; mais son poids, évalué à plus de vingt tonneaux, et surtout le temps et le travail qu'exigerait son déplacement, ne permirent pas de mettre ce projet à exécution.

Le pays que nous avions traversé depuis Tien-sin, et celui que nous occupions en ce moment, étaient d'une excessive fertilité. 30,000 chevaux, au moins, se retirant devant nous depuis l'embouchure du Pé-ho, y avaient vécu à discrétion, sans qu'il y parût. Partout abondaient les treilles chargées de raisins exquis, les grains et les fourrages. Les maisons abandonnées par leurs habitants, depuis Matao, regorgeaient de maïs, de graines de sorghos, et leurs environs, de cochons, de poules et de canards.

Jusqu'à Rho-sé-wou, où les populations étaient restées chez elles, nous avions tout payé; mais leur fuite nous rendait naturellement propriétaires de ces richesses. Aussi nos soldats n'avaient-ils que l'embarras du choix pour se composer les

Digitized by Google

repas les plus variés et les plus délicats, et, rendus friands, ils dédaignaient la chair de cochon comme désormais trop grossière pour leur goût raffiné. C'était un vrai pays de cocagne, et l'armée ne désirait pas trop le quitter. Néanmoins ce tableau avait son côté désolant; l'abondance dont on jouissait ne suffisait pas à déguiser entièrement les tristes effets de la guerre. De tous côtés autour de nous des chiens abandonnés erraient dans les campagnes, cherchant une hideuse nourriture auprès des restes des malheureux Tartares tués à la bataille du 21, et des bandes de pillards chinois armés de mauvais sabres, attirées par l'appât d'un facile butin, s'abattaient partout où les coups de fusil de nos soldats ne faisaient pas envoler leurs nuées voltigeantes.

On organisa, à Toung-chao, où nous étions entrés le lendemain de la bataille de Pa-li-kiao, un marché sur lequel les soldats trouvaient, grâce à l'avide industrie des Chinois, tout ce qu'ils ne pouvaient se procurer ailleurs. On avait eu un moment l'idée de détruire de fond en comble cette ville, théâtre d'une infâme trahison; mais on avait réfléchi que cette expiation méritée priverait l'armée des ressources qu'offrirait un centre si populeux, et on ne la mit pas à exécution. Ces ressources, dont on usa largement, permirent d'assembler en peu de

Digitized by Google

Année 1860.
Septembre.

temps de nombreuses voitures de transport, et l'administration, à peine pourvue à cet égard, se vit bientôt en possession d'un matériel considérable. Les chevaux et les mulets pour traîner ou porter ce matériel ne manquaient pas non plus; ils étaient en quantité si grande, que l'administration se montrait difficile pour la somme de quinze piastres, prix qu'elle donnait des meilleurs.

Le 23, les convois d'approvisionnements qu'on attendait de Tien-sin arrivèrent, précédant de quelques jours les renforts. Le vin et le café, dont les provisions, entre autres, étaient épuisées, furent ainsi renouvelées. Les cantiniers venus par ces convois, et qui avaient eu l'heureuse inspiration de se munir de liqueurs, ramassèrent en un clin d'œil une petite fortune près de nos soldats regorgeant d'argent. Toutefois, cette vie de chanoines que menaient nos troupes ne pouvait pas durer toujours.

Le 24, les Anglais poussèrent une reconnaissance jusqu'à quelques centaines de mètres de la porte sud-est de Pé-king, et purent s'assurer que les murs d'enceinte, de ce côté de la ville, sur lesquels ils n'aperçurent personne, avaient une élévation de treize à quatorze mètres environ, qu'ils paraissaient solidement bâtis, et étaient précédés d'un large fossé. L'armée tartare, d'après leurs rensei-

Digitized by Google

gnements, occupait le nord-ouest de la ville, et couvrait le palais de Yuen-min-yuen, de façon à favoriser le départ de la cour tartare vers le Nord, dans le cas où il deviendrait nécessaire.

Année 1860. Septembre.

Le même jour vit le commencement et la fin des nouvelles négociations entamées avec le prince Kong, frère de l'empereur, et de grands dignitaires chinois. Sur leur refus de restituer immédiatement les prisonniers, dont ils ne voulaient se dessaisir qu'après la signature de la paix et l'évacuation du Pé-ho, on ne prolongea pas les pourparlers avec eux. Instruits par le passé, nous étions enfin parvenus à comprendre que leur démarche n'avait qu'un but, celui de gagner du temps pour remonter le moral de leurs soldats, et recommencer ensuite la lutte. On les ajourna donc à la prise de Pé-king. Cette communication avec les Tartares ne fut pas sans intérêt pour nous. MM. Parkes et Locke avaient pu mettre leurs noms au bas des lettres écrites par les négociateurs chinois, et nous apprenaient ainsi qu'ils étaient vivants. Quant aux autres prisonniers, on ignorait toujours quel était leur sort.

Le 26 eut lieu une nouvelle reconnaissance sur Pé-king, mais faite cette fois par les Anglais et les Français, ces derniers sous les ordres du chef d'escadron d'état-major Campenon. On s'approcha

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

très près de la ville; on s'engagea même dans un immense faubourg qui borde les deux côtés de la route, dans lequel le commandant Campenon et le capitaine Foerster furent sur le point d'être pris par des cavaliers tartares. Cette reconnaissance confirma les renseignements fournis par celle du 24.

Arrivée des renforts et marche des armées alliées sur Pé-king.

Le 4 octobre, les renforts demandés à Tien-sin étant arrivés, on se disposa à quitter les campements de Pa-li-kiao. Les forces françaises, que ces renforts portaient à 3,500 hommes, étaient composées du 2e bataillon des chasseurs, des 101e et 102e régiments de ligne, d'une partie de l'infanterie de marine, et de trois batteries d'artillerie.

L'armée anglaise, ayant reçu les 60e et 67e rifles du corps du général Napier et le reste de la cavalerie, présentait le même effectif que la nôtre.

Le 5, après avoir laissé, — les Anglais, 400 hommes à Toung-chao, les Français, leurs pontonniers pour y assurer la navigation du Pé-ho, — les Français, deux compagnies au pont du Pa-li-kiao, où l'on avait établi un dépôt de vivres, qui devait nous parvenir par eau, — les deux armées se mirent en mouvement, à six heures du matin. Elles marchèrent de conserve, en suivant une direction à droite de la grande route de Toung-

Digitized by Google

chao à Pé-king, trop mauvaise, on s'en souvient, pour y engager l'artillerie et les voitures. La prudence commandait cette concentration ; car on pouvait rencontrer l'armée tartare, battue, il est vrai, le 21, mais nullement anéantie, et qui avait eu le temps de se refaire.

Année 1860. Octobre.

Nos troupes, dont l'allure était subordonnée à celle moins vive des Anglais, mirent quatre à cinq heures pour faire dix kilomètres et arriver avec ces derniers à un grand village, dans lequel on s'établit pour le reste de la journée.

Ce village était remarquable par ses énormes fours à briques, du haut desquels on apercevait parfaitement les murailles, les portes et les principaux édifices de Pé-king, distant de cinq kilomètres.

Dans une tuilerie où l'on avait établi le quartier-général, on trouva quelques Chinois effrayés. Rassurés par nos officiers, qui les traitèrent avec bonté, après les avoir protégés contre les violences des soldats, ces pauvres gens leur donnèrent une preuve touchante de confiance, en démolissant une muraille qui fermait l'entrée d'un four où ils avaient caché leurs femmes et leurs enfants.

Les Anglais, pendant ce temps, faisaient une reconnaissance, et signalaient au nord de Pé-king et adossé à ses murs, en avant, un immense camp

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

tartare formant un rectangle de trois mètres sur six.

Le 6, les troupes alliées, portant sur le dos trois jours de vivres, quittèrent le village. On y laissa toutes les voitures, à l'exception de celles de l'ambulance, et on se mit en mouvement vers le Nord, dans le même ordre que la veille, et préparés à livrer bataille aux Tartares si on les rencontrait. Après une marche assez pénible de cinq kilomètres, au milieu d'un pays semé de bouquets de bois et de nombreuses habitations, on atteignit, à dix heures du matin, un village semblable à celui qu'on venait de quitter. Du haut de ses fourneaux élevés, on put voir circuler quelques soldats tartares, sur le rempart en terre, à l'angle nord-est de Pé-king, éloigné au plus de trois kilomètres.

Pendant la grande halte, le lieutenant-colonel du Pin et le capitaine Foërster partirent en reconnaissance. Ils arrivèrent, par deux routes praticables à l'artillerie, jusqu'au retranchement en terre, d'où sortirent cinquante cavaliers tartares environ, lesquels s'attachèrent à la reconnaissance de droite dirigée par le lieutenant-colonel du Pin, et la suivirent à cent cinquante mètres de distance.

On était suffisamment renseigné désormais sur les abords de Pé-king. En conséquence, les deux généraux en chef ébranlèrent en même temps

Digitized by Google

leurs troupes disposées dans l'ordre suivant : le général Collineau à l'extrême gauche, marchant contre le rempart en terre vers le point où il se relie à la ville; le général en chef, avec la brigade Jamin, vers le centre du rempart; puis à droite et au Nord, l'infanterie des Anglais, et plus au Nord encore, leur cavalerie, afin de couper la retraite à l'ennemi.

Année 1860. Octobre.

Les troupes françaises trouvent abandonné le rempart nord-est de Pé-king.

Ces troupes, formées en quatre colonnes, se portèrent rapidement en avant. Les Français, arrivés près du rempart, le trouvèrent entièrement abandonné par l'ennemi. Quelques traces d'un petit bivouac de cavalerie tartare démontraient qu'une faible arrière-garde avait seule occupé cette position. Le général de Montauban, que vint bientôt rejoindre lord Elgin sur le haut des remparts, apprit de lui la position probable de l'armée ennemie; les renseignements des Anglais indiquaient qu'elle avait dû se retirer vers le palais d'été (Yuen-min-yuen), situé à dix ou douze kilomètres au Nord-Ouest.

On décida qu'on se porterait de suite vers ce palais, que l'on fixa comme rendez-vous général des deux armées.

Les Français, longeant en dehors le rempart en terre, passèrent par le village de Siao-yuen, au point où la route, débouchant par la porte Est de

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

la face nord de Pé-king, rencontre le rempart en terre, et, prenant plus au Nord, ils traversèrent la grande route venant de la porte Ouest de la face Nord de la ville. Aux approches de la nuit ils atteignirent un grand village en avant du palais.

L'armée française perd de vue l'armée anglaise.

Pendant cette marche, qui fut assez fatigante à cause de la chaleur et de la complète ignorance où l'on était des lieux, on perdit entièrement de vue l'armée anglaise. Sa cavalerie, sous les ordres du brigadier Pattle, vint se rallier à nous, et ne put rien nous apprendre de ce qu'elle était devenue.

Arrivée de l'armée française à un village situé en face du palais d'été.

Le village où nous étions arrivés annonçait, par son aspect grandiose, l'approche d'une habitation impériale. Les rues et les routes qui le traversaient étaient dallées et entretenues avec un soin tout particulier. Ses habitants inoffensifs, plus étonnés qu'effrayés par notre présence, regardaient tranquillement passer nos troupes se rendant à leurs bivouacs. Les compagnies de marins du capitaine de frégate Jauréguiberry formaient la tête de colonne.

On fit deux kilomètres dans le village, en suivant une route encaissée et bordée de hautes murailles, et on arriva à une vaste place plantée de grands arbres, bornée sur un de ses côtés par un lac, et sur l'autre par le palais impérial, lequel était précédé

Digitized by Google

d'une esplanade nue, bordée de chaque côté de constructions faites sur modèle régulier, et destinées sans doute à loger la suite de l'empereur. L'entrée de la place était obstruée par des chevaux de frise; on les détruisit, et nos troupes, au fur et à mesure qu'elles arrivaient, y établissaient leurs bivouacs.

Année 1860. Octobre.

Devant la porte du palais se tenait, sous un auvent, un poste composé d'une dizaine d'hommes armés d'arcs et de fusils à mèches.

A la vue de nos premiers soldats débouchant sur la place, ces braves Chinois s'enfuirent, laissant sur place leurs arcs et les mèches encore allumées de leurs fusils. Le mandarin qui les commandait avait oublié, dans sa précipitation, d'emporter son chapeau, orné d'une boule en jade blanc et d'une superbe plume de paon.

Reconnaissance nocturne du palais d'eté par les Français.

Le soleil était couché depuis quelque temps, et on commençait à distinguer difficilement les objets, lorsque le général en chef donna l'ordre au commandant Campenon de fouiller une partie du palais, afin de s'assurer s'il était abandonné réellement.

Cet officier prit une compagnie de marins, commandée par M. de Kenny, lieutenant de vaisseau, pour l'accompagner dans sa mission. On pénétra dans la première enceinte du palais

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

par des portes latérales, la grande porte du centre étant fortement barricadée en dedans par des poutres. Au bout d'une cour de trois cents mètres de largeur, on rencontra une seconde enceinte, qu'on franchit comme la première, sans voir personne, et on s'engagea dans une cour immense traversée dans sa dernière partie par un canal revêtu en marbre blanc, et couvert d'un pont, également en marbre, soutenant deux galeries latérales en bois. Tout paraissait désert; le plus profond silence régnait dans ces vastes cours. Une troisième enceinte suivait; et comme sa grande entrée, au centre, était fermée, on la négligea et on se porta, partagé en deux bandes, vers les deux portes latérales, qu'on trouva également fermées. On crut entendre derrière ces portes un bruit de voix, et on se mit en mesure de les enfoncer, tandis que plusieurs matelots agiles escaladaient le mur haut de quatre mètres environ. L'obscurité était alors profonde. Les deux petites portes, distantes l'une de l'autre de quelques centaines de mètres, cédèrent presque en même temps sous les efforts de nos hommes, et l'on déboucha dans l'intérieur en deux colonnes. A la tête de celle de gauche était M. de Pina, lieutenant de vaisseau, officier d'ordonnance du général en chef, qui se trouvait là en amateur. Cet

Digitized by Google

officier s'avançait un revolver à la main, lorsqu'il reçut soudainement un violent coup de sabre sur le poignet, tandis qu'un contre-maître de marine, ayant sauté par dessus le mur, tombait dans la cour et abattait d'un coup de fusil un Chinois armé d'une lance. Ce coup de fusil fut suivi de cinq ou six autres, tirés sur des Chinois qu'on crut apercevoir s'enfuyant dans les ténèbres, puis d'une fusillade partant de la colonne de droite.

Bientôt les deux troupes s'animèrent à ce bruit, et, ne discernant pas leur position réciproque, échangèrent une fusillade qu'il fallut toute l'autorité des chefs pour arrêter. Cette méprise, qui aurait pu avoir de funestes conséquences, ne produisit heureusement aucun mal. On était en ce moment en face d'un bâtiment où l'on borna l'investigation des lieux. On était sûr que le palais était abandonné. Pendant ce temps, un fâcheux incident s'était passé sur la grande place où nos colonnes arrivaient toutes successivement.

Au moment où les premiers coups de fusil retentissaient dans le palais, un employé du trésor, qui avait eu la malencontreuse idée de suivre la compagnie de marins, accourut comme un effaré vers le camp, criant à tue-tête : « Général, au se-

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

cours ! les marins sont cernés ! au secours ! » Ces cris d'alarme, jetés au milieu de la nuit et succédant à une fusillade dont on ne connaissait pas la cause, répandirent parmi les troupes une certaine émotion. Bientôt l'arrivée de M. de Pina, apparaissant avec son poignet en sang, produisit une confusion étrange. On crut à une attaque nocturne de l'ennemi. Les fusils partirent d'eux-mêmes, et les balles se croisèrent dans tous les sens. La reconnaissance survenant en ce moment, fut accueillie par des coups de fusil tirés dans sa direction. La voix des chefs finit par dominer le tumulte, et tout rentra dans l'ordre.

M. Vivenot, aspirant de marine, avait reçu une grave blessure à la hanche. Le cheval du chef d'escadron d'état-major fut atteint d'une balle dont le faible calibre fit supposer, à moins de provenir d'un revolver, que des Tartares rôdant autour du palais, avaient profité du désordre pour décharger leurs fusils sur notre camp.

A la pointe du jour, on entendit, du côté de Péking, une salve de coups de canon, qu'à sa régularité on supposa devoir être tirée par l'armée anglaise.

En effet, le brigadier Pattle, qui avait bivouaqué près des nôtres avec sa cavalerie, ayant envoyé en reconnaissance, apprit que l'armée an-

Digitized by Google

glaise s'étant égarée pendant la marche de la veille, et trop fatiguée pour aller jusqu'au rendez-vous convenu, avait passé la nuit dans l'enceinte du rempart en terre, devant la porte Ouest de la face Nord de la ville.

Digitized by Google

XXXVI

Le général de Montauban visite le palais d'été; il est accompagné par le brigadier Pattle.

A huit heures du matin, le général de Montauban, suivi de son état-major, des chefs de service, escorté par de l'infanterie de marine, alla visiter le palais d'Yuen-min-yuen. Le brigadier Pattle et ses officiers l'accompagnaient. Cet officier supérieur, sur le désir du général de Montauban, avait fait prévenir le général Grant de notre position, et l'avait invité en son nom à venir de suite avec lord Elgin, afin de s'entendre au sujet des richesses qu'on pensait trouver dans le palais.

Avant de commencer sa visite, le général de Montauban dit aux officiers qui l'entouraient, qu'il comptait sur leur honneur pour respecter et faire respecter le palais jusqu'à l'arrivée des Anglais.

On parvenait à la porte d'entrée du palais par une place dallée, ornée sur chacun de ses côtés

Digitized by Google

d'un gigantesque lion en bronze posé sur un piédestal, en marbre blanc, de trois mètres de hauteur (1).

Après avoir franchi la cour où l'on trouva le Chinois tué la veille, les visiteurs arrivèrent à un bâtiment, ayant la forme d'un parallélogramme, dont ils gravirent le large escalier en marbre blanc, et ils entrèrent dans une immense salle, au bout de laquelle s'élevait un trône en bois noir, sculpté à jour, d'un travail merveilleux et d'une prodigieuse dimension. On montait à ce trône par plusieurs degrés, entre une rangée de brûle-parfums cloisonnés et de gigantesques vases émaillés, sur lesquels étaient figurés toutes sortes d'animaux. Le mur de gauche de la salle était recouvert, dans son entier, par un seul tableau peint sur soie et représentant des vues des palais impériaux. Tout autour de la salle, et sur des étagères, étaient à profusion des vases sculptés, cloisonnés, émaillés, tous d'une beauté et d'une dimension extraordinaires; des piles d'albums contenant des dessins exécutés avec un soin, une patience et une préci-

(1) Ces superbes statues avaient des proportions colossales et étaient d'un si grand poids, qu'on dut renoncer à les emporter, comme on en avait eu la pensée. — On emporta plus tard les deux dragons en bronze doré, qui se trouvaient sur le pont en marbre blanc du canal, situé dans l'avant-dernière enceinte du palais.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

sion dont les Chinois ont seuls le secret ; puis des livres, écrits de la main des empereurs, reliés en laque rouge de Pé-king sculptée, et enfermés dans des boîtes précieusement travaillées.

Aperçu descriptif du palais d'été.

Les décorations de cette première salle du trône, par leur caractère de grandeur, indiquaient que c'était bien là l'endroit consacré, où le souverain de tant de millions d'hommes, entouré de ses premiers dignitaires revêtus de costumes brodés d'or et étincelants de pierreries, daignait recevoir le salut des ambassadeurs frappant devant lui la terre de leurs fronts !

A peu de distance, et derrière ce premier bâtiment, il y en avait un autre renfermant une deuxième salle du trône moins imposante, mais plus élégante que la première, et où se faisaient, sans doute, les réceptions moins solennelles. Les appartements, qui tenaient à cette salle, regorgeaient d'objets en or ou en argent ornés de pierres précieuses ; d'armes richement damasquinées ; de coupes en jade vert et blanc ; de châsses en or ou en argent incrustées de turquoises, de perles et contenant des idoles en or massif ; de fleurs, de fruits en perles fines, de petits palais, d'arbres où se tordaient et s'amalgamaient les matières les plus précieuses. Les yeux en étaient éblouis, et les désirs comme saturés !

Digitized by Google

On circula au milieu de ces monceaux de richesses sans toucher à rien. Les ordres du général étaient formels.

On arriva, ensuite, devant un lac artificiel entouré de rochers et de montagnes rapportés, lequel était côtoyé par une route sablée ; on traversa un pont jeté sur le canal d'alimentation de ce lac, et on se retrouva dans une troisième salle du trône, plus petite que la précédente, élégante comme elle, mais d'une élégance tout intime. Aux proportions de cette salle, à ses ornements, à son ameublement, on sentait que, sous ses lambris dorés, l'empereur devait redevenir un simple mortel pour ses parents ou ses amis intimes.

Derrière, suivaient des salons et des appartements de toutes dimensions ; à droite, était le magasin de fourrures et de robes ; en face, les appartements particuliers de l'empereur ; à gauche, ceux de l'impératrice.

Il faut renoncer à décrire ce que contenaient ces appartements. Les mots manquent pour en peindre les richesses matérielles et artistiques. Ce qu'on avait vu jusque-là n'était qu'un misérable échantillon du spectacle qui s'offrit alors. C'était une vision des Mille et une nuits, une féerie telle, qu'une imagination en délire ne saurait en rêver de

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

comparable à la palpable vérité qu'on avait devant soi !

Les Anglais commencent le pillage du palais d'été.

Tout se passait selon les prescriptions du général de Montauban, lorsque les officiers anglais qui suivaient le brigadier Pattle, ne pouvant plus se contenir, commencèrent par opérer, sans façon, ce qu'on appela plus tard un déménagement. La glace était rompue. Bien que la présence du général servît encore de frein, cependant chacun jeta son dévolu sur tel ou tel objet artistique, dont la valeur matérielle n'était pas absolument une cause de dédain.

En somme, dans cette première visite, qui dura jusqu'à dix heures du matin, on emporta fort peu de choses. D'ailleurs, le général avait autorisé chaque chef de service à choisir un objet à sa convenance, comme souvenir. Les passions cupides, toutefois, étaient singulièrement excitées ; la compagnie d'infanterie de marine préposée à la garde du palais était devenue insuffisante ; et, il faut le dire, la tentation était trop forte, elle avait gagné les officiers et les soldats de garde eux-mêmes !

Conduite des Français au palais d'été.

On sentait que ces richesses étaient le prix du sang, le fruit de la conquête ; que l'on était les premiers arrivés au rendez-vous ; qu'à notre place les Anglais n'apporteraient pas tant de délicatesse ; que les attendre pour partager, lorsqu'à Rho-sé-

Digitized by Google

wou et à Tchang-kia-ouang ils nous avaient si bien oubliés, c'était user envers eux d'un procédé qu'ils n'auraient pas envers nous. Ces raisonnements, désordonnés comme la passion qui les enfantait, mais justes pour la plupart, et par cela plus entraînants encore, allumèrent toutes les impatiences, éteignirent tous les scrupules, et chacun trouva comme par enchantement, au fond de sa conscience, un droit indiscutable de propriété dont l'application n'admettait plus ni délai ni retard.

Année 1860. Octobre.

Alors, commença le déménagement du palais, mais déménagement partiel, bien différent de celui qu'aurait certainement pratiqué l'armée anglaise, habituée à faire place nette partout où elle peut; car nos soldats, plus gaspilleurs que pillards intéressés, contenus par ce sentiment de pudeur qu'ils n'oublient jamais sous leur noble drapeau, ne s'approprièrent pas la dixième partie des richesses qu'ils avaient à leur disposition. Et la preuve, c'est que bien peu d'entre eux songèrent à se faire une fortune, quand il leur était si facile d'en ramasser une considérable.

Dans cette circonstance donc où tout était possible, comme tout est relatif, le bien ainsi que le mal, selon le milieu où l'on se trouve, laisser quelque chose était vertu, et, à ce titre, nos troupes

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

montrèrent un réel désintéressement en ne s'emparant pas de tout ce qu'elles pouvaient emporter du palais.

Épisode du pillage du palais d'été.

Parmi les nombreux épisodes qui signalèrent l'envahissement du palais, il en est un qui mérite d'être raconté.

Un officier, débouchant d'un couloir sombre dans un enfoncement plus sombre encore, et perdu dans ces ténèbres, recourut à la fugitive lumière d'une allumette chimique pour se retrouver. Il était dans une salle, qu'en un instant il inonda de clarté, grâce aux nombreux candélabres chargés de bougies dont elle était ornée. Alors surgit à ses yeux le plus splendide des spectacles ! A gauche et à droite de cette salle, s'élevaient deux autels merveilleusement parés, sur lesquels et près desquels étaient des brûle-parfums, des chandeliers et des vases en or massif, ciselés et incrustés de perles et de pierres précieuses. Au centre d'un de ces autels, il y avait une petite châsse en or, ornée de turquoises que l'antiquité avait verdies, et renfermant une idole de pierre noire, surmontée d'une tête d'animal, loup ou renard. La châsse portait quatre inscriptions en langues chinoise, mogole, mantchoue et thibétaine, indiquant qu'elle avait été offerte, par un grand chef militaire, à quelque empereur mort depuis quelque mille ans. A gau-

Digitized by Google

che et à droite de la châsse, étincelaient de pierreries deux crânes humains montés en forme de coupes. L'éclat de l'illumination attira bientôt du monde dans la salle, qui devint ce que devenaient à cette heure toutes choses dans le palais de l'empereur de Chine. C'était sa chapelle particulière.

Année 1860. Octobre.

Vers deux heures, le général en chef de l'armée anglaise arriva. Une commission, composée d'un colonel et de deux officiers, fut aussitôt nommée dans chaque armée, à l'effet de choisir et de partager les objets dignes d'être offerts à LL. MM. l'Empereur des Français et la reine de la Grande-Bretagne. Les membres de la commission française étaient le lieutenant-colonel du Pin et les capitaines Foerster et de Cools; le colonel Folley présidait la commission anglaise. On procéda, de suite, au choix et à la répartition des objets qui restaient encore; mais déjà beaucoup et des plus précieux avaient disparu. L'opération se termina à la nuit close.

Arrivée du général anglais au palais d'été.

Nomination d'une commission de partage.

Pendant la nuit du 7 au 8, les Chinois mirent le feu au grand village qui s'étendait entre nous et Pé-king. Au jour il était entièrement consumé. Pendant cet incendie, un poste français eut une alerte, et dans le désordre qu'elle produisit les faisceaux tombèrent, des fusils partirent, et un sergent fut grièvement blessé.

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

Le 8, on envoya diverses reconnaissances dans la direction de Pé-king. Il était convenu qu'on se reporterait sur cette ville. Les vivres ponr trois jours, qu'on avait apportés du village aux tuileries, finissaient dans la soirée. On remit cependant le départ au lendemain matin, afin de consacrer quelques heures à l'exploration du palais et de ses dépendances, et de rechercher si, parmi tant de richesses, il ne se trouverait pas quelque trésor en numéraire.

Mais profitons des quelques moments qui nous restent, pour terminer l'aperçu du palais d'été, avant que l'incendie n'en fasse plus qu'un souvenir.

En arrière du palais, s'étendait un lac beaucoup plus grand que celui dont nous avons fait mention, lequel était entouré par trois édifices ; l'un à droite, servant de chancellerie et contenant, parmi des monceaux d'écrits et de boîtes d'encre de Chine, quelques objets artistiques, et les deux autres pleins de meubles et d'étoffes de prix. Puis on entrait dans un dédale immense formé de canaux, de lacs, de montagnes, le tout fait de main d'homme, et parsemé de palais secondaires, abandonnés depuis longtemps et transformés en magasins. Dans un de ces palais, bâti dans le style Louis XV, on voyait une série de chambres revêtues de tapis des Gobelins aux armes de

Digitized by Google

France, et aux murs desquelles étaient suspendus des portraits en pied de beautés de la cour de France, avec leurs noms au bas. Mais tapis et tableaux étaient délabrés, crevés et sentaient l'abandon de longue date. Plus loin, une immense pagode, dont les murs étaient hauts de huit mètres, couvrait de son parallélogramme huit cents mètres de terrain sur ses faces longues et cinq cents sur ses petites. L'intérieur était couvert de petits temples pleins des offrandes les plus riches. Ce fut dans l'un de ces temples, qu'on trouva une splendide armure dont le casque était orné, au cimier, par une perle fine du plus pur orient et de la grosseur d'un œuf de pigeon (1).

Année 1860. Octobre.

Description d'une pagode.

Les murailles de la pagode, formant au sommet une galerie très-large et surélevée de trois mètres, étaient divisées en un nombre infini de petites niches ornées de statuettes en bronze doré, qu'on pouvait évaluer, sans exagération, à plus de sept à huit cent mille. C'était là, sans doute, qu'était la fabrique des idoles du culte de Boudha, très-répandu dans l'Empire chinois.

En face de la pagode, s'élevait un palais presque aussi étendu, mais transformé en magasin et rempli de pièces de soie, de robes de velours et

(1) Cette armure fut offerte à l'Empereur ; malheureusement la perle du casque se perdit en route.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

de satin brochées d'or et ornées du dragon à cinq griffes. Enfin, l'on arrivait à un vaste lac, entourant de ses eaux limpides le palais des concubines de l'empereur. Tout ce que la fantaisie et la délicatesse féminines peuvent rêver de plus rare, de plus précieux, et même de plus extravagant, s'y trouvait réuni.

Déprédations des pillards chinois.

Ces lacs, ces montagnes, ces palais, ces cours, ces pagodes, couvraient un espace immense, et rendaient vaine la surveillance qu'on tenta d'y exercer. D'innombrables bandes de Chinois, chassés d'un côté, reparaissant plus nombreux de l'autre, s'étaient répandues dans ces splendides demeures, pillant et détruisant tous les objets qu'elles ne pouvaient emporter, soit à cause du volume de ces objets, soit à cause du dragon impérial dont ils portaient la marque sacrée. Les déprédations qu'exercèrent ces pillards indigènes furent considérables.

Le général de Montauban visite plusieurs pagodes.

Dans l'après-midi, le général de Montauban alla visiter quelques pagodes situées à trois kilomètres de notre camp. Une d'elles, en marbre blanc, construite sur un monticule, se dressait aussi haute que le Panthéon de Paris, et abritait sous son dôme une statue colossale, ayant une tête de femme au profil grec, et un buste d'où se détachaient neuf grands bras, lesquels donnaient

Digitized by Google

naissance à neuf cents autres bras plus petits, formant éventail. Un escalier à trois étages, disposé dans des galeries extérieures ornées d'urnes, conduisait aux trois principales divisions de ce corps gigantesque. Le premier étage s'arrêtait au genou, le deuxième à la poitrine, et le troisième à la tête. Sur le palier de ce dernier étage, on remarquait huit urnes en laque rouge de Pé-king, de un mètre vingt de hauteur, admirablement sculptées sous leur dégradation et l'épaisse couche de poussière qui les couvrait. En bas, entre les pilastres qui soutenaient le dôme, des statues en bronze, de quatre à cinq mètres de haut, et paraissant des pygmées près de la divinité principale, servaient à faire ressortir ses étonnantes proportions.

La plupart des pagodes que visita le général en chef, peu distantes les unes des autres et distribuées sur un pays ravissant, étaient remarquables par leurs dimensions, et surtout par leur caractère frappant d'antiquité.

L'herbe poussait dans leurs cours; entre leurs murs, habités jadis par des légions de religieux, sur leurs toits en tuiles jaunies et dorées par le soleil, on n'apercevait plus que des milliers de pigeons, leurs seuls hôtes depuis des siècles (1).

(1) Au nord-ouest des hauteurs où sont situées ces pagodes, on voit dans le lointain sur une chaîne montagneuse, des constructions

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

Découverte d'un trésor par des soldats français.

En revenant vers le camp, on suivit, pendant près d'un kilomètre, une large route dallée qui menait à une pagode, près de laquelle était un hangar, où se trouvaient enfermés les voitures et les harnais offerts en cadeau à l'empereur de Chine, par lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre. On put constater à leur état que jamais on n'avait dû s'en servir.

En rentrant au camp, le général de Montauban apprit que des lingots d'or et d'argent avaient été découverts par des soldats français dans la partie habitée par l'impératrice.

On reconstitua de suite la commission de partage telle qu'elle était précédemment, et ce trésor fut partagé entre les deux armées. La commission, en outre, profita de la circonstance pour en faire autant d'un gros lot encore indivis, de colliers en jade, ambre, corail, etc., que l'empereur et les mandarins portent à leurs cous dans les grandes cérémonies.

A ce propos, et pour en venir aux incriminations dont l'armée française fut l'objet de la part des feuilles anglaises, lors de ce qui se passa au palais d'été, nous posons cette question : Que se-

en forme de châteaux-forts, reliées par des murailles crénelées. — Est-ce une partie de la grande muraille? Si c'était elle, ce que nous n'affirmons pas, elle serait alors très-rapprochée de Pé-kirg

Digitized by Google

rait-il advenu des lingots découverts par les soldats français, si aussi bien ils l'avaient été par des soldats anglais? Après Rho-sé-wou et Tchang-kia-ouang, qu'on réponde!

Année 1860. Octobre.

Le général en chef chargea le général Jamin, de répartir entre les troupes la somme qui nous revenait; chaque soldat reçut environ 100 francs pour sa part.

On avait trouvé dans le palais divers objets appartenant aux officiers prisonniers. C'étaient l'uniforme et les épaulettes du colonel Foullon de Grandchamps, le carnet de M. Ader, les cantines du sous-intendant Dubut, et un portrait de femme, appartenant à M. Normann, attaché à la légation de Shangaï. Ces objets, indices de la détention probable de nos officiers, ravivèrent l'exaspération de tout le monde contre les Chinois.

Dans la nuit du 8 au 9, le feu parut à plusieurs endroits du palais. Tout porta à croire que les pillards chinois en étaient les auteurs. Il ne s'étendit pas loin.

L'armée française quitte le palais d'été et se met en marche sur Pé-king. Aspect pittoresque du camp français.

Le 9, au matin, jour fixé pour le départ, le bivouac de l'armée française offrait le tableau le plus étrange et le plus animé qu'on pût imaginer. A l'extérieur et à l'intérieur des tentes où étaient entassés les objets les plus variés et les plus précieux, richesses d'un jour près desquelles et sur

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

lesquelles s'étaient bercés tant de rêves qu'un coup de tambour dissipait, on voyait le troupier, naïf comme l'enfant dont il a l'imprévoyance et l'instinct destructeur, sans songer aux fatigues de la route, bourrer son sac de pièces de soie et de velours, comme s'il n'avait qu'une étape à franchir pour en faire hommage à sa payse ; puis, dans son dépit, briser, déchirer ou souiller tout ce qu'il ne pouvait pas emporter. Ce n'étaient partout que meubles somptueux, soie, robes impériales brochées d'or, et, par dessus cela, que physionomies piteuses de s'en séparer. Quant à l'argent, il était si abondant, qu'on le dédaignait presque à cause de son trop grand poids. Plus d'un soldat donna un lingot, de 480 fr. environ, pour quelques bouteilles d'eau-de-vie ou d'absinthe.

A huit heures, il fallut dire adieu à cette éphémère opulence, et, bien qu'on n'eût fait aucune distribution de vivres depuis la veille, aucun murmure ne sortit des rangs ; chacun était joyeux et léger sous le fardeau de son butin.

Les grenadiers avaient enroulé des bandes de soie rouge autour de leurs coiffures ; les voltigeurs, fidèles à leurs couleurs, des bandes de soie jaune ; le centre avait adopté le bleu. Des Chinois, en grand nombre, que la faim avait attirés près de nos soldats, les suivaient en qualité de domes-

Digitized by Google

tiques, aux gages d'un morceau de pain. Ces pauvres diables, chacun attaché, par sa longue queue en cheveux tressés, à la boutonnière ou à la bretelle du sac de son singulier patron, lui emboîtait gravement le pas, sans broncher sous le poids des bagages dont on l'avait chargé. Ce fut parée de la sorte et dans cet ordre burlesque que l'armée se mit en marche.

Année 1860. Octobre.

Avec un peu de prévoyance, on aurait pu lui épargner le mouvement qu'on lui faisait faire pour la rapprocher de ses approvisionnements. En envoyant, dès le 7, au village des tuileries, où étaient les dépôts, chercher les vivres dont on manquait, il eût été facile d'en être abondamment pourvu pour la journée du 8, le voyage, aller et retour, pouvant s'accomplir en moins de vingt-quatre heures. Cette simple prévoyance nous aurait permis de rester quelques jours auprès du palais et d'y faire des recherches qui, sans doute, eussent été fructueuses ; car il n'était guère supposable que la résidence habituelle de l'empereur de Chine et de sa cour, ne renfermât que les quelques lingots trouvés par nos soldats dans les appartements de l'impératrice.

Dans tous les cas, si ces recherches n'avaient rien produit, on aurait pu charger sur les voitures de l'armée une quantité de bronzes précieux

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

et d'objets d'art, qu'on abandonna maladroitement, et qui furent enlevés ou détruits plus tard, comme on le verra, par les Anglais et les pillards chinois.

Retour des prisonniers. Récit des tortures qu'ils ont subies.

L'armée française cheminait depuis quelque temps sous une pluie fine et pénétrante, lorsqu'on aperçut un officier anglais se diriger de son côté au galop de son cheval. La nouvelle qu'il apportait, que les prisonniers nous étaient rendus, se répandit rapidement parmi les troupes et y causa une sensation profonde.

Bientôt, en effet, on vit s'avancer quatre soldats, les nommés Roset et Bachelet, ordonnances du capitaine Chanoine ; Ginestet et Petit, ordonnances du sous-intendant Dubut. Ces malheureux étaient dans un état pitoyable. Leurs poignets et leurs jambes, cerclés de blessures saignantes, attestaient les tortures que les Chinois leur avaient fait endurer.

M. d'Escayrac de Lauture était resté au camp anglais; sa faiblesse ne lui avait pas permis de suivre ses quatre compagnons d'infortune.

Les Anglais avaient reçu leurs prisonniers, au nombre de treize, parmi lesquels étaient MM. Parkes et Locke.

Le pillage du palais d'été produisait déjà son effet. Les Chinois comprenaient que nous étions

Digitized by Google

enfin décidés à ne plus garder de ménagements envers eux.

Mais qu'était devenu le reste de ces infortunés? Nous anticiperons sur l'ordre des événements pour en finir avec cette lamentable histoire.

Monsieur d'Escayrac de Lauture était revenu au milieu de nous, défiguré par la souffrance, les poignets entourés de stigmates sanglants, les doigts des mains crispés et sans mouvement. Par lui on apprit que chaque prisonnier avait été torturé isolément. Les soldats racontèrent : qu'après les avoir roulés en cerceau, les poignets solidement attachés aux pieds, les Chinois les avaient emportés suspendus, comme des bêtes immondes, à un bâton placé sur les épaules de deux hommes, jusqu'à des voitures dont les clous aigus, les meurtrissant, n'avaient pas été la moindre de leurs souffrances; puis, que cahotés sur ces pointes on les avait promenés dans les rues de Pé-king, où la populace les avaient accablés de coups et couverts d'ordures; que pendant cette promenade, qui avait été longue, leurs gardiens venaient de temps à autre resserrer avec des tourniquets les cordes qui leur liaient les poignets et les pieds, poussant le raffinement jusqu'à imbiber d'eau froide ces cordes pour les resserrer encore; qu'on les avait conduits, ensuite, à un palais — qu'on reconnut

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

être celui de Yuen-min-yuen à la description qu'ils en donnèrent, — que là on les avait enchaînés pendant trois jours et trois nuits sans leur donner la moindre nourriture, et que leurs bourreaux leur remplissaient la bouche d'excréments humains, lorsque par signe ils demandaient de l'eau pour apaiser l'horrible soif qui les dévorait.

On comprit que les plus faibles avaient dû succomber à ces traitements, surtout ceux qui avaient été pris couverts de blessures reçues en se défendant.

En effet, les Chinois nous rendirent successivement, dans leurs cercueils, les cadavres du colonel Foullon de Grandchamps, du sous-intendant Dubut, du comptable Ader, des soldats Godichot, Blanquet et du brave chasseur à pied Ousouf, celui qui avait si fortement excité l'admiration du colonel anglais Walker.

L'héroïque défense de ces malheureux avait hâté leur mort et l'avait faite horrible. Soumis, étant couverts de blessures, aux mêmes tortures que leurs camarades, leurs plaies s'étaient envenimées faute de soins; les vers s'y étaient mis, et ces martyrs, dont les membres étaient liés, s'étaient sentis rongés tout vivants, sans pouvoir se débarrasser des horribles animaux qui détachaient leurs chairs par lambeaux.

Digitized by Google

Quelques-uns vécurent quinze à vingt jours dans cet état. M. Normann, Anglais, vécut dix-sept jours, et put voir ses doigts, mangés par la gangrène, tomber les uns après les autres. Messieurs Parkes et Locke avaient d'abord été très-maltraités; mais le premier, homme d'une rare énergie et parlant parfaitement le chinois, avait terrifié ses bourreaux en les menaçant de la terrible vengeance de l'Angleterre. Les Chinois les avaient traités, alors, avec moins de cruauté, et avaient fini par les ménager, en vue des services qu'ils pourraient en tirer pour les traités à venir.

Année 1860. Octobre.

Quant à l'abbé Duluc et au capitaine anglais Brabison, on était à peu près certain que le général Tsin-pao leur avait fait couper la tête à Pa-li-kiao, le 21 septembre.

On se rappelait qu'un soldat du génie, faisant boire son cheval dans le canal, avait remarqué dans l'eau un cadavre sans tête, dont la peau était beaucoup plus blanche que celle des indigènes. On n'avait pas, alors, donné une grande attention au rapport de ce soldat; mais il emprunta par la suite une sérieuse importance au récit de plusieurs Chinois chrétiens, affirmant avoir vu décapiter, à cette bataille, un Anglais et un Français parlant la langue du pays. (L'abbé Duluc parlait

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

le chinois et servit d'interprète dans plusieurs circonstances). Le récit de ces Chinois ne permit plus de douter de leur fin malheureuse.

Ainsi, sur douze prisonniers, les Chinois nous en renvoyèrent cinq vivants et nous remirent six cadavres ; les Anglais reçurent treize prisonniers vivants sur vingt-six.

Les armées alliées campent sous les murs de Pé-king.

Dans la journée du 9, l'armée campa en dehors du rempart en terre, à cheval sur la route venant de la porte est de la face nord de Pé-king, appelée An-ting-men.

La nuit du 9 au 10 fut employée à faire venir du village des tuileries les vivres et les bagages qu'on y avait laissés, le 6, lors de notre marche en avant.

Le 10, les généraux en chef firent sommer les Chinois de leur livrer la porte An-ting-men, située en face de l'armée française, les prévenant que le 13, s'ils n'avaient accédé à leur demande, ils ouvriraient un feu terrible sur la ville.

Pour être en mesure de remplir leur menace, les généraux en chef firent aussitôt tracer les batteries de brèche à soixante mètres des murailles, en avant d'un temple dit le temple de la Terre.

Les Français avaient pour armer leurs tranchées quatre pièces de douze, et les Anglais quatre pièces de siége.

Ces travaux s'exécutèrent sous les yeux des Chi-

Digitized by Google

nois qui les considéraient, du haut de leur remparts, avec une sorte de curiosité.

Année 1860. Octobre.

Pendant ce temps, les convois, escortés par quelques compagnies d'infanterie, se succédaient sans interruption sur la route qui va à Pa-li-kiao, où nous avions un dépôt de vivres.

Danger de la situation des armées alliées qui peuvent être coupées de leurs dépôts.

La route, longue de vingt-deux kilomètres, était sillonnée par de nombreuses bandes de pillards chinois, et n'était pas très-sûre. Quand nos soldats apparaissaient en troupe, ces bandes se dispersaient et faisaient semblant de vaquer aux travaux de l'agriculture; mais une fois nos soldats passés, elles reprenaient leurs courses et rendaient dangereuse la position des hommes isolés ou des traînards.

Ces pillards, armés de bâtons et de mauvais sabres, étaient sans doute plus gênants que redoutables, mais leur présence sur nos derrières donnait à réfléchir. On ne pouvait s'empêcher de penser que le général tartare San-ko-li-tsin aurait bien peu de chose à faire pour rendre notre situation fort délicate, si, comprenant le parti qu'il pouvait tirer de notre pointe sur Pé-king, il répandait sa nombreuse cavalerie sur les cent quarante kilomètres qui séparaient notre camp de la ville de Tien-sin, où étaient tous nos approvisionnements, et faisait attaquer les faibles détachements éparpillés qui escortaient nos convois et nos petites

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

flottilles de jonques. Coupés alors de notre base d'opérations, arrêtés en avant par les murailles d'une ville immense, et sans moyens suffisants pour les renverser, nous aurions pour ainsi dire été affamés par ce déluge de cavalerie, et forcés de regagner au plus vite la ville de Tien-sin.

Certes, cette perspective n'était pas rassurante, et il ne fallait qu'une heureuse inspiration de l'ennemi pour en réaliser le danger. Un général, — disposant de nombreuses troupes à cheval, braves comme individus bien qu'inhabiles aux grandes opérations du champ de bataille, comme en avait le général tartare, — qui aurait entrevu le danger de notre situation, devait nous faire essuyer le plus complet des désastres. Si ce général, évitant avec soin une affaire décisive avec nos troupes, avait recherché les affaires de détail, où l'homme brave retrouve toute sa valeur individuelle, avait harcelé les détachements qui escortaient les convois, enlevé les hommes isolés, assailli les petits groupes allant à l'eau, au bois ou à la maraude, avait détruit les ponts et les bateaux, coupé les routes, obstrué les canaux, ruiné le pays, toutes choses faciles à faire et entièrement dans les instincts d'un peuple cavalier comme est le peuple tartare, il est probable que bien peu des nôtres eussent revu leur patrie.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

La crainte que l'ennemi ne songeât à ce redoutable système de guerre, dut plus d'une fois troubler la tranquillité des généraux en chef.

Les Chinois nous livrent l'entrée de Pé-king.

Cependant nos travaux de siége marchaient rapidement, sans être inquétés par l'ennemi. Pas un seul coup de fusil n'avait été tiré depuis notre arrivée devant Pé-king. Ce fait était un heureux symptôme des intentions pacifiques des Chinois. Dans la nuit du 12 au 13, la réponse favorable que les Chinois firent à notre sommation nous sortit d'une réelle anxiété. A ce propos, une conférence, où figuraient le mandarin Han-ki, le commandant Campenon pour les Français, et M. Parkes pour les Anglais, se tint dans un ynamoun du faubourg en avant de la porte où bivouaquaient les Anglais, et il y fut décidé que la porte An-ting-men serait livrée aux armées alliées, le 13, à midi.

Digitized by Google

XXXVII

Le 13, un bataillon anglais et un bataillon français firent leur entrée à Pé-king, à travers une foule énorme que la police chinoise maintenait en ordre à coups de fouet, et allèrent s'établir sur le rempart ; les Anglais à droite, et les Français à gauche.

Les Anglais entrent les premiers dans Pé-king sans tenir compte des conventions arrêtées.

Cet événement solennel fut marqué par un incident qui ajouta à la froideur existant entre les deux armées. Les Anglais, arrivés avant l'heure convenue, midi précis, insistèrent pour entrer, et, sans attendre les Français, pénétrèrent les premiers dans la ville.

Émotion produite dans l'armée française par le manque de convenance de l'armée anglaise à son égard.

Ce manque de convenances blessa profondément notre armée; des paroles pleines d'aigreur furent échangées entre nos officiers et les officiers anglais, et sans l'entrée, dans Pé-king, d'un régi-

Digitized by Google

ment français jouant l'air national des Anglais, qui fournit au colonel Schmitz un à-propos aussi digne que spirituel, le débat aurait pu avoir des suites fâcheuses.

Année 1860. Octobre.

Le sentiment de ce qu'on avait fait pendant la campagne calma bien vite les esprits dans notre armée. On se rappela qu'on avait toujours été les premiers chaque fois qu'avait grondé le canon, que dans toutes les affaires sérieuses, aux forts du Pé-ho, à Tchang-kia-ouang et à Pa-li-kiao, on n'avait pas été sur la même ligne, mais bien en avant des Anglais.

Toutefois, cette entrée des Anglais à Pé-king, cachait sous son insolence militaire, une intention politique plus insolente encore. En se présentant les premiers, comme à la place d'honneur, ils voulaient accréditer chez les Chinois, les bruits dès longtemps répandus par eux, que nous faisions la guerre sous leur direction, et même que nous étions à leur solde.

Deux batteries, l'une anglaise, à droite, l'autre française, à gauche, furent installées sur les remparts et braquées contre la ville. D'après les conventions, les armées alliées devaient occuper les remparts, l'espace d'un kilomètre environ, sur chaque côté de la porte An-ting-men. On établit des postes anglais et français, sur une place qui

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

s'étend en avant de cette porte. Comme la foule des Chinois augmentait sans cesse, et menaçait, malgré le fouet des policemen indigènes, de nous déborder, on tendit une corde en travers de la grande rue partant de la place, et un factionnaire de chaque armée, suffit désormais pour contenir la foule inoffensive, qui se formait tous les jours autour de nous, dès l'aube jusqu'à la nuit.

Description des murailles de Pé-king.

La description des murailles de Pé-king donnera une idée de la situation des armées alliées, si avec les ressources dérisoires qu'elles avaient à leur disposition pour les renverser, il s'était trouvé derrière des hommes pour les défendre.

Ces murailles ont quatorze mètres quarante de hauteur, du côté de la campagne, et treize mètres cinquante du côté de la ville. Le terre-plein a treize mètres de hauteur et dix-neuf mètres vingt de largeur entre les deux murs de revêtement, de sorte que leur épaisseur totale, y compris les murs de revêtement, est de vingt mètres cinquante au sommet, et de vingt-six mètres à la base.

Le mur extérieur, qui dépasse le terre-plein de un mètre quarante, est percé, à la hauteur de cinquante centimètres, de larges créneaux pouvant recevoir du canon, distants les uns des autres de trois mètres quarante. Des demi-tours carrées, ayant trente-trois mètres soixante de large et treize

Digitized by Google

mètres quinze de saillie sur le mur, sont disposées de deux cents mètres en deux cents mètres et servent de flanquement.

L'espace de dix-neuf mètres vingt compris entre les deux murs de revêtement, rempli de pudding fait de pierres, de béton, de terre, avait une consistance extraordinaire.

Les Anglais, pour se mettre à l'abri d'une surprise, ayant voulu ouvrir une sorte de tranchée dans la partie des murailles qu'ils occupaient, n'en vinrent à bout qu'après des travaux excessifs. Leur tentative fit plus que jamais comprendre que si les Chinois n'avaient pas consenti à nous ouvrir la porte An-ting-men, les munitions des deux armées eussent été vingt fois épuisées avant de faire brèche dans cette énorme maçonnerie.

Il résulte de ce premier aperçu des murailles de Pé-king, que les Chinois devaient être bien démoralisés par leurs défaites, bien terrifiés par le pillage du palais d'été, pour nous avoir livré l'entrée d'une ville aussi facile à défendre et aussi difficile à attaquer. Mais continuons. Chaque porte est précédée d'un tambour demi-circulaire, de cent mètres dans tous les sens, et entouré de murailles construites comme la muraille principale, mais n'ayant que treize

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

mètres soixante de largeur au sommet, et dix-neuf mètres à la base.

La porte d'entrée dans le tambour, est à angle droit avec celle qui s'ouvre sur la ville, de façon que l'ennemi qui se rendrait maître de la première, ne pourrait pas profiter de cet avantage pour enfoncer la seconde avec du canon.

Au centre de la partie demi-circulaire du tambour, celle qui regarde la campagne, s'élève un monument en forme de parallélogramme, long de trente-deux mètres et large de vingt, lequel dépasse de quinze mètres la hauteur du terre-plein des murailles. Il a quatre étages, formant chacun une batterie avec douze embrasures de face et quatre sur chacun des flancs, soit vingt embrasures par étage et quatre-vingts pour le tout.

A quinze mètres au-dessus de la porte qui donne accès dans la ville en traversant la muraille principale, s'élève un autre monument à trois étages ayant également la forme d'un parallélogramme, dont le grand côté a trente-deux mètres et le petit seize.

Autour des deux premiers étages de ce monument règnent des galeries supportées par des colonnes en bois. L'ensemble de cet édifice, qui se reproduit à chaque porte et à chaque angle de la

Digitized by Google

ville, est assez gracieux. Toutes ces constructions sont faites avec une sorte de brique grise extrêmement dure, épaisse de dix centimètres, longue de trente et large de vingt-deux.

Quelques pièces en bronze, assez bien conditionnées, couvraient à notre arrivée le terre-plein des murailles.

On était convenu que chaque armée emporterait, si bon lui semblait, les pièces trouvées sur la partie des murailles qu'elle occupait. Une pièce énorme et admirablement sculptée, placée sur la partie des remparts occupée par l'armée française, fut cause qu'on les laissa toutes à leur place.

Les Anglais, n'ayant aucune pièce de leur côté qui pût être comparée à la nôtre, revinrent sur la convention première, prétendant que personne ne devait s'emparer des canons d'une ville qui n'avait pas été prise de vive force, surtout quand il n'avait été rien stipulé par rapport à son armement. Les droits des Chinois avaient été si peu respectés jusque-là par nos alliés, notamment à Rho-sé-wou, dont ils pillèrent le mont-de-piété au moment même où l'on signait un traité de paix, qu'on peut difficilement attribuer leur décision à un simple scrupule d'équité.

La position de cette pièce sur les remparts français restera donc, dans cette circonstance, la

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

meilleure explication de leur respect si nouveau pour le bien de l'ennemi.

Du haut des murailles, la ville de Pé-king a l'aspect d'un bois entremêlé de maisons dominées çà et là par des monuments en général plus bizarres qu'imposants.

Les plus remarquables de ces monuments sont ceux de la Timballe, de la Cloche, le temple dédié aux souverains de toutes les dynasties, les monastères de l'Obélisque blanc et des Tangoutins, ce dernier, d'une architecture assez élégante; dans le lointain, la montagne artificielle sur laquelle le dernier empereur de la dynastie des *Mings* aima mieux s'arracher la vie, que d'aller périr les armes à la main en combattant les armées tartares.

L'armée française, qui jusqu'alors était restée au bivouac, en dehors de l'ouvrage en terre prolongeant vers le Nord les fortifications de la ville, vint s'établir dans le faubourg en avant de la porte An-ting-men (porte du Repos et de la Tranquillité). Ce nom était de bon augure.

Exaspération de nos ambassadeurs.

Cependant, les pourparlers continuaient sans interruption, depuis le 13, entre les diplomates chinois et les nôtres ; mais le désir d'en terminer était infiniment moins grand chez les premiers que chez les seconds, et la conclusion était passée à l'état de mirage trompeur. Nos diplomates,

Digitized by Google

poussés à bout par l'énervante élasticité de leurs adversaires, étaient exaspérés, surtout lord Elgin, homme d'un caractère ardent, plus fait pour être un impétueux soldat qu'un patient diplomate. Il voulait, pour couper court à cette lutte sans fin, que les troupes s'établissent de suite dans la ville et se préparassent à y prendre leurs quartiers d'hiver.

Année 1860. Octobre.

Lord Elgin propose de prendre ses quartiers d'hiver à Pé-king.

Le général de Montauban s'opposa formellement à l'adoption de ce projet; il déclara que si le 1er novembre tout n'était pas terminé et signé, il partirait avec son armée.

La décision du général français était pleine de sagesse.

Passer l'hiver à Pé-king, c'était, il est vrai, causer un grand embarras au gouvernement chinois, mais c'était aussi lui donner le temps de réfléchir à la situation, et peut-être d'aviser aux moyens d'en sortir autrement que par une solution pacifique.

Inconvénients d'un hivernage à Pé-king.

L'hiver approchait à grands pas. On savait qu'il est rude en ces régions; qu'il suspend la navigation des fleuves et des rivières; que le canal du Pé-ho, par lequel nous arrivaient nos ravitaillements, resterait pris par les glaces pendant deux ou trois mois. Alors, que serions-nous devenus, cernés par le froid dans une ville immense,

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

certainement hostile, et séparés de Tien-sin, notre principal dépôt, par cent quarante-quatre kilomètres et par deux cents de notre flotte!

A ces obstacles causés par les éléments, pouvait se joindre le danger plus sérieux d'une intervention nouvelle de l'armée ennemie, toujours entière malgré ses défaites. On ignorait la force et la position de cette armée, mais de vagues rumeurs lui attribuaient des préparatifs peu rassurants. On disait que San-ko-li-tsin, son général, était à cette heure en Tartarie, où il recrutait une immense cavalerie. En supposant quelque capacité militaire à ce chef, ne pouvait-il pas enfin comprendre la fausse position où nous étions, répandre entre Pé-king, Tien-sin et la mer, ses hordes de Tartares habitués aux froids climats du Nord, et nous isoler complétement dans nos villes conquises, en nous coupant de la mer, notre principale base d'opération.

Enfermés dans ces villes, dont le développement est tel, surtout Pé-king, qu'il faut une armée nombreuse pour en assurer la garde et la défense, comment quelques milliers d'hommes auraient-ils pu se protéger efficacement contre d'innombrables populations acharnées à leur perte?

En face de ces redoutables éventualités, la ré-

Digitized by Google

solution de partir était certainement la seule qui fût à prendre, et le général de Montauban, nous le répétons, en la prenant, agit avec une sagesse réelle.

Année 1860. Octobre.

Les diplomates des alliés, fixés désormais par l'irrévocable détermination du général en chef de l'armée française, déclarèrent alors péremptoirement aux plénipotentiaires chinois, que, si le traité de paix n'était pas signé le 23, le même jour nous brûlerions le palais impérial de Péking, mais que nous respecterions la ville.

On voulait ainsi, faire sentir à la population de la capitale de l'Empire que ce n'était pas à elle, mais à son gouvernement, que nous étions venus faire la guerre.

Signification des ambassadeurs alliés aux Chinois.

Le traité de paix, dont les bases avaient été à peu près arrêtées dans ces longs débats, reçut en outre un article additionnel. On stipula une indemnité de 500,000 taëls (4,000,000 de francs), payable de suite aux victimes de la trahison du 18 septembre.

200,000 taëls devaient revenir aux Français, et 300,000 aux Anglais, dont les prisonniers avaient été plus nombreux.

Lord Elgin prétendait, avec raison, que l'argent ne suffisait pas pour payer le sang de ces malheureux. Il voulait qu'un monument expiatoire,

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

élevé à Tien-sin aux frais du gouvernement chinois, consacrât dans l'avenir l'infâme trahison dont les nôtres avaient été victimes.

Le général Ignatieff, ambassadeur de Russie, dont l'influence était très-grande sur le gouvernement chinois, qui le consultait dans les moments difficiles, et dont l'utile concours fut pour beaucoup dans la conclusion de la paix, le général Ignatieff approuvait hautement la noble prétention de lord Elgin. Il donna même le conseil qu'on rasât la prison de Pé-king où les victimes avaient été torturées, et qu'à sa place on bâtît un autre monument expiatoire, sur lequel le récit de ce qui s'était passé serait écrit en chinois, mantchou, mongol, thibétain, français et anglais. Ce monument, qu'on aurait placé sous la protection de toutes les nations ayant des représentants à Pé-king, aurait été considéré par elles comme une éternelle sauvegarde de leurs intérêts.

Le général russe, qui connaissait profondément le caractère des Chinois, savait mieux, qu'aucun de nos diplomates, ce qu'on pouvait tirer d'eux, et disait hautement qu'on n'avait qu'à formuler nettement ces demandes pour les obtenir.

Sur ces entrefaites, l'hiver fit une soudaine apparition; les montagnes à quelques lieues au nord de Pé-king se couvrirent de neige.

Digitized by Google

Le 17 octobre, par un froid très-vif, le général de Montauban, accompagné de tous les officiers de son armée, assista à l'enterrement des prisonniers anglais. Ce fut au cimetière russe, situé au nord-ouest de la porte Té-tching-men (porte septentrionale à l'ouest) qu'on ensevelit leurs restes mortels.

Année 1860. Octobre.

Le général de Montauban assiste à la cérémonie de l'enterrement des prisonniers anglais.

Lord Elgin, dont l'irritation allait sans cesse croissant, et qui n'augurait rien de bon des Chinois si on ne les terrifiait pas par quelque acte extraordinaire, proposa de brûler le palais de Yuen-min-yuen.

Le général de Montauban refusa énergiquement toute participation à cette action.

Les Anglais, que notre refus n'ébranla pas, donnèrent suite à la proposition de leur ambassadeur. Le 18, ils envoyèrent une de leurs divisions, qui détruisit de fond en comble ces splendides demeures. Rien ne fut épargné! Résidences impériales, bibliothèques où se trouvaient entassés les produits littéraires et artistiques de plus de quarante générations, pagodes plus vieilles que notre monde connu, tout fut livré aux flammes, et les mandarins, du haut des murailles de Pé-king, purent voir les colonnes de fumée qui sortaient de ces immenses incendies. Fidèles à leur habitude, les Anglais s'approprièrent exclusivement

Les Anglais brûlent le palais d'été.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

les richesses qu'on avait négligées pendant le séjour des 7 et 8 octobre.

Beaucoup de gens ont blâmé cet incendie, l'ont considéré comme un acte de sauvage vandalisme; mais beaucoup de gens aussi trouvent plus commode de lancer un jugement sur les faits que d'approfondir les raisons qui les ont déterminés.

Résultats de l'incendie du palais d'été.

La destruction du palais d'été fut un acte implacable, mais un acte nécessaire, car on lui doit la conclusion de la paix. En le commettant, les Anglais virent juste et frappèrent bien.

Le général de Montauban, pour s'abstenir, dut bien plus se préoccuper du qu'en dira-t-on, que consulter son jugement d'homme de guerre et surtout les exigences de la situation. Dans cette circonstance, son abstention, respectable sans doute, fut cependant une faute; car c'en est une, quand on est général d'armée, de subordonner sa conduite à des considérations d'antiquaire.

C'était au palais d'Yuen-min-yuen qu'on avait conduit nos prisonniers, qu'on les avait laissés pendant trois jours et trois nuits, attachés à des arbres, privés de nourriture et livrés aux risées et aux outrages d'une cour insolente et lâche. C'était donc sur le palais d'Yuen-min-yuen que devait s'abattre notre vengeance, sur le palais d'Yuen-min-yuen qu'on devait frapper l'Empe-

Digitized by Google

reur et son entourage, auteurs de ces atrocités. Et n'y eût-il que cette considération pour motiver l'incendie du palais, qu'elle suffirait encore à justifier les Anglais de leur initiative! Mais des raisons plus sérieuses les guidèrent dans cette circonstance.

Année 1860. Octobre.

Les mandarins chinois traînaient en longueur les négociations. Il importait, avant tout, d'en finir. Pour cela il fallait les épouvanter ; il fallait leur prouver qu'on n'avait pas fait une vaine menace en leur déclarant que si le 23 la paix n'était pas signée, on réduirait en cendres le palais impérial de Pé-king. En commençant par le palais d'été, on leur donnait la mesure de notre parole, on renversait leurs secrètes intentions de nous amener jusqu'à la saison des froids rigoureux, de nous placer devant cette alternative, ou de quitter Péking sans emporter rien de définitif, ou d'y hiverner dans les plus dangereuses conditions, ce qui leur aurait procuré quatre ou cinq mois de répit pour organiser des armées considérables sur nos derrières, exciter le fanatisme des tribus tartares du Nord et se trouver au printemps maîtres absolus de la situation.

L'incendie du palais d'été fut un coup de foudre qui déjoua tous leurs calculs.

Nous étions au 19 octobre. On n'avait plus

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

Proposition de lord Elgin de brûler le palais impérial de Pé-king.

que quatre jours à attendre pour connaître la réponse des Chinois à notre ultimatum. Quoique bien décidés désormais à ne pas affronter les terribles conséquences d'un refus, les diplomates chinois, tant l'esprit de ruse est dans leur nature, bataillèrent cependant avec les nôtres, comme si leur résolution de conclure n'était pas arrêtée. Impatientés de leurs nouvelles manœuvres, mais cette fois mal à propos, les Anglais, sans respect pour la parole donnée, proposèrent au général de Montauban de détruire le palais impérial de Pé-king. M. de Montauban leur déclara qu'il s'opposait formellement à une entreprise de cette nature, avant le 23, ajoutant que si, dans toutes les occasions, les Chinois avaient agi envers nous avec une mauvaise foi révoltante, nous devions à notre dignité de ne pas les imiter ; mais que, le délai expiré, nous serions sans pitié, et nous saurions châtier un gouvernement qui avait toujours manqué à ses promesses.

Les Chinois concluent.

Le 20, tout était accepté ; les 500,000 taëls furent versés dans la soirée.

On convint que le traité anglais serait signé le 24, et le traité français le 25. L'empereur Hien-fou avait envoyé d'avance ses ratifications de Yé-hol, en Tartarie, où il s'était retiré.

On nous fit savoir en même temps, que San-

Digitized by Google

ko-li-tsin et Yu-lin, auteurs principaux de la guerre, et auquels on attribuait l'affaire désastreuse de 1859 devant les forts du Pé-ho, étaient dégradés et dépouillés de leurs emplois.

Année 1860. Octobre.

La veille du jour fixé pour les échanges des signatures, le général Ignatieff rendit un service signalé aux alliés.

Bons offices du général Ignatieff.

Le prince Kong, frère de l'empereur et chargé de ses pleins pouvoirs, tremblant à la pensée, qu'usant de représailles, nous le fassions saisir lui et les mandarins qui l'accompagnaient, ne pouvait se décider à affronter notre présence. Le général Ignatieff, à qui il exprima ses horribles appréhensions, lui fit comprendre qu'elles n'étaient pas fondées, que chez les Français et les Anglais on respectait la foi jurée par dessus toute chose, et que chez eux on ne vengeait pas une trahison par une autre trahison. Ces bonnes paroles rassurèrent le prince chinois, et ce fut grâce à elles qu'on dut de ne pas être arrêtés par un incident dont les suites auraient été peut-être très-graves.

Le 24, lord Elgin et le général en chef de l'armée anglaise, sir Hope Grant, avec 1,000 hommes d'escorte, se rendirent au Li-pou (tribunal des rites), lieu choisi pour la cérémonie. Le prince y était arrivé à l'heure convenue, dans une chaise

Lord Elgin et le prince Kong échangent les ratifications du traité anglais.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

ayant seize porteurs; l'empereur de Chine n'en emploie que huit.

Conduite de lord Elgin envers les négociateurs Chinois.

Lord Elgin se fit attendre deux heures et demie afin de bien établir sa position de vainqueur, et se montra d'une hauteur, d'une dureté et d'un sans-gêne excessifs envers le prince chinois, dont l'émotion craintive se manifesta à plusieurs reprises. Un photographe, attaché à l'armée anglaise, avait été chargé de reproduire la scène qui se passait. Au moment de l'opération, lord Elgin, sans tenir compte de la présence du prince chinois, prescrivit l'immobilité à tout le monde. Sa parole, éclatant tout à coup au milieu des Chinois, qui n'en comprenaient pas le sens, les frappa d'une telle stupeur, que pas un ne bougea sous l'indiscret instrument du photographe anglais.

Les Chinois sont très-méticuleux, très-susceptibles pour tout ce qui concerne l'urbanité et les préséances entendues à leurs manières; aussi cet acte blessa-t-il profondément le prince Kong.

Digitized by Google

XXXVIII

Le 25 octobre, le baron Gros, le général de Montauban et la presque totalité des officiers français, escortés par les spahis et les chasseurs d'Afrique, un détachement d'artilleurs à cheval et des fractions de tous les corps, se rendirent à leur tour au Li-pou.

Le général de Montauban et le baron Gros se rendent au Li-pou pour signer le traité français.

Le baron Gros en chaise à porteurs, et le général de Montauban à cheval, firent le trajet, qui était de six kilomètres. Ils étaient précédés par un piquet de cavalerie portant les drapeaux des divers régiments de l'armée. Sur le parcours, les troupes en haie se repliaient en pelotons et suivaient le mouvement à mesure que le cortége les dépassait.

Les rues de Pé-king, qu'on voyait pour la première fois, sont très-larges, mais mal entretenues.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

Il s'élevait sous les pieds des hommes et des chevaux, une poussière fine, pénétrante et nauséabonde. Derrière nos troupes, et bordant les rues où nous passions, se pressaient des Chinois et des Tartares, parmi lesquels les femmes de ces derniers circulaient en grand nombre. Les femmes tartares n'ont pas l'habitude de se mutiler les pieds comme les Chinoises. Des policemen indigènes, armés de fouets, maintenaient cette foule moins épaisse qu'on ne l'aurait cru, à en juger par les récits qui représentent la ville de Pé-king comme si peuplée.

Contrairement à ce qui s'était passé la veille, les Français arrivèrent au rendez-vous à l'heure précise.

Après avoir traversé deux cours, on pénétra dans la salle des conférences, où nous attendait, placé à gauche, le prince Kong, avec une troupe de trois cents mandarins de toutes les classes.

Portrait du prince Kong.

Le prince était vêtu d'une robe de soie brune, ornée, sur les parties qui couvrent la poitrine, le dos et les épaules, de plastrons carrés à coins arrondis, encadrant le dragon à cinq griffes, armes de la famille impériale. Sa coiffure était un chapeau tartare, bordé de magnifique marte zibeline noire, et surmonté d'une boule en soie rouge-brun. A son cou pendait un collier en

Digitized by Google

jade vert, pierre d'une grande valeur dans le Céleste-Empire.

Les mandarins de sa suite, sauf les signes distinctifs du prince, portaient un costume analogue, lequel est la petite tenue ; celle de grand apparat étant en soie jaune. C'était avec intention que les Chinois n'avaient pas honoré notre présence de la grande tenue.

Le prince Kong était un jeune homme de haute taille, à la figure longue, dépourvue de barbe, marquée légèrement de la petite vérole et d'un teint jaune pâle. Son nez à côte droite et aplatie s'ouvrait sur des narines beaucoup trop évasées ; sa bouche aux lèvres minces, mais dont l'inférieure pendait d'une façon désagréable, était grande et trahissait la ruse et la sensualité. On surprenait çà et là quelques éclairs d'intelligence dans ses yeux très-longs et à fleur de tête ; mais leurs rayons, ordinairement ternes et effacés, indiquaient un homme fatigué et même abruti par l'usage fréquent et prématuré des plaisirs. En somme, son aspect général révélait une constitution faible et ruinée.

Le prince passait pour être très-fin, ou, pour être plus vrai, très-astucieux et très-fourbe.

Les mandarins qui l'entouraient, avec leurs faces rebondies et leurs ventres énormes, faisaient d'au-

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

tant mieux ressortir sa nature appauvrie. Deux ou trois d'entre eux, seulement, portaient une physionomie intelligente, surtout un vieux mandarin de première classe, à longues moustaches, dont l'œil pétillait de gaieté et d'esprit.

En arrière de ce groupe, on remarquait dans une tribune, parmi quelques Chinoises réellement jolies, la sœur du prince, jeune femme d'une éclatante fraîcheur et d'une beauté plutôt gracieuse que régulière.

Description de la cérémonie du traité.

Le général de Montauban, en grande tenue, précédait ses officiers parés du mieux qu'ils avaient pu.

Quant au baron Gros et au personnel de l'ambassade, ils étaient en costume bourgeois négligé ; une casquette à galons, rappelant celle des marins à bord, indiquait seule que nos diplomates n'étaient pas de simples particuliers. Si le prince chinois nous traitait sans façon, notre ambassadeur le lui rendait ainsi avec usure.

Au moment de l'entrée des Français dans la salle des conférences, le prince se leva, vint au-devant de l'ambassadeur et du général, les salua selon la mode chinoise (1), puis retourna à sa place, à la gauche de laquelle les Français se

(1) Les Chinois, pour saluer, se joignent les deux poignets, puis les agitent verticalement.

Digitized by Google

rendirent. La gauche, en Chine, est la place d'honneur.

Année 1860
Octobre.

On s'installa, le prince, l'ambassadeur et le général à des tables réservées, et leur suite, à deux longues tables recouvertes d'une étoffe de coton rouge, disposées en fer à cheval de chaque côté de la salle, l'une occupée par les mandarins de première classe, l'autre par les officiers généraux et supérieurs de notre armée. Une fois en place, on servit le thé, préliminaire obligé de toute affaire en Chine, puis, de façon à n'être entendu que des hauts contractants, on fit à voix basse la lecture de chacun des traités, qu'on échangea ensuite selon les formalités usitées.

Le traité français, entouré d'une écharpe de soie d'où pendaient de gros glands en or, était accompagné d'un magnifique médaillon de même métal avec le sceau impérial. Le traité chinois était gravé sur des feuilles d'or.

Au moment de l'échange des traités, vingt-un coups de canon, tirés par notre artillerie, annoncèrent à l'armée et à la capitale, qu'à partir de ce moment, la paix régnait entre l'Empire français et l'Empire chinois.

Le baron Gros offrit au prince de petits portraits photographiés, représentant l'Empereur et l'Impératrice, et une collection de toutes nos

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

monnaies, avec explication de leur valeur, calculée en sapèques. Ce petit cadeau et l'explication qui s'ensuivit parurent intéresser vivement les Chinois — d'un naturel très-curieux, comme on sait. — Puis l'ambassadeur termina en leur présentant son portrait, pour mieux leur faire sentir, par la comparaison, la prodigieuse fidélité de reproduction de la photographie.

Le prince Kong témoigne sa vive satisfaction à notre ambassadeur.

La séance était finie. Le prince Kong se leva, et s'avançant vers le général en chef et le baron Gros, il leur serra cordialement les mains. Cette démonstration toute spontanée, et tout en dehors des usages, avait une grande signification. Elle était un vif témoignage de sa satisfaction des procédés des Français, et elle contrastait, d'une manière éclatante, avec le long regard de haine qu'il avait lancé, la veille, sur les Anglais en les quittant.

Les petites causes amènent quelquefois les grands effets. Espérons que les Chinois se souviendront de notre courtoisie; espérons qu'après nous avoir vus partout et toujours les premiers sur le champ de bataille, qu'après avoir apprécié notre valeur et notre modération, ils comprendront qu'il n'y a qu'à gagner à rester nos amis.

Résumé du traité.

Voici les clauses principales du traité :

L'indemnité de deux millions de taëls (16 mil-

Digitized by Google

lions de francs) stipulée dans l'ancien traité de Tien-sin, était portée à huit millions de taëls (60 millions), dont un million serait employé à indemniser nos nationaux ruinés par l'incendie des factoreries à Canton;

On rendrait tous les établissements religieux qui avaient été confisqués; le culte catholique serait autorisé dans tout l'Empire; le commerce serait libre dans la ville et le port de Tien-sin; les troupes françaises hiverneraient à Tien-sin et aux forts du Pé-ho, et seraient libres de ne se retirer qu'après le paiement intégral de l'indemnité de guerre;

Pé-king et Chusan seraient évacués de suite.

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

XXXIX

Description de la ville de Pé-king.

Depuis la signature de la paix, nos soldats circulaient librement dans Pé-king et pouvaient vérifier, *de visu*, les nombreuses descriptions qui en ont été données.

Cette capitale célèbre se compose de deux villes distinctes appelées, l'une, ville chinoise, l'autre, ville tartare.

La ville chinoise, assise au Sud, forme un parallélogramme dont les longues faces, ayant huit kilomètres, vont de l'Est à l'Ouest, et les petites, quatre kilomètres, vont du Nord au Sud.

La ville tartare, séparée de sa voisine par une muraille percée de trois grandes portes, forme un carré qui serait régulier s'il n'avait pas un pan coupé à l'angle Nord-Ouest. Ce carré, de six ki-

Digitized by Google

lomètres de longueur, présente exactement ses quatre faces aux quatre points cardinaux.

Les deux villes sont entourées par des murailles hautes, ainsi qu'on l'a vu précédemment, de quatorze mètres quarante centimètres, épaisses à la base de vingt-six mètres, et au sommet de vingt mètres cinquante centimètres. Le développement total de cette gigantesque fortification, sur le haut de laquelle un peloton de cavalerie pourrait manœuvrer facilement, est de quarante-deux kilomètres. A ses pieds règne un fossé, autrefois large et profond, mais tellement réduit aujourd'hui par les atterrissements successifs, qu'il n'offre plus un obstacle sérieux. Quinze portes donnent accès dans la place ou mettent les deux villes en communication (1).

(1) VILLE TARTARE.

Face Nord, deux portes : Celle à l'Est, Té-ching-men (porte Septentrionale à l'Est); celle à l'Ouest, An-ting-men (porte du Repos).

Face Est, deux portes : Celle au Nord, Toung-chi-men (porte Orientale); celle au Sud, Tchao-yang-men (porte Méridionale vers l'Est.)

Face Ouest, deux portes : Celle au Nord, Si-tchi-men; celle au Sud, Feou-tchhing-men.

VILLE CHINOISE.

Face Sud, trois portes : Celle à l'Est, Young-ting-men; celle du centre, Tso-an-men; celle à l'Ouest, Yeou-an-men.

Face Est, une porte : Kouang-ning-men.

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

La partie de la muraille qui sépare les deux villes, est construite avec un soin tout particulier. Ses défenses bien entendues, ayant de nombreux flanquements, et toutes tournées du côté de la ville chinoise, indiquent que là se tient la race vaincue.

Description de la ville chinoise.

C'est dans la ville chinoise que se trouvent presque tous les négociants, et particulièrement les marchands de curiosités et de porcelaines. Ses rues principales, partant des portes, sont larges et tracées avec intelligence; quant aux rues secondaires, elles sont étroites et sinueuses. Parmi les monuments qu'elle renferme, on remarque ceux de Thian-than (l'autel du ciel) et de Sian-noung-than (l'autel du premier cultivateur). Ces monuments couvrent à eux deux un espace de plus de huit mille mètres carrés, en partant du centre de la grande muraille, que longent pendant quatre kilomètres au moins les vastes terrains qui en dépendent.

Tout près et au Nord, on voit l'étang aux poissons d'or, d'une surface de trente-deux hectares

Face Ouest, une porte : Kouang-tsin-men.

Face Nord, deux portes : Celle à l'Est, Toung-pian-men; celle au Sud, Si-pian-men.

Communication entre les deux villes, trois portes : Celle à l'Est, Toung-wou-men (porte Méridionale vers l'Est); celle du centre, Tching-kian-men (porte de la Ville intérieure au Sud); celle à l'Ouest, Si-ouan-wou-men (porte du Sud vers l'Ouest.)

Digitized by Google

divisés en trente compartiments carrés. On voit encore, dans cette partie de Pé-king, le temple consacré au chef d'armée Yo-fü-tsin-tchouang-miao, et les deux temples dédiés, l'un à la déesse Kouan-yu-kouan-yu-ta-chi-miao, l'autre au dieu Kouan-yu-kouan-di-miao.

Année 1860. Octobre.

La ville tartare, d'un aspect plus grandiose, renferme, entourée par un mur d'enceinte, une autre ville, dite la Ville Impériale ou Ville Rouge, avec laquelle elle communique par six portes (1), dont trois, placées à la file l'une de l'autre, sont disposées comme des arcs de triomphe.

Description de la ville tartare.

Au centre de cette seconde ville, est le palais impérial, qui forme par ses nombreuses dépendances une troisième ville, dite Ville Interdite, laquelle est séparée de la Ville Impériale par un large fossé et une fortification de quatre mille cinq cents mètres de développement.

L'intérieur de la Ville Interdite, dont les gens attachés au service public et privé de l'empereur peuvent seuls franchir l'enceinte, renferme les palais de l'empereur, ceux des membres de sa

(1) A l'Ouest, Si-an-men (porte du Repos occidental); au Nord, Ti-an-men (porte du Nord); à l'Est, Toung-an-men, (porte de la Tranquillité orientale); au Sud, Tai-tsin-men, (porte de la Grande Pureté); Thian-an-men (porte du Repos céleste); Touan-men (porte des Principes.)

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

famille, et les édifices nécessaires à ses délassements et à ses travaux, tels que ceux du Conseil privé, de la bibliothèque des fleurs littéraires, de la Société historique, de l'intendance de la cour, etc., etc.

Dans la Ville Impériale ou Ville Rouge, sont de vastes lacs, une montagne élevée par la main des hommes, l'école des jeunes personnes destinées à un emploi à la cour, l'imprimerie, des temples et des monastères.

Enfin la ville tartare proprement dite, où se trouvent réunis dans le même quartier, et à portée de la communication principale avec le palais, les divers ministères, renferme le tribunal des rites, où furent signés les traités de paix, le tribunal astronomique, l'Académie de médecine, le palais de la régence de l'héritier du trône, celui du gouverneur de Pé-king, l'école impériale, le magasin à blé, des temples, des casernes, et une foule d'autres monuments publics qu'il serait fatigant d'énumérer ici.

Aspect général de Pé-king.

Les grandes voies de communication de la ville de Pé-king, aussi larges que les boulevards de Paris, sont en ligne droite. Autrefois bien pavées, ces voies, effondrées au moment de notre occupation, étaient couvertes d'une sorte de matière noirâtre comme le charbon, se changeant, à la moin-

Digitized by Google

dre pluie, en boue visqueuse, et produisant dans les temps secs une poussière pénétrante et infecte. Les maisons des particuliers, entourées par des cours et des jardins plantés de grands arbres, ne forment qu'un rez-de-chaussée, et sont séparées les unes des autres par des murailles plus élevées qu'elles. Le Chinois vit beaucoup chez lui, et cherche à dérober les mystères de son foyer à ses voisins. Beaucoup de ces maisons ont des portes et des devantures sculptées avec une minutie et un art désespérants, mais tout cela tombe de vétusté. Il en est de même des monuments et des constructions d'utilité publique. Les vastes lacs de la Ville Rouge, qu'on traverse sur des ponts de marbre blanc que décorent des statues, les monastères, les temples, les lacs, les canaux, ont bien encore un caractère de grandeur qui atteste l'antique splendeur de cet Empire; mais à cette heure, desséchés, effondrés, rongés par l'herbe qui croît sur les murs et entre les tuiles vernies et dorées des toitures, ces lacs, ces canaux, ces temples révèlent en même temps, à la pensée attristée, la profondeur de sa décomposition actuelle.

Dans les rues, qui ne sont en réalité que des cloaques, dans les faubourgs, où se presse une population sale, déguenillée et qui sue la misère,

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

on se heurte, à chaque pas, à une pourriture morale et matérielle.

En dehors des portes des murailles, sont de vastes hangars où se réunissent, la nuit, des troupes innombrables de vagabonds à l'aspect famélique et hideux. Tout ce qu'on a écrit sur l'ancienne Cour des Miracles, tout ce qu'on voit dans les plus misérables quartiers de la Cité, à Londres, n'est rien en comparaison de ces repaires, dans lesquels grouillent tant d'êtres humains, rongés d'ulcères sous des loques indescriptibles.

On a exagéré le chiffre de la population de cette capitale, en l'élevant à trois millions d'âmes. Bien que les Chinois du peuple s'entassent dans leurs demeures d'une façon dont nous n'avons aucune idée en Europe, les maisons, à Pé-king, sont trop basses, trop espacées entre-elles, pour avoir jamais renfermé une population aussi considérable.

L'eau potable est généralement très-mauvaise à Pé-king. On n'en trouvait de passable que dans le faubourg Nord, où étaient établies les armées alliées.

Pendant le séjour qu'on y fit, on étudia le fort et le faible de ses défenses. On reconnut que le véritable point d'attaque de cette ville était à la partie Ouest de la face Nord, un peu plus à

Digitized by Google

l'Ouest que l'emplacement de l'armée anglaise. En cet endroit, d'après la configuration du sol extérieur, les murailles, y compris la partie crénelée, n'ont que douze mètres à douze mètres cinquante d'élévation. En face d'elles se trouve un étang desséché, dont les berges élevées, distantes de cent mètres des remparts et leur étant parallèles, sont très-favorables à l'établissement des premiers travaux de tranchée.

Année 1860. Octobre.

Le seul inconvénient de ce point d'attaque serait d'être plus éloigné que celui que nous avions choisi, de quatre kilomètres, du pont de Pa-li-kiao et de Toung-chao, tête de la navigation du Pé-ho, d'où l'on serait toujours obligé de tirer ses ravitaillements.

Le 28 octobre, un convoi défilait à l'extérieur, le long des murailles de Pé-king, et se dirigeait vers le Sud. Arrivé à la porte Feou-tchhing-men, il s'engagea dans le vaste faubourg qui s'étend à droite.

Enterrement des officiers et soldats francais assassinés par les Chinois.

En tête, roulaient six voitures d'artillerie, portant des cercueils recouverts de longues draperies noires, semées de larmes et de croix blanches; derrière suivaient, à cheval, les généraux des deux armées, et des détachements de tous les corps, les armes renversées.

C'étaient les restes mortels des officiers et des

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

soldats français, assassinés par les Chinois, qu'on allait rendre à la terre.

Dans le premier cercueil était le corps du colonel d'artillerie Foullon de Grandchamp, dans le deuxième celui du sous-intendant Dubut, dans le troisième celui de l'officier d'administration Ader, et à côté, dans le quatrième cercueil, le corps de l'héroïque chasseur à pied Ousouf, inséparable, dans la mort, du chef à qui il avait donné sa vie; puis venaient les cercueils des soldats Godichet et Blanquet.

Après avoir fait deux kilomètres dans le faubourg, à travers une foule considérable de Tartares et de Chinois, parmi laquelle on surprenait çà et là quelques signes de croix, le convoi arriva au cimetière chrétien, où se trouvaient déjà réunis le baron Gros avec le personnel de son ambassade, et le général Ignatieff avec sa suite, en grande tenue. Mgr Mauly, évêque de Pé-king, entouré de son nombreux clergé indigène, officia assisté de MM. Trégaro et Séré, aumôniers de l'armée française, Matré, chapelain catholique de l'armée anglaise, du père Delamarre, et, vers la fin de la cérémonie, de Mgr Anouilh, évêque de Schang-tong.

L'abbé Trégaro prononça un discours touchant, auquel succéda l'éloge funèbre du colonel Foullon

Digitized by Google

de Grandchamp, par le colonel de Bentzmann; puis, au nom de tous, le général en chef trouva, dans son cœur ému, quelques paroles qui impressionnèrent profondément tous les assistants. Tristes et suprêmes adieux adressés à ces infortunés, tombés si loin des leurs, en dehors du champ de bataille, et qu'allait recouvrir pour jamais une terre étrangère !

Année 1860. Octobre.

Les décharges de mousqueterie de l'escorte terminèrent la cérémonie.

Description du cimetière catholique de Pé-king.

Le cimetière chrétien, auquel on arrive après avoir traversé une vaste cour, est couvert de tombes ombragées par des arbres d'une grande beauté. L'œil, frappé d'abord par un magnifique calvaire qui s'élève à l'une de ses extrémités, s'arrête ensuite sur des monuments funéraires, remarquables par leurs proportions et surtout par leurs inscriptions latines et chinoises. Ce sont ceux d'Adam Scham, professeur de l'empereur Kang-hi, directeur du bureau des mathématiques et de l'observatoire de Pé-king ; du P. Ricci, savant renommé, du P. Rideau, et d'une foule d'autres hommes illustres et pieux, dont la vie entière fut employée à faire le bien.

On trouva le cimetière en bon état de conservation. Pendant les hostilités, il avait été préservé de la dévastation par le grand respect qu'ont les

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

Chinois pour les tombeaux, mais surtout par la mission russe, qui, bien que ses coreligionnaires eussent un cimetière particulier, avait acheté les terrains environnants afin de se créer le droit de le protéger.

Puisse cet acte si louable de tolérance des Russes, être apprécié par ceux dont les haines religieuses sont d'autant plus implacables, qu'elles ont pour objet des frères chrétiens dont la croyance est plus rapprochée de la leur.

Pendant qu'on travaillait au traité de paix, et bien avant qu'on le signât, le général de Montauban avait annoncé au gouvernement chinois que la première clause de ce traité serait la liberté du culte catholique par tout l'empire, et la remise, aux missionnaires français, de tous les établissements religieux anciennement consacrés à ce culte, lesquels avaient étaient été confisqués pendant les persécutions.

Le mandarin de première classe, Hanki, gouverneur de la maison impériale (fonction correspondant à celle de ministre d'État chez nous), répondit que cette condition impérieuse ne serait pas une difficulté, et, pour prouver son dire, il informa de suite le général en chef qu'il avait existé autrefois deux églises catholiques à Pé-king, l'une entièrement détruite, l'autre appelée Thian-chou-

Digitized by Google

chang (temple du Seigneur du ciel), ayant appartenu aux Jésuites portugais, et existant encore à l'extrémité Sud de la ville tartare, près de la porte Siouan-wan-men.

Année 1860. Octobre.

Le général de Montauban profita immédiatement de ce renseignement, pour envoyer le chef d'escadron Campenon avec M. Lemaire, interprète, auxquels se joignit un mandarin, visiter l'ancienne église portugaise. Elle s'élevait au milieu d'une vaste cour dont on trouva les portes murées. Sur l'ordre du commandant Campenon, des ouvriers chinois eurent bientôt déblayé une de ces portes, au-dessus de laquelle on vit, à l'intérieur, une inscription que le Père Delamarre a traduite ainsi qu'il suit :

Le général de Montauban donne des ordres pour restaurer l'église catholique de Pé-king.

Description de cette église.

« Demeure du Seigneur du ciel, construite dans « la vingtième année du règne de l'illustre em- « pereur Kang-hi, qui a donné pour épigraphe : « *Beau site comprenant toute perfection.* L'empe- « reur a donné 40,000 taëls pour sa construction. « Elle a été détruite par le feu du ciel, le neuvième « jour de la première lune de la quarantième an- « née de Kang-hi, et l'empereur a donné de nou- « veau la même somme sur sa cassette pour la « rebâtir. Elle a reçu souvent les présents de la « munificence impériale. »

Cette inscription a sauvé l'église d'une destruc-

Digitized by Google

tion complète, les Chinois ayant un respect profond pour tout ce qui émane de leurs empereurs.

En avant de l'église, et sur chaque côté de sa grande porte d'entrée, sont deux monuments représentant une tortue colossale qui supporte une colonne, carrée sur les faces, où sont sculptés en bas-relief des dragons à cinq griffes et des inscriptions en chinois et en mantchou. Ces monuments, bâtis en pierre et en marbre, sont très-communs en Chine. L'église, construite en 1657, sur les plans du P. Ricci, Jésuite portugais, est d'un style Renaissance de mauvais goût.

Les trente-cinq années qui s'étaient écoulées depuis qu'elle avait été interdite au culte catholique, avaient suffi pour la mettre dans un état de délabrement complet. Ses dalles étaient disjointes, brisées en partie, et recouvertes de débris chargés d'une épaisse couche de poussière; le long de ses murs dégradés et fendus, pendaient des cadres dorés, vides de leurs peintures; ses vitraux n'existaient plus; son dôme, au-dessus du maître-autel, s'était effondré en partie sur le côté gauche. Sur la partie encore debout on distinguait des restes d'assez belles peintures. A l'entrée du chœur, on voyait les armes royales de Portugal.

Ces dégradations, œuvre du temps et des Chi-

Digitized by Google

nois, n'étaient heureusement pas irréparables.

Année 1860. Octobre.

Le 27 octobre, le général de Montauban, après avoir visité l'église, chargea le lieutenant-colonel Dupouët, du génie, d'y rendre possible, pour le 29, la cérémonie d'une consécration nouvelle. Le capitaine du génie Beziat, chargé particulièrement de ce soin, trouva le moyen de restaurer et de parer la ruine qu'on lui avait remise, et le 29, au matin, les murailles, entièrement recouvertes par des tentures en velours noir, encadraient un autel provisoire, et les dalles ressoudées portaient un immense catafalque dressé au milieu de la nef.

Cérémonie de la consécration de l'église catholique à Pé-king.

Le général en chef, entouré de son état-major et suivi par presque tous les officiers de l'armée, arriva en chaise à porteurs, à l'église, où s'étaient rendues l'ambassade française et une partie de l'ambassade russe. Dans les tribunes étaient la musique et les chœurs du 101e de ligne. Autour des places réservées aux officiers, se pressaient des Chinois chrétiens, en grand nombre.

La cour, débarrassée de sa végétation parasite, était occupée par des détachements de tous les corps de notre armée. Une pluie glaciale, mêlée de neige, qui tombait ce jour-là, empêcha, sans doute, l'armée anglaise d'envoyer des représentants à la cérémonie.

Après la consécration de l'église où officiait

Digitized by Google

Année 1860.
Octobre.

Mgr Mauly, assisté de Mgr Anouilh et de tout le clergé de l'armée, on célébra un service funèbre ; puis Mgr Mauly adressa des actions de grâces à Dieu, qui donne la victoire, et après avoir appelé ses bénédictions sur l'armée française et sur son général, il termina la cérémonie par le *Domine salvum fac imperatorem.*

Cet acte solennel, qui inaugurait le rétablissement du culte catholique dans l'Empire chinois, probablement le seul résultat immédiat, mais le résultat immense de notre expédition, cet acte restera comme un témoignage éclatant des services rendus par la France et son gouvernement à la religion catholique.

En consacrant à six mille lieues leur inaltérable dévouement à cette religion, cet acte solennel prouvait au monde, et particulièrement aux passions aveugles et tourmentées de notre époque, que si la France est toujours la fille aînée de l'Église, son souverain n'a jamais cessé d'en être le fils aîné !

Aussi bien, puisque les exigences de notre récit nous ont amené sur le terrain des questions religieuses, questions brûlantes auxquelles l'humanité doit ses plus effroyables convulsions, nous dirons, en peu de mots, ce qui s'est passé et ce qui se passe encore dans ces lointaines contrées, où

Digitized by Google

nous venions de relever le signe sacré de la rédemption des chrétiens, et quelle a été, de tout temps, la règle de conduite des diverses sociétés qui se sont imposé la mission d'y propager la foi catholique.

Année 1860. Octobre.

Au dix-septième siècle, vers la fin du règne de l'illustre Kang-hi, la religion catholique était florissante en Chine. Les empereurs, touchés par la sublimité de sa morale, la voyaient sans crainte faire de rapides progrès dans l'empire, et même chercher des prosélytes parmi les princes de leur famille. La tolérance la plus absolue respectait ses temples, accueillait ses adeptes; ses missionnaires, dont plusieurs étaient des savants illustres, et quelques-uns des hommes supérieurs, occupaient des emplois élevés à la cour, où leur influence était considérable.

Influence des missionnaires catholiques en Chine; leur conduite.

Retenus dans les bornes de leur ministère, tant qu'ils eurent à trembler sur les résultats de leur sainte semence, ces hommes pieux ne surent pas s'y maintenir, quand ils virent la récolte dépasser leurs espérances. Le souffle desséchant de l'orgueil vint les visiter, et de propagateurs modestes d'une religion d'humilité et de paix, ils devinrent des sectaires intolérants et dominateurs. La foi, naguère la cause et la fin de leurs travaux, n'en fut plus bientôt que le motif, et la politique

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

le but. Ce changement dans leur conduite, ne pouvait échapper au gouvernement chinois qui, les traitant en frères, trouvait leur main dans toutes les intrigues, leur ingratitude dans toutes les révoltes. Alors commencèrent les persécutions; la croix, un instant triomphante, fut partout renversée, et l'Empire plus que jamais fermé aux Européens.

Il en fut de même au Japon, où ils suscitèrent des guerres civiles dont l'horreur dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir.

Dû, en partie, à l'esprit d'antagonisme qui divise les sociétés religieuses et neutralise ainsi leurs efforts quand elles se rencontrent sur le même terrain, à cette maladie de controverse qui les possède jusque dans les périls communs, ce grave échec subi par la religion a été un utile enseignement.

Aujourd'hui, trois ordres religieux, les Jésuites, les Lazaristes, et les prêtres des Missions étrangères, se sont partagé ces lointaines contrées, et agissent, chacun de leur côté, de façon à ne plus se heurter et à ne plus être, comme par le passé, détournés de leur mission par de vaines disputes.

C'est là, sans doute, une heureuse distribution des forces de la foi ; mais suffira-t-elle pour reconquérir le terrain perdu ?

Digitized by Google

Chez les catholiques, les hommes qui entrent dans la vie religieuse, surtout ceux qui s'attachent à un ordre quelconque, abandonnent malheureusement bien vite leurs idées personnelles pour celles de cet ordre, et l'un des plus déplorables effets de cette abdication d'eux-mêmes, est la perte de leurs sentiments de nationalité.

Lors de son arrivée en Chine, notre armée put constater combien est profond, chez ces hommes, le détachement de la patrie, de tout ce qui la rappelle, et, par suite, peut la servir. Dans les nombreuses écoles dirigées par les missionnaires français, on remarqua avec peine, que soigneux d'y enseigner la langue latine, parce qu'il est indispensable de la connaître pour entrer dans les ordres, il n'était nullement question de la langue française.

Que penser de cela, sinon, que toujours animés d'un esprit inquiet et exclusif, leur but est de rester les seuls interprètes, par conséquent, les intermédiaires indispensables dans toutes les affaires, afin de pouvoir les diriger selon leurs intérêts et, dès lors, demeurer les maîtres de la situation !

Loin de trouver une foule de Chinois qui sussent parler notre langue, comme on devait le croire, et, par suite, pussent nous servir d'interprètes, on ne

Digitized by Google

Année 1860. Octobre.

rencontra que des indigènes parlant l'anglais, parce que, bien différent du prêtre catholique, le ministre anglais met au premier rang de ses devoirs l'amour de son pays, et ne néglige rien de ce qui peut contribuer à étendre son influence.

Ce fut à grande peine qu'on parvint à se procurer, dans le pays, un interprète, M. Lemaire, jeune Français attaché au consulat de Shangaï, et si l'on excepte le nommé Tau, interprète indigène que le général en chef avait amené de France, où il s'occupait de commerce, l'on fut obligé d'avoir recours aux Pères Delamarre et Duluc, c'est-à-dire aux prêtres.

Quoiqu'il en soit, il ne faut pas désespérer. Les missionnaires, reconnaissants du service immense rendu par notre drapeau au culte catholique, finiront par comprendre que c'est toujours auprès de ce glorieux drapeau qu'ils trouveront aide et protection, et dès lors par sentir qu'il est de leur devoir comme de leur intérêt bien entendu, de répandre les notions de la langue française dans les populations indigènes.

Évacuation de Pé-king par l'armée française.

D'après les conventions du traité, le général de Montauban avait décidé que l'armée française évacuerait Pé-king aussitôt après la cérémonie de la réinstallation de l'évêque dans son diocèse. Le 30, le régiment de marine, quatre compagnies du

Digitized by Google

102e, une batterie d'artillerie et tous les gros bagages quittèrent Pé-king; le reste des troupes avec le général en chef devaient l'évacuer le 1er novembre. Un léger incident fit modifier ces dispositions.

Lord Elgin voulut rester jusqu'à ce que le traité fût promulgué dans la *Gazette officielle* de Pé-king. Le baron Gros, qui ne croyait pas cela nécessaire, ne voulut pas, pourtant, laisser seul son collègue, de peur que, maître de la position, il n'en profitât pour arracher au prince Kong de nouvelles concessions.

En conséquence, il fut décidé qu'un bataillon du 101e et deux pièces d'artillerie resteraient auprès de notre ambassadeur.

Le 2 novembre, on reçut de Yé-hol en Tartarie, où s'était refugié l'empereur, le décret impérial qui promulguait les traités de paix. Le 6, ce décret fut affiché sur les murs de la capitale, à côté du traité anglais. Le traité français fut affiché le 8. Pourquoi pas ensemble et le même jour?

Les Anglais devaient partir en deux colonnes, la première, le 7, sous les ordres du général Napier, la seconde, le 8, avec les généraux sir Hope Grant et Mitchell; mais l'arrivée subite à Péking de M. Bruce, ministre anglais, retarda d'un jour le départ de leur seconde colonne. Le 9, elle

Digitized by Google

Année 1860. Novembre.

quitta Péking; le baron Gros avec le reste des troupes françaises en fit autant.

Le baron Gros visite la Ville Interdite.

Pendant les derniers jours de son séjour dans cette capitale, le baron Gros reçut du prince Kong un nouveau témoignage de sa reconnaissance. Ce prince, touché par les bons procédés des Français, fit à leur ambassadeur l'offre de le conduire dans la Ville Interdite, offre qu'il accepta avec empressement.

On ne put visiter que l'extérieur de la ville, attendu, qu'en l'absence de l'empereur, personne n'a le droit de pénétrer dans ses palais. Ces palais, construits primitivement avec un luxe extraordinaire, parurent mal entretenus, et dans un état de délabrement qu'expliquent les rares séjours qu'y font depuis longtemps les empereurs; leur résidence habituelle était le palais d'Yuen-min-yuen, qui a été réduit en cendres.

Lord Elgin, ayant appris cette visite de notre ambassadeur, demanda à jouir du même privilége, ce qui lui fut naturellement accordé; mais avec cette différence, que la visite des Français fut une marque spontanée de faveur du gouvernement chinois, et la visite des Anglais, le résultat d'une demande officielle que ce gouvernement n'était pas en position de refuser.

Nos troupes, pendant ce temps, étaient arrivées

Digitized by Google

à Tien-sin; la première colonne, le 5, et la seconde, le 6. Leur retour s'était effectué par un froid très-vif, à travers un pays dévasté par les maraudeurs chinois, surtout depuis Pé-king jusqu'à Rho-sé-wou.

Année 1860. Novembre.

Arrivée des troupes françaises à Tien-sin. Fin de la campagne.

Ce pays, qu'elles avaient vu si peuplé, il y avait quelques mois à peine, où respirait alors la vie et l'abondance, et qu'elles revirent dépouillé de sa luxuriante végétation, couvert de villages à moitié détruits ou entourés de hautes palissades en sorghos pour se défendre des maraudeurs, ce pays avait quelque chose de triste et de lugubre qui serrait le cœur. Ce ne fut qu'aux approches de Tien-sin, que nos soldats retrouvèrent la Chine telle qu'elle leur était apparue d'abord, moins toutefois sa parure d'été.

Le 14 novembre, toutes nos troupes étaient réunies à Tien-sin, où la confiance était revenue avec la paix, et qui offrait alors l'aspect le plus brillant. La campagne était terminée. Les Anglais laissèrent à Tien-sin le brigadier Staveley, avec les 31e et 67e régiments, le 60e rifles, la cavalerie sikle et deux batteries d'artillerie. 300 hommes furent détachés de cette brigade pour occuper le grand fort de la rive droite, à l'embouchure du Pé-ho. Le reste de l'armée anglaise s'embarqua pour les Indes et pour l'Angleterre.

Digitized by Google

Année 1860, Décembre.

Le général Collineau, désigné pour commander les troupes françaises restant à Tien-sin, garda avec lui le 101e, un bataillon du 102e, deux batteries d'artillerie et une compagnie du génie, formant en tout 129 officiers, 2,700 soldats et 429 chevaux.

Quatre cents hommes d'infanterie de marine, dépendant de l'amiral Charner, furent chargés de garder l'entrée du Pé-ho, conjointement avec les Anglais; ils s'établirent dans le grand fort de la rive gauche. Le reste des troupes françaises fut dirigé sur Shangaï, où elles arrivèrent le 12 décembre et où elles prirent leurs quartiers d'hiver.

Pendant que s'opéraient ces divers mouvements, le général en chef, monté sur *le Forbin*, se rendit à Tché-fou. Il trouva les troupes qu'on y avait laissées, en excellente santé et en bonnes relations avec les habitants. Il les réduisit à 150 hommes, envoyant à Tien-sin tout ce qui appartenait à la deuxième brigade, et à Shangaï les ouvriers d'artillerie; puis il alla à Nagasaki, ville du Japon ouverte aux Européens, et de là, s'engageant dans la mer intérieure qui baigne les trois grandes îles dont se compose cet empire puissant, il arriva en vue de la ville d'Osaka, dont les autorités locales lui refusèrent l'entrée. D'après un traité, cette ville ne devait nous être ouverte

Digitized by Google

qu'en 1862. Le 12 décembre, le général de Montauban était rentré à Shangaï.

Année 1860. Décembre.

Nous occupions toujours les îles de Chusan, que nous aurions déjà dû évacuer, aux termes du traité de Pé-king.

Évacuation des îles de Chusan par les Français.

Le lieutenant-colonel Despalières, nommé commandant de ces îles au début de la campagne, avait utilement employé son temps à détruire les pirates qui y faisaient la contrebande de l'opium, et pour cette raison étaient favorisés par les Anglais. Sa conduite et celle de ses soldats y avait fait aimer le nom français. Lord Elgin, inquiet de la prolongation de notre séjour dans ces îles, où notre drapeau menaçait de prendre racine, exigea si vivement l'exécution des traités à leur sujet, que, vers la fin de décembre, nous dûmes les évacuer, au grand regret du général de Montauban. On comprit, mais trop tard, la faute qu'on avait faite de ne pas s'en réserver la possession définitive quand cela était si facile.

Avantages que tirent les Anglais de l'expédition de Chine.

Les Anglais, mieux avisés que nous, qui n'avions pas su nous réserver le moindre pied-à-terre sur les côtes du Céleste-Empire, les Anglais, outre la belle île de Hong-kong et son admirable port, qu'ils possédaient déjà, avaient trouvé le moyen de se faire céder le vaste territoire d'Hassloou, situé sur le continent, en face de

Digitized by Google

Année 1861. Janvier.

Hong-kong, de façon à assurer et à compléter leur superbe position.

L'armée reçut, dans les premiers jours de janvier, d'éclatants témoignages de la satisfaction de l'Empereur pour sa conduite devant les forts du Pé-ho. Toutes les promotions et les croix demandées à ce sujet par le général en chef avaient été accordées. Les promotions datées des 6 et 7 novembre, outre le général en chef nommé grand-croix de la Légion d'honneur, comprenaient, entre autres, un général de division, le général de brigade Collineau; deux généraux de brigade : les colonels de Bentzmann, de l'artillerie, et O'Malley, du 102e de ligne; trois colonels : les lieutenants-colonels du Pin, de l'état-major, Ollivier, du 101e de ligne, et Théoloque, du 102e. Le sous-intendant Dubut avait été nommé intendant; l'infortuné reposait alors dans le cimetière catholique de Pé-king.

Promotions dans l'armée française.

Durant cette campagne, notre marine avait déployé son activité et son dévouement ordinaires. Sa conduite fut d'autant plus méritoire, qu'elle n'eut pas, comme l'armée de terre, l'entraînement du champ de bataille pour la soutenir et l'animer dans ses rudes travaux. Aussi, l'amiral Charner désirait vivement lui procurer quelque action éclatante, pour l'indemniser de ses

Digitized by Google

peines. La Cochinchine, où nos intérêts étaient engagés depuis quelques années, pouvait lui en fournir le moyen. Les instructions des commandants de nos forces en Chine leur laissaient toute initiative, touchant ces lointaines contrées. Jamais occasion plus belle ne s'était présentée pour en user. La saison favorable (1), la disponibilité de forces importantes, tout poussait à la saisir. Mais cette initiative une fois décidée, il fallait un moteur unique pour la mener à bonne fin, et ce moteur n'existait pas depuis qu'on avait partagé les commandements en chef. Certes, si le général de Montauban avait conservé les pouvoirs dont il était revêtu au départ, rien ne l'aurait empêché, après avoir assuré sa position en Chine, à Tien-sin et à l'embouchure du Pé-ho, d'embarquer ce qui lui restait de troupes, et d'aller en Cochinchine y terminer nos affaires. En l'absence d'instructions précises et d'un pouvoir suffisant, le général de Montauban ne crut pas devoir se lancer dans cette entreprise.

Année 1861. Janvier.

L'amiral Charner, décidé à la tenter, avait formé le projet de dégager la position de Saïgon que serrait de près une armée anamite. Ce projet ne

Préparatifs de l'expédition de Cochinchine.

(1) En Cochinchine, l'hiver et le printemps sont les seules saisons pendant lesquelles des troupes européennes peuvent opérer sans trop de danger.

Digitized by Google

Année 1861.
Janvier.

pouvait avoir qu'une portée secondaire, la solution de la question étant à Hué, résidence de l'empereur. Mais pour s'engager aussi loin, ce n'était pas de trop des troupes de l'armée de Chine. Le général de Montauban, dans l'intérêt général et voulant être agréable à son collègue, mit à sa disposition tout ce qu'il lui demanda. En conséquence, le 2e bataillon de chasseurs à pied, commandant Comte, la batterie Dispot de douze, la batterie du Chaffault de quatre, dont on avait remis à neuf le harnachement et renouvelé les attelages, un détachement de pontonniers et de fuséens, reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir.

Le colonel Ollivier, dont le régiment était en France, fut désigné pour commander les troupes de débarquement, et le colonel du Pin, nommé chef d'état-major du corps expéditionnaire. Mais l'amiral Charner, qui avait ses officiers, et qui d'ailleurs voulait, avec raison, réserver l'honneur de l'expédition à la marine, ne ratifia pas le choix qu'on avait fait de ces officiers supérieurs. Le colonel Ollivier retourna en France, et le colonel du Pin fut envoyé en mission au Japon. Vers le milieu de janvier, les troupes destinées à opérer en Cochinchine étaient à Woosoung, à bord de la flotte.

Digitized by Google

Le 15, la France et l'armée perdirent le général Collineau, qui mourut de la petite vérole à Tien-sin. La destinée devait une meilleure fin à ce héros de la campagne.

Année 1861. Janvier.

Mort du général Collineau.

Le général de Montauban s'embarqua le 22 pour la France, où devaient arriver successivement les divers détachements de l'armée, passant cette fois par l'ithsme de Suez.

Retour de l'armée en France.

L'expédition de Chine est une immense révélation. On croît rêver quand on pense qu'il a suffi de quelques milliers d'Européens, pour dicter des lois à un Empire de quatre à cinq cents millions d'hommes. La facilité avec laquelle ils ont renversé des armées nombreuses et braves, ne laisserait aucun doute sur la destinée de cet immense Empire, le jour où une grande puissance européenne aurait quelque intérêt à le conquérir ou à l'exploiter, et si la Providence n'avait pas départi à la France la sainte mission de protéger les faibles. En touchant à ce tas de poussière qu'on nomme l'Empire Chinois, la France a contracté le devoir de le défendre. A ce titre, son intervention armée est un réel bienfait; mais, dira-t-on, quel avantage pour elle peut-il résulter de cette intervention? Quel avantage? celui d'avoir accru son influence, d'avoir agi de façon que si son nom n'est pas le plus souvent prononcé, il n'y en ait

Digitized by Google

Année 1861.
Janvier.

pas de plus respecté; enfin d'avoir marqué sa place sur le plus vaste marché du monde. — Le gouvernement et l'armée ont préparé la voie. Le commerce français osera-t-il s'y engager? là est la question!

FIN DE L'EXPÉDITION DE CHINE.

Digitized by Google

TABLEAU EXPLICATIF

DES

DIVERS MONUMENTS DE PÉ-KING

D'APRÈS LE LIVRE DE LA CHINE MODERNE

PAR MM. PAUTHIER ET BAZIN

FSEU-KIN-TCHIN (VILLE ROUGE).

1 — Wou-men, porte Méridionale.
2 — Faï-ho-men, porte de la Souveraine concorde.
3 — Faï-ho-tian, salle du trône de la Souveraine concorde.
4 — Fchoung-ho-tian, salle du trône de la Moyenne concorde.
5 — Pao-ho-tian, salle du trône de la Concorde protectrice.
6 — Nei-khé, édifice du Conseil privé.
7 — Wen-hoa-tian, salle du trône des Fleurs littéraires.
8 — Fchouan-sin-tian, salle du trône des Offrandes et sacrifices.
9 — Wen-youan-khé, Bibliothèque impériale.
10 — Ko-chi-kouan, maison de la Société historique.

Digitized by Google

11 — Foung-hoa-men, porte orientale de la Ville Interdite.
12 — Wou-ing-tian, salle du trône à l'ouest de la Concorde occidentale.
13 — Chang-i-kian, département des Vêtements impériaux.
14 — Sian-an-koung, palais de la Tranquillité générale.
15 — Neï-wou-fou, intendance de la Cour.
16 — Kouang-tchou-sse, commissariat des vivres.
17 — Nan-hian-tian, salle du trône contre la muraille du Sud.
18 — Si-haoa-men, porte fleuve de l'occident de la Ville Rouge interdite.
19 — Khian-thsing-men, porte de la Pureté céleste.
20 — Khian-thsing-koung, palais de la Porte céleste.
21 — Kian-thaï-tian, salle du trône.
22 — Kioun-ning-koung, palais de l'Impératrice.
23 — Kioun-ning-men, porte du palais de l'Impératrice.
24 — Chin-wou-men, porte du Guerrier divin.
25 — Longue rue.
26 — Longue rue.
27 — Palais.
28 — Palais.
29 — Palais.
30 — Palais.
31 — Palais.
32 — Palais où l'on conserve le manuscrit des vers copiés par les empereurs Kao-tsaung et Kiao-tsoung.
33 — Longue rue.
34 — Neï-khou, trésor impérial.

Digitized by Google

35 — Khin-hao-men, porte dans laquelle se trouve le temple du Ciel, au souverain maître.
36 —
37 — Fchaï-koung, palais de la Purification ou du jeûne.
38 — Yu-thsing-koung, palais de la Pureté de jade.
39 — Foung-sian-tian, temple où l'Empereur va bénir la mémoire de ses parents décédés.
40 — Ning-cheou-khoung, palais.
41 — Salle du trône.
42 — Grande cour.
43 — Rue.
44 — Palais des femmes de l'Empereur.
45 — Palais des femmes de l'Empereur.
46 — Palais des femmes de l'Empereur.
47 — Rue.
48 — Palais des femmes de l'Empereur.
49 — Palais des femmes de l'Empereur.
50 — Palais des femmes de l'Empereur.
51 — Édifice dont la destination est inconnue.
52 — Salle du trône, où l'Empereur se repose après avoir vaqué aux affaires de l'État.
53 — Palais.
54 — Palais où l'Empereur complimente l'Impératrice douairière le jour anniversaire de sa naissance.
55 — Salle du trône.
56 — Yng-hoa-tian, temple d'architecture thibétaine.
57 — Tching-hoang-Miao, temple du Dieu protecteur de la ville.
58 — Bâtiments, magasins.
59 — Tchi-tseu, canal de la Cour.

Digitized by Google

HOANG-TCHING (VILLE IMPÉRIALE.)

PARTIE ORIENTALE.

60 — Faï-thsing-men, porte de la Grande pureté.
61 — Thian-an-men, porte du Repos céleste.
62 — Fouan-men, porte des Principes.
63 — Faï-miâo, le grand temple.
64 — Che-tsi-than, autel des esprits Ché et Tsi.
65 — Hoang-chi-tching, dépôt des biographies de la dynastie régnante.
66 — Phou-tou-sse, monastère de Bouddha.
67 — Thoung-an-men, porte de la Tranquillité orientale.
68 — Wou-peï-youan, dépôt militaire.
69 — O-lo-sse-wen-kouan, école russe.
70 — Siouan-jin-miâo, temple élevé au génie des vents.
71 — Ning-ho-miâo, temple élevé au génie de la foudre.
72 — Foung-tchou-sse, monastère thibétain.
73 — King-chan, montagne de la capitale, ou Wan-sou-chan, montagne des dix mille années, ou encore Meï-chan, montagne de charbon de terre, parce qu'on dit qu'elle est, en effet, formée de charbon de terre entassé, faite de main d'homme. Elle a 49 mètres de hauteur au-dessus du sol primitif.
74 — Fa-kao-siouan-tian, école des jeunes personnes voulant servir à la Cour.
75 — Imprimerie impériale.

Digitized by Google

76 — Tchao-sian-miâo, temple où l'on sacrifie au dieu de la foudre.

PARTIE OCCIDENTALE.

77 — Faï-i-tchi, grand lac.
78 — Ing-thaï, jardin particulier.
79 — Fseu-kouang-ke, édifice où les licenciés militaires s'exercent au tir de l'arc.
80 — Fsiao-youan, jardin des Bananiers.
81 — Kiao-in-toung, pont en marbre blanc.
82 — Fching-kouang-tian, salle du trône.
83 — Young-an-sse, monastère du repos éternel.
84 — Sian-thsan-thang, temple consacré à l'inventeur de la soie.
85 — Ou-loung-ting.
86 — Fchang-fou-sse.
87 — Si-thian-fan-tsing-tchang, monastère renfermant les livres sacrés du Thibet.
88 — Thian-tchou-thang, temple du Seigneur du Ciel, ancienne église française actuellement détruite.
89 — Si-an-men, porte du Repos occidental.
90 — Fi-an-men, porte du nord de la Ville impériale.

NÉI-TCHING (VILLE INTÉRIEURE).

PARTIE ORIENTALE.

91 — Fching-yang-men, porte tournée directement vers le Nord, ou encore Fhsian-men, porte qui précède.

Digitized by Google

92 — Khi-phan-khiaï, grande place.
93 — Fsoung-jin-fou, régence des princes.
94 — Li-pou, cour des comptes ou des offices.
95 — Hou-pou, ministère des finances.
96 — Li-pou, ministère des rites.
97 — Ping-pou, ministère de la guerre.
98 — Koung-pou, ministère des travaux publics.
99 — Houng-lou-sse, comité chargé du cérémonial de la cour.
100 — Khin-thian-kian, tribunal astronomique.
101 — Thaï-i-youan, académie de médecine.
102 — Hou-thoung-kouan, hôtel de la mission russe.
103 — Kao-li-kouan, hôtel des Coréens.
104 — Hoeï-thoung-kouan, enceinte des Mongols.
105 — Yu-ho-kiao, pont sur le canal de transport.
106 — Fhang-chi-fou, régence de l'héritier du trône.
107 — Sou-thsing-wang-fou, palais du prince San-thsing.
108 — Han-li-youan, académie impériale des Han-lin.
109 — Li-fan-youan, chambre des relations extérieures.
110 — Fhang-tsen, temple bouddhique.
111 — Fchao-tchoung, temple des hommes qui se sont couvert de gloire par leur dévouement.
112 — Yu-thsin-wang-fou, palais du prince Yu-thsin.
113 — Fchoung-wen-men, porte méridionale vers l'Est.
114 — Fhao-tsen-ho, lac situé à l'angle sud-est de la ville.
115 — Kouan-siang-thao, tour de l'Observatoire.
116 — Koung-youan, collége des examens.
117 — Sian-liang-thseu, temple élevé à la mémoire des hommes illustres.
118 — Palais d'un prince du sang.

Digitized by Google

119 — Thoung-thang, temple de l'Est, ayant appartenu aux Portugais.
120 — Feng-chi, marché.
121 — Lou-mi-thsang, magasin des blés de la couronne.
122 — Foung-sse-phaï-léou, quadruple porte triomphale.
123 — Loung-fou-sse, monastère du Dragon.
124 — Palais d'un prince du sang.
125 — Idem.
126 — Fhao-yang-men, porte méridionale vers l'Est.
127 — Magasin à blé.
128 — Idem.
129 — Toung-chi-men, porte de la ville à l'Est.
130 — Peï-thang, église russe.
131 — Palais d'un prince.
132 — Fan-thsing-kouan, imprimerie thibétaine.
133 — Young-ho-khoung, monastère des Tangoutins,
134 — Ko-hio, école impériale.
135 — Ko-tseu-kian, université.
136 — An-ting-men, porte du Repos et de la Tranquillité.
137 — Chu-tien-fou, gouvernement de Pé-king,
138 — Sian-yeou-khoung, temple où l'on sacrifie à l'étoile polaire.
139 — Bâtiment.
140 — Pont où commence le canal de transport Yu-ho.
141 — Kou-léou, tour avec une timballe.
142 — Tchoung-léou, tour de la cloche.

Digitized by Google

PARTIE OCCIDENTALE DE LA VILLE INTÉRIEURE.

143 — Fou-tcha-youan, comité des procureurs ou censeurs impériaux.
144 — Hing-pou, ministère de la justice.
145 — Hoeï-tseu-yng, caserne des hommes du Turkestan.
146 — Thian-tchou-thang, monastère catholique du Seigneur du Ciel, appartenant aux missionnaires portugais. Actuellement restauré, et remis, d'après le dernier traité, aux missionnaires français.
147 — Siouan-wou-men, porte du Sud vers l'Ouest.
148 — Siang-fang, demeure des éléphants.
149 — Palais d'un prince du sang.
150 — Chouan-tha-sse, monastère bouddhique.
151 — Tou-tching-hoang-miao, très-beau temple.
152 — Fhou-cheou-sse, mosquée turque.
153 — Palais d'un prince impérial.
154 — Fou-tching-men, porte occidentale.
155 — Li-taï-ti-wang-miâo, temple dédié aux souverains de toutes les dynasties.
156 — Pé-tha-sse, monastère de l'obélisque blanc.
157 — Si-sse-phaï-léou, quadruple porte triomphale.
158 — Ai-fan-kaung-kouang, hôtel des Étrangers.
159 — Palais d'un prince impérial.
160 — Si-tchi-men, porte occidentale,
161 — Souï-youan-houan, monastère.
162 — Hou-ko-sse, monastère bouddhique.
163 — Fé-ching-men, porte septentrionale à l'Ouest.
164 — Lac de la cour.

Digitized by Google

AI-TCHING (VILLE EXTÉRIEURE).

165 — Kouan-yin-ta-chi-miâo, temple de la déesse Kauan-yin.
166 — Kouan-ti-miâo, temple du génie Kouan-yu.
167 — Fching-yang-kiao, pont triple sur le canal entourant la ville.
168 — Yu-tsao-chi, ou Kin-yu-chi, étang aux poissons d'or.
169 — Foung-siao-chi, petit marché oriental.
170 — Fsing-tchouang-miâo, temple consacré au chef d'armée Yo-feï, mis à mort injustement.
171 — Fhian-tan, temple du Ciel renfermant :
(a) Youan-kieou, la colline ronde ou l'autel du Ciel;
(b) Hoang-kioung-yu, le temple du ciel;
(c) Thsi-nian-tian, temple des propitiations pour les céréales;
(d) Hoang-thsian-tian, temple du Ciel très-sublime;
(e) Tchaï-koung, palais des purifications.
172 — Porte orientale de la ville extérieure.
173 — Idem.
174 — Idem.
175 — Idem.
176 — Liéou-li-tchang, fabrique de faïence et de tuilerie.
177 — Porte occidentale de la ville extérieure.
178 — Idem.
179 — Fa-youan-sse, monastère des deux Obélisques.
180 — Fhao-jan-thing, lieu de plaisance des lettrés.

Digitized by Google

181 — Hé-loung-than, autel du Drapeau noir.

182 — Sien-noung-than, autel du premier cultivateur:

(a) Sien-noung-than, autel élevé à l'inventeur de l'agriculture;

(b) Thsin-king-thaï, terrasse de labour de l'empereur;

(c) Thsai-souï-than, autel de la planète de Jupiter.

183 — Porte occidentale du côté sud de la ville extérieure.

184 — Casernes.

185 — Potagers.

FIN

Digitized by Google

ERRATA

Page 42, ligne 1re, *au lieu de :* M. de Mautauban, *lisez :* M. de Montauban.

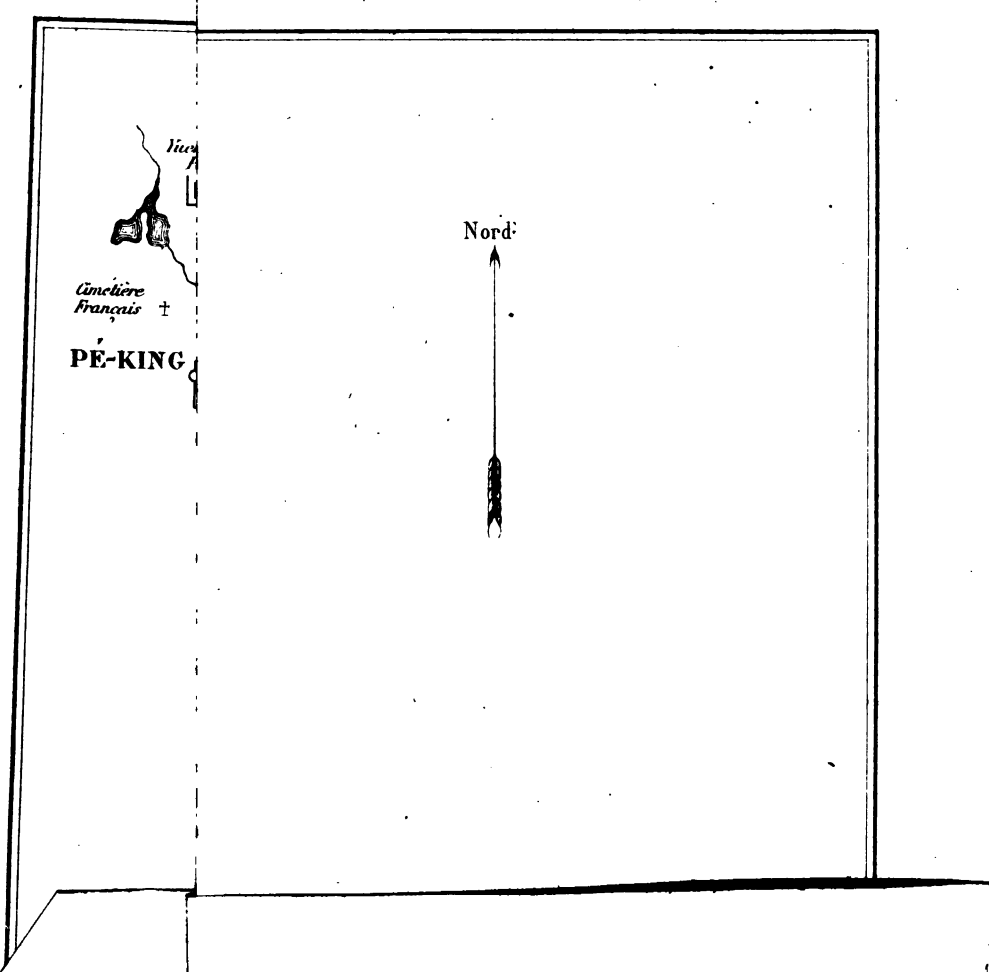
Page 95, ligne 6, *au lieu de :* serait une insigne folie, *lisez :* eût été une insigne folie.

Page 154, ligne 22, *au lieu de :* entraînés par le courant, *lisez :* poussés par le flot.

Page 304, ligne 16, *au lieu de :* Théoloque, *lisez :* Théologue.

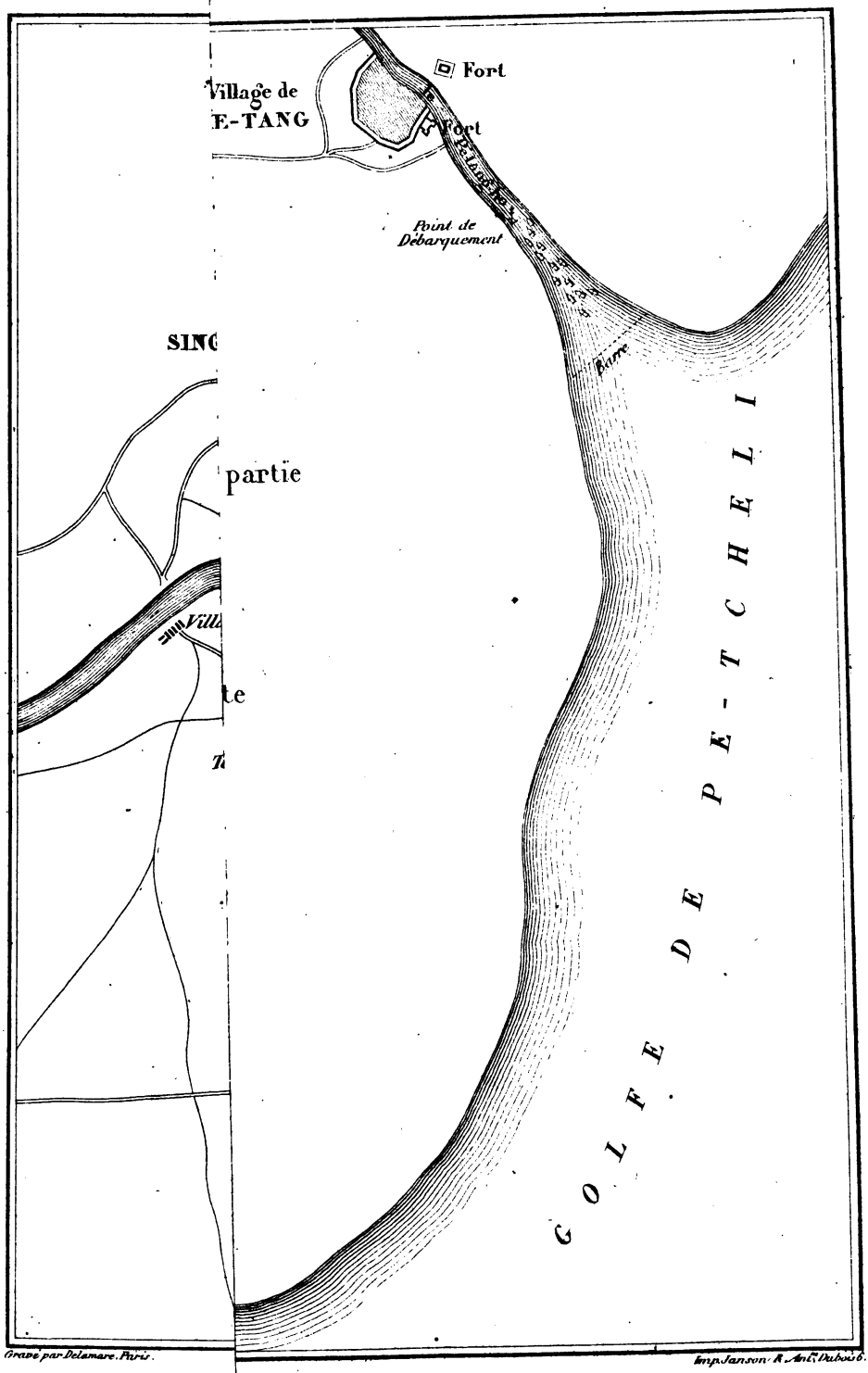
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

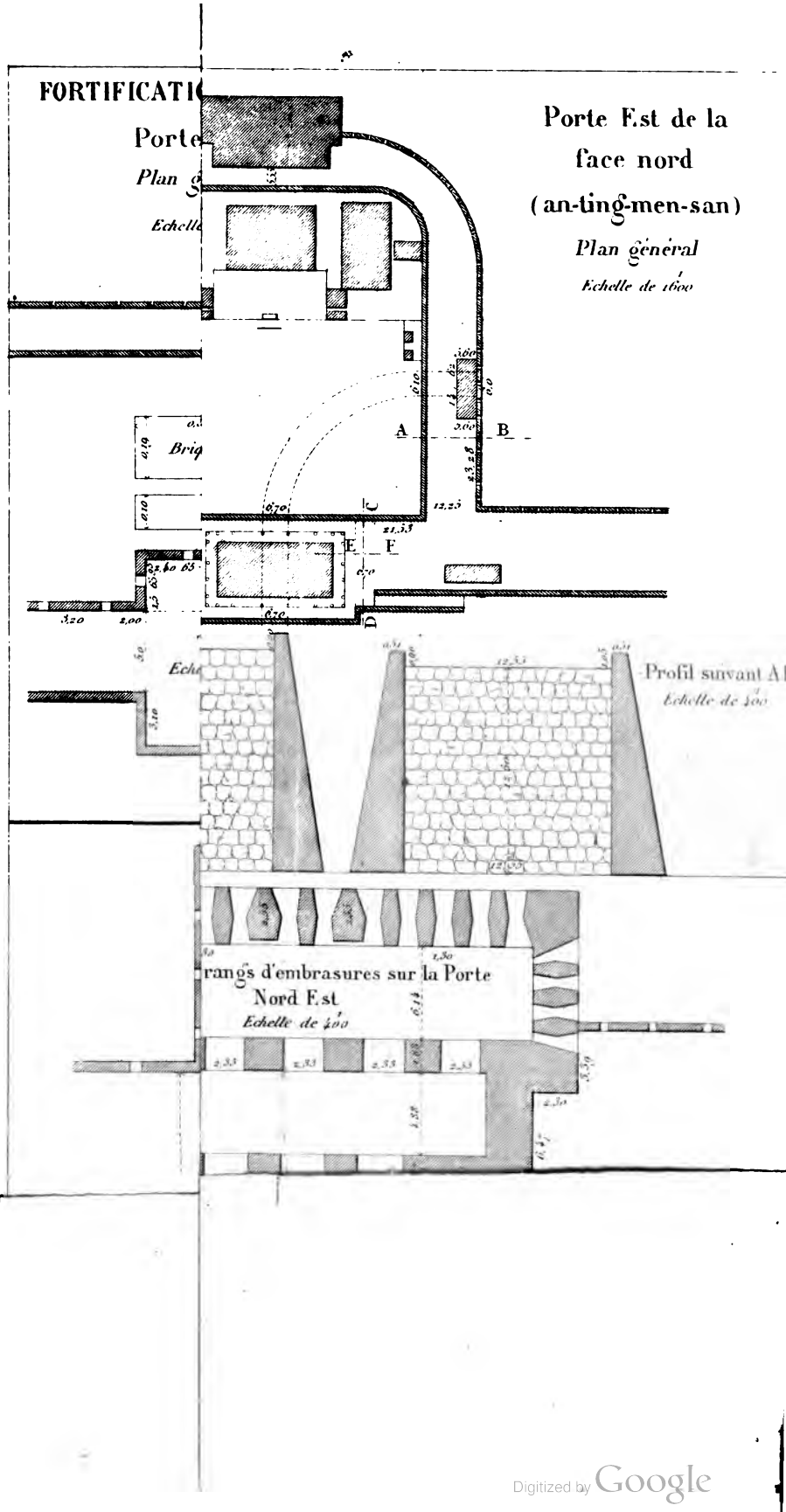


Gravé par Delamare. Paris.

Imp. Janson. R. Ant. Dubois 6.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

JUN 16 1939
Y28Nov58FC
FEB 8 1939
NOV 17 1958 L U
Mar 22
MAY 29 1976
4/24
June 29
REC. CIR. JUN 21 '78
Feldm
MAY 9 1939
SEP 30 1939
APR 08 2000

Digitized by Google

YC 42299
303

514304
DS460
V3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google